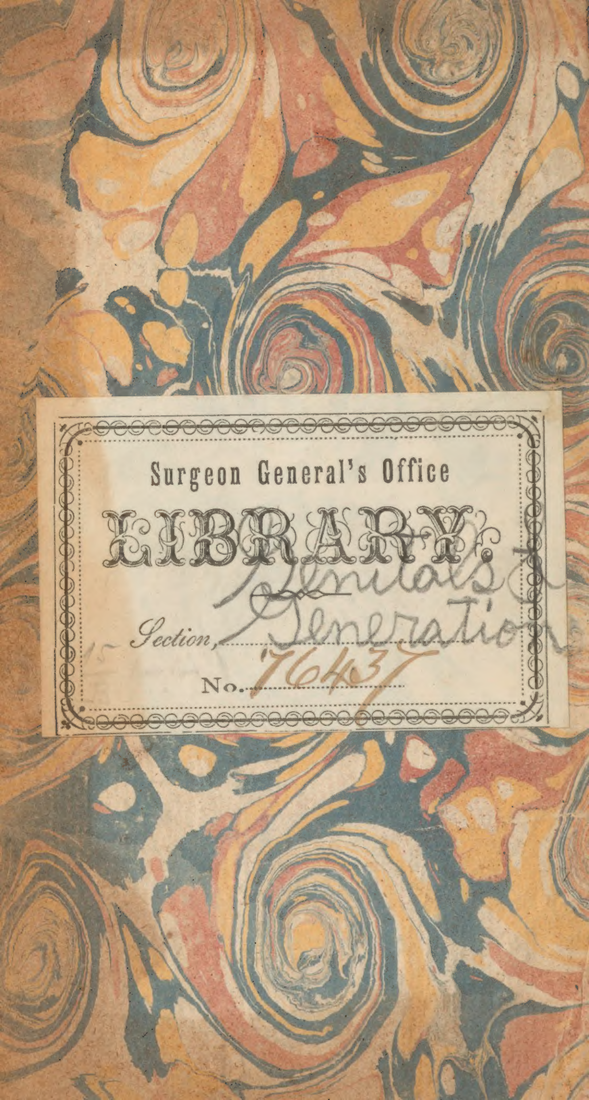




Surgeon General's Office
LIBRARY.
Section,
No.



LA GÉNÉRATION
DE L'HOMME,
OU
TABLEAU
DE L'AMOUR CONJUGAL,
TOME PREMIER.

LA GÉNÉRATION DE L'HOMME,

OU

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL,

CONSIDÉRÉ

DANS L'ÉTAT DU MARIAGE.

Par Mr. NICOLAS VENETTE,
Docteur en Médecine.

NOUVELLE ÉDITION,

Enrichie de Remarques importantes, & augmentée de nouvelles Figures, plus grandes & plus exactes que dans les Editions précédentes.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXVIII.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

NOUS *avons cru que M.* Nicolas Venette, *Docteur en Médecine, Professeur en Anatomie & Chirurgie, & Doyen des Médecins aggrégés au College royal de la Rochelle, ne trouveroit pas mauvais que nous le nommassions ici, puisqu'on le connoît présentement par-tout pour l'Auteur de ce Livre. Il avoit caché son nom sous celui de* Salocini Vénitien, *pour des raisons que nous ignorons; mais on pouvoit connoître, par plusieurs endroits de son Livre, qu'il étoit Médecin à la Rochelle.*

Plusieurs personnes se sont récriés contre cet Ouvrage, comme un piege que l'on tendoit à la jeunesse: soit qu'ils l'eussent lu avec préoccupation, ou qu'ils en eussent ouï mal parler à des gens qui ne l'avoient pas lu; d'autres, qui sont en plus grand nombre en ont dit des merveilles, & il n'y a guere de personnes savantes en Europe, qui n'aient ce Livre dans leur cabinet, puisqu'il a été réimprimé plusieurs fois & en différentes langues. Le docte M. Bayle, *dans les Journaux de la république des lettres en 1786, 87 & 88, a été le premier qui nous ait fait connoître le cas infini qu'on*

devoit faire de cet Ouvrage, en nous disant que son Auteur lui a appris mille choses importantes, prouvées par les faits. *Apprendre mille choses importantes à l'un des plus célebres Savants de l'Europe, est un éloge qui dit tout.*

Nous ne pouvons cependant nous dispenser d'ajouter que M. Daniel Tauvry, *Docteur en Medecine, dans son livre des Médicaments, parle de notre Auteur en des termes qui font connoître tout le bien qu'il en pense.*

Enfin le laborieux Abbé de Furetiere, *Membre de l'Académie Françoise, dans son grand Dictionnaire, au mot* Pucelage, *en le nommant fameux Médecin, le compare à* Joubert, *Docteur & Chancelier de la Faculté de Médecine à Montpellier.*

Nous avons rapporté ces courtes notices pour faire voir que, si cet excellent Ouvrage a eu ses austeres critiques, il a aussi eu l'approbation & les eloges que lui ont prodigués les vrai gens de mérite & les connoisseurs.

Nous avons apporté toute notre attention pour donner cette nouvelle édition très-correcte ; les gravures, qui sont si essentielles à l'intelligence de l'Ouvrage, sont neuves & faites avec beaucoup de soin.



PRÉFACE.

SI les livres des anciens, qui traitoient de l'amour, ne s'étoient point malheureusement perdus, ou par la malice des hommes, ou par l'injure des temps, nous aurions sans doute, par leur lecture, augmenté nos observations sur la génération des hommes, & par là nous aurions fait cesser les justes plaintes de l'illustre Tiraquel.

Mais quoique nous en manquions, nous avons, ce me semble, par notre propre expérience, & par celle de nos amis, assez de lumiere pour faire un gros volume sur les ordres que la nature nous a prescrits pour la production des hommes, sans que nous ayions recours pour cela aux pensées des anciens.

La nature, qui n'est que Dieu même, ou, pour mieux dire, sa divine Providence répandue par

l'Univers, nous fournira encore des lumieres ſur cette matiere, ſans en aller chercher ailleurs. En cela nous ſuivrons ſes préceptes, & nous obéirons à ſes décrets; mais comme la vérité eſt un attribut qui lui eſt inſéparable, nous ne la déguiſerons point, afin que la nature & la vérité jointes enſemble, ſoient les deux guides qui nous puiſſent conduire dans le cours de cet Ouvrage.

Nous découvrirons donc ſans ſcrupule les ſecrets de la nature; nous ferons paroître à découvert tout ce qu'il y a de plus véritable & de plus caché dans l'hiſtoire de la génération des hommes.

Je ſais bien que tout le monde n'a pas une force d'ame pour en conſidérer les admirables productions: que parmi les hommes il y en a beaucoup de foibles & de ſcrupuleux qui ſe ſcandaliſent de tout ce qui n'eſt pas à leur goût; qui ſe plaignent toujours quand on n'eſt pas de leur ſentiment. La vérité toute nue n'a point de charmes pour eux; elle leur fait horreur, ſi elle n'eſt déguiſée. Ils veulent qu'elle ſoit

masquée pour être belle ; & comme s'ils n'étoient point hommes, aux moindres amorces de l'amour, ils s'offensent, ils crient, ils s'allarment & ils fuient.

Les premiers hommes étoient tout autres que nous. Ils étoient bien moins scrupuleux & bien plus raisonnables. Leur nudité ne leur causoit aucune émotion déréglée. La nature & la raison étoient les maîtresses de leurs mouvements amoureux ; & l'amour même, tout fier qu'il est, sembloit obéir à leurs ordres, quand ils s'y opposoient tant soit peu. Ils regardoient une femme comme une statue, quand il n'étoit pas permis de l'aimer ; & si par hazard l'amour leur échauffoit le cœur, alors leur raison & leur force d'ame ménagoient si adroitement leurs passions, qu'ils pouvoient entiérement se garantir de ses charmes. La nudité d'un homme ou d'une femme ne faisoit pas plus d'impression sur leur ame, que les filles de Lacédémone en firent autrefois sur l'esprit des peuples, lorsqu'elles dansoient toutes nues dans un carrefour sans être couvertes que de l'honnêteté publique. Mais cette force d'ame est aujourd'hui bannie de nos Provinces, & il semble qu'elle ne se soit

conſervée que parmi les ſauvages, qui en cela ſont bien moins ſauvages que nous.

Lorſque je conſidere l'aveuglement de l'homme & les contrariétés qui découvrent ſa miſere, je ſuis chagrin de le voir en cet état. Sur cela je m'étonne qu'il n'entre pas en déſeſpoir de ne ſe pas connoître lui-même, de ne ſavoir d'où il vient & comment il eſt fait. Je lui demande s'il eſt mieux inſtruit que moi ſur les parties qui le compoſent, ſur la maniere dont il a été engendré; je connois par ſa converſation que nous ſommes fort ignorants l'un & l'autre ſur cette matiere. Nous regardons tous deux autour de nous, & nous y voyons des gens qui n'ont là-deſſus pas plus de lumiere que nous. Nous trouvons par hazard un homme qui nous inſtruit des principes de la génération, qui nous en montre les parties, qui nous en fait voir les actions, & qui nous fait connoître l'ordre que Dieu a donné aux hommes pour multiplier leur eſpece dans le mariage, & les malheurs qui arrivent dans les plaiſirs exceſſifs que l'on y prend. Cet homme avec qui je m'entretiens, comme s'il avoit dépit de ſe connoître lui-même & de ſavoir ſon origine, inſulte à la

personne qui l'instruit de l'admirable dessein de la nature dans la génération des hommes. Pour moi, qui vois que ce sont les commandemens & les ordres de Dieu, je les admire & je m'y soumets.

J'avoue que l'on nous a élevés dans la répugnance à nommer les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, que nous avons appellées honteuses, quoique *Moïse* les ait nommées saintes, puisqu'il n'étoit pas permis à une femme de les toucher sans s'exposer d'avoir la main coupée, & nous sommes accoutumés à avoir de l'horreur pour leurs actions, comme si Dieu, selon la pensée de S. *Clément d'Alexandrie*, ne les avoit pas fabriquées, & les loix divines & humaines ne nous permettoient pas d'en user.

Nous savons que l'on peut parler des choses les plus impudiques, sans blesser la bienséance, quand on parle d'une maniere à marquer l'état où les personnes sont lorsqu'elles le commettent, ou montrer par sa retenue qu'on les envisage avec peine, & qu'on les communique aux autres avec des circonstances de ménagement. Les choses les plus infames, qui sont représentées sous ce voile d'horreur, sont la cause

qu'on les regarde comme des crimes, & elles ſignifient plutôt les choſes que l'action même, parce que chaque penſée exprimée ayant deux ſortes de ſignifications, l'une propre, l'autre acceſſoire, elle eſt conſidérée en divers ſens. Ainſi une choſe peut être infame & honnête, défendue & permiſe. Ces idées acceſſoires ne ſont pas toujours attachées aux mots par un uſage commun, il faut s'en rapporter à celui qui s'en ſert, & lire ſon livre ſous cette condition. Car les mots n'étant que des ſons, & les choſes étant indifférentes d'elles-mêmes, ils ne ſont impudiques ni les uns ni les autres; c'eſt une maladie ou une foibleſſe d'ame de s'en ſcandaliſer. C'eſt ainſi que S. *Auguſtin* en a uſé, lorſqu'il dit, que s'il y a quelque perſonne impudique qui liſe ce qu'il a écrit des plaiſirs de l'amour dans le mariage, elle accuſe plutôt ſa turpitude que les paroles dont il a été obligé de ſe ſervir pour expliquer ſa penſée ſur la génération des hommes; & il ajoute, qu'il eſpere que le lecteur pudique & le ſage auditeur lui pardonneront aiſément la maniere de parler dont il s'eſt ſervi pour s'expliquer ſur cette matiere. C'eſt auſſi de la même ſorte

qu'en a usé l'Apôtre, lorsqu'il parle des horribles crimes des hommes & des femmes, qui avoient changé l'usage naturel de leurs parties, en celui qui est contre les loix de la nature.

Celui qui sait ce que c'est que le monde, regarde tout avec indifférence; à l'imitation du soleil, il ne peut être taché d'aucune chose, quelque sale qu'elle puisse être. Si par hazard ce livre tombe entre ses mains, il le lira sans scrupule, il y admirera les ordres secrets que Dieu a donnés à la nature pour perpétuer l'espece des hommes.

Mais parce que c'est par l'amour que nous sommes engendrés, & que l'amour, que l'Ecriture nomme charité selon les sentiments de *S. Jérôme*, est la plus forte de toutes les passions, il y trouvera de quoi la ménager, & la domter même quand il en sera embarrassé, si bien que je ne doute pas que ce livre ne puisse être d'un très-grand secours à plusieurs personnes, même à celles qui sont d'une vertu distinguée.

Un jeune homme y connoîtra donc de quel tempérament il est, quelle disposition il a pour la continence ou pour le mariage. Il apprendra à

quel âge il doit ſe marier, pour ne pas s'énerver dans le commencement de ſa vie, & pour vivre long-temps avec plaiſir ; en quelle ſaiſon ou à quelle heure du jour on peut faire ſans s'incommoder des enfants ſains & ſpirituels, qui ſoient un jour l'honneur & la gloire de leur pere & le ſoutien de l'Etat. Mais parce que les jeunes gens n'enviſagent que la volupté, lorſqu'ils ſe marient, ils y verront dépeintes les incommodités incurables que cauſent les plaiſirs exceſſifs du mariage, afin qu'avant que d'avoir éprouvé les malheurs qu'ils nous cauſent, ils puiſſent les éviter & s'en garantir en même-temps.

Un vieillard y trouvera juſqu'à quel âge on peut ſe marier ; & s'il a deſſein de ſe procurer des héritiers par le mariage, il y verra comment il doit ſe comporter auprès d'une femme pour en avoir des enfants, & comment auſſi, dans la froideur de ſon âge, il doit s'exciter auprès d'elle, ſans qu'il puiſſe courir aucun riſque d'altérer ſa ſanté, ni de commettre aucune faute contre les maximes de la Religion.

Un Théologien, un Caſuiſte & un Confeſſeur y apprendront les véritables

causes de la validité & de la dissolution du mariage ; les vices qui s'y rencontrent & même les péchés que l'on y commet parmi les voluptés permises. Car on y examine avec beaucoup de soin ce qui s'oppose à la génération, & par conséquent tout ce qui est contraire aux décrets de Dieu, aux loix du mariage & à l'intention de l'Eglise.

Un Juge y trouvera des difficultés de Droit & de Médecine, établies & décidés si clairement, qu'il saura lui-même distinguer les véritables causes de l'impuissance d'un homme ou de la stérilité d'une femme ; & il ne se laissera pas abuser quand on lui présentera des enfants supposés. Cette science par soi-même n'est point suspecte, au lieu qu'un Médecin, un Chirurgien & une Matrone, à qui pour l'ordinaire on se rapporte dans ces sortes de matieres, peuvent être gagnés ou par complaisance ou par intérêt. On y marquera encore les défauts qui peuvent causer le divorce entre des personnes mariées, l'âge dans lequel on commence à engendrer, & celui dans lequel on finit, & les signes qui peuvent marquer véritablement la grossesse. On y verra si la nature a

fixé aux femmes un temps pour accoucher, si les charmes, les magiciens ou les démons peuvent empêcher des personnes mariées de consommer le mariage. Enfin, on y apprendra si les hermaphrodites & les eunuques doivent se marier, & s'il peuvent faire des enfants.

Un Philosophe & un Médecin y trouveront, ce me semble, de quoi se satisfaire, en lisant quelques découvertes que j'ai faites sur les parties naturelles de la femme, & sur les nouvelles conjectures que j'avance sur le lieu de la conception des hommes, sur la cause des regles & du lait des femmes, & sur quantité d'autres matieres, que l'on n'a point encore bien expliquées jusqu'ici.

Une femme apprendra dans ce livre à régler ses mouvements amoureux, & à ménager la réputation de ses filles. Elle y verra quelle complexion est la plus propre pour le cloître ou pour le mariage, afin de persuader l'un ou l'autre état à ses enfants, qui ensuite ne se déséspéreront point pour avoir embrassé un état auquel ils n'étoient point propres. Elle y connoîtra comment on doit rendre le devoir à son mari, & les égards

que l'on doit avoir pour lui, quand on aime sa santé, & que l'on n'est point esclave de sa passion.

Une fille sera instruite par avance de tous les désordres que peut causer l'amour, sans l'éprouver auparavant sur elle-même ; car comme les liens du mariage sont indissolubles, il seroit à souhaiter que toutes les filles sussent, avant que d'être mariées, les peines & les chagrins que l'on y souffre.

Un athée même qui lira attentivement ce livre, & qui observera sans préoccupation toutes les démarches que fait la nature dans les actions & dans la formation de l'homme, y trouvera de quoi changer de sentiment. Et je suis assuré qu'il n'y a ni livre, ni raisonnement qui lui fasse connoître plus clairement Dieu que ce que j'écris de la génération des hommes.

Un débauché y connoîtra quels facheux chagrins & quelles maladies incurables cause un amour déréglé ; & après y avoir fait de sérieuses réflexions, il y trouvera des remedes, ou pour s'opposer à la violence de l'amour, ou pour conserver sa santé, ou pour être fort retenu à l'avenir.

Il seroit à souhaiter que le Lecteur,

de quelque ſexe qu'il fût, eût l'eſprit fort réglé & qu'il ſût ce que c'eſt que l'amour & le monde : qu'après cela, il ne fût ni libertin ni impudique ; je deſirerois même qu'il fût d'un âge raiſonnable, pour être en état d'en profiter.

Nous pouvons donc regarder le portrait de l'amour que j'ai fait d'après nature pour éviter les défauts & les crimes que j'y ai remarqués. J'ai prétendu réformer les mœurs des libertins, & montrer aux ſages les ſoupleſſes de l'amour pour s'en divertir, & de plus pour conſerver leur ſanté, & les obliger à choiſir les voies les plus aſſurées pour la génération ſans en abuſer.

Enfin, ſi nous admettions les plaintes que l'on nous fait, on auroit ſujet d'accuſer celui qui a formé les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, dont on abuſe tous les jours ſi lâchement, & l'on pourroit encore blâmer celui qui nous a fait préſent de la vigne, lorſque l'on s'enivre ſi aiſément de ſon jus. Car ſi nous peſions les bienfaits & les préſents de la nature, par le mauvais uſage de ceux qui en uſent, en vérité nous les prendrions toujours en mauvaiſe part.

Nous ſerions encore réduits à l'extrêmité de ſupprimer la plupart des livres anciens & nouveaux. Nous bannirions de nos Bibliotheques *Catule*, *Juvenal*, *Horace* & *Virgile* même, qui nous entretiennent agréablement de l'amour. Il faudroit déchirer *Ariſtote*, *Platon* & *Plutarque*, qui ont écrit de la génération & des voluptés naturelles. Il faudroit encore abhorrer les ouvrages de *Dante*, de *Petrarque*, de *Bocace*, de *Marſille Ficin*, de *Platine* & d'*Equicola*, qui nous expliquent les victoires & les triomphes de l'amour. Nous ne devrions point lire ce livre que *Jerôme Mengus*, Cordelier, dedia au Cardinal *Paleole*, ceux du P. *Delvio*, Jéſuite, ni ceux du P. *Sprenget*, Dominicain, des conjonctions abominables que font au ſabbat les ſorciers avec les diables, non plus que le livre de l'Amour de *Flammius Nobilis*, l'un des grands Théologiens de ſon temps, qui après avoir travaillé à l'édition de la Bible Latine par l'ordre du Pape *Sixte V*, crut qu'il n'étoit ni déshonnête ni indigne de lui de compoſer celui-là, comme le chef-d'œuvre de ſa vie. Il faudroit jeter au feu tous les Caſuiſtes, qui nous enſeignent tant de choſes

ſur ces matieres. Et le *P. Sanchez*, Jéſuite, ne ſeroit point exempt de blâme, lui qui a fait un gros volume de ce qui ſe paſſe de plus ſecret entre des perſonnes mariées. On ne liroit plus *S. Auguſtin*, *S. Grégoire de Nice*, ni *Tertullien*, qui parlent de l'amour conjugal en des termes que je n'oſerois traduire en François qu'en les paraphraſant.

De plus, touchant la Médecine & l'Anatomie, je trouverai par-tout le livre des erreurs populaires de *Joubert*, qui traite des actions des parties des deux ſexes, & qui oſa bien le dédier à *Marguerite de Navarre*, Grand'mere d'*Henri le Grand*, de glorieuſe mémoire. Celui d'*Ambroiſe Paré* & de *du Laurens* qui traitent de la génération des hommes, & celui de M. *Mauriceau*, qui parle de l'accouchement des femmes, avec des figures qui ſemblent déshonnêtes & impudiques. Que l'on débitera ouvertement un livre, qui traite des paſſions de l'ame, où l'on nous inſinue adroitement dans le cœur les mouvements les plus tendres de l'amour. Que les livres de *Bodin*, Avocat, & de *Delancre*, Conſeiller au Parlement de Bordeaux, nous feront voir les impudi-

cités & les abominations que commettent les ſorciers au ſabbat : que le roman de la Roſe & du Bourdon, dont *Jean de Meun* fut l'Auteur, ſe trouvera encore chez nos Libraires : que les pieces en vers, les ſatyres & les comédies de nos Poëtes ſe vendront publiquement, & qu'enfin le plus ſaint de tous les livres ſe trouvera entre les mains de preſque toutes les femmes : je ne crois pas que l'on puiſſe trouver mauvais que j'aie agité dans ma langue toutes les queſtions qui compoſent ce livre.

Quel Prédicateur de l'Egliſe a prêché avec plus de zele & de force que moi la modération des plaiſirs & la fuite des voluptés dans le mariage? Qui eſt-ce qui s'eſt oppoſé plus que moi à l'excès de l'amour, & qui a enſeigné de plus sûrs moyens pour ſe garantir de ſes appas ? L'on n'a qu'à lire l'art. 2. du chap. 3. de la premiere partie ; les chap. 1. 2 & 6. l'art. 1 & 2. du chap. 8 ; les chap. 10 & 11. de la ſeconde ; le chap. 1. de la troiſieme partie de ce Livre, & pluſieurs autres endroits, pour ſavoir ſi je porte les hommes au vice plutôt qu'à la vertu.

Que l'on juge mal, quand l'on ne juge des choſes que par l'écorce & par

l'apparence ! Si nous considérons que *Loth* caresse amoureusement ses filles ; que *Samson* fait des merveilles que *S. Jérôme* appelle des fables à la lettre ; que *David* commet un adultere, que *Thamar* se prostitue ; qu'*Osée* se marie impudiquement par le conseil de Dieu ; que *Holla* & sa sœur courent après des impudiques, ne croirons-nous pas que ce sont des choses déshonnêtes, abominables & indignes d'être placées dans l'Ecriture Sainte ?

D'ailleurs, je les prie encore qu'ils ne jugent pas de mon Livre sans l'avoir lu, comme l'on fit autrefois des Livres de *S. Thomas* & de *Roger Bacon*, Chancelier d'Angleterre, que l'on estima magiciens sur le seul titre de leurs Livres : enfin, qu'ils ne se laissent aller lourdement ni aux persuasions de mes ennemis, ni à la malignité des ignorants ; car il y a beaucoup plus d'idiots au monde qui s'arrêtent à des peintures grotesques, que des sages qui s'appliquent à contempler la beauté de la Nature. Après tout s'ils le trouvent mauvais, je consens qu'ils le blâment, & même qu'ils le fassent brûler, comme fit autrefois *Neron* les Satyres de *Fabricius Vejento*, & le Sénat Romain les Livres de *Cremunus Cordus*.

Mais pourquoi m'étonner de ce que l'on critique ſi malicieuſement mon Livre ? Les ouvrages les plus parfaits n'ont-ils pas été critiqués ? ç'a été contre ces mêmes ouvrages que l'envie & la haine ont été les plus acharnées. N'a-t'on pas dit qu'*Homere* dormoit ſouvent, & qu'il étoit plein de fautes ? Que *Démonſthene* ne ſatisfaiſoit guere ceux qui le liſoient ? Que *Cicéron* étoit un compilateur des Grecs, dont on a même marqué tous les paſſages ; qu'il étoit timide, lâche, plat, trop copieux & trop lent aux exordes & aux digreſſions, trop ennuyeux dans la cadence de ſes périodes, & enfin trop tardif à s'émouvoir ? Que *Seneque* le pere n'avoit point de liaiſon, & que ſon diſcours n'étoit que comme du ſable ſans chaux ? Que *Pline l'Hiſtorien* avaloit tout ſans jugement, & qu'il ne digéroit rien ? Que *Virgile* avoit peu d'eſprit & étoit un uſurpateur des penſées d'autrui ? Qu'*Ovide* étoit trop déſabondant ? Qu'*Horace* étoit trop déshonnête, & qu'il avoit écrit des vers en proſe ? Que *S. Ambroiſe* étoit la corneille de la fable, & que ſes commentaires ſur *S. Luc* étoient des chanſons & des bagatelles ? Enfin, l'envie ne ſe contente pas ſeulement

d'attaquer la réputation des persoñes qu'elle hait, mais encore de celles qui lui sont contraires.

Quoi qu'il en soit, j'ai bien voulu me résoudre en faisant ce Livre à avoir autant de juges que de lecteurs. Cela ne paroît ni onéreux ni injuste.

Enfin, je n'ai pu faire autrement, quelque ménagement que j'aie pu apporter dans mon discours. Je serai fort satisfait, si un petit nombre de personnes doctes & bien entendues estiment mon Livre. Je les préférerai toujours à une multitude grossiere, qui souvent est un très-mauvais interprête pour la vérité. C'est sans doute ce que vouloit dire le Sage, quand il nous a laissé par écrit que *l'opinion du peuple étoit souvent l'opinion des foux*, & ce que nous a voulu insinuer *Horace*, qui commence une de ses plus belles odes par ces paroles : *Odi profanum vulgus, & arceo.*

Si tu veux, cher Lecteur, avoir encore l'audace
De critiquer tous mes écrits,
Fais-moi paroître en quelle place
Tu dis mieux que ce que je dis.

Fin de la Préface.



TABLE DES CHAPITRES ET ARTICLES

Contenus dans ce Premier Volume.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table du premier Volume.

TABLEAU



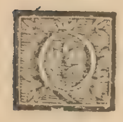
TABLEAU *DE L'AMOUR CONJUGAL.*

Regarde qui voudra, d'un air sombre & pédant,
Ce langage innocent ;
On n'est point criminel pour faire une peinture
Des tendres sentiments qu'inspire la Nature :
Chacun sent en son cœur ces mêmes mouvements ;
Et tel qui les étouffe a perdu le bon sens. *Petrone.*

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Parties de l'Homme & de la Femme qui servent à la génération.



UI auroit cru que Dieu auroit fait, en créant le monde, comme font aujourd'hui nos plus fameux ouvriers, qui n'affectent jamais d'abord

de faire voir ce que leur art a de plus excellent, mais qui attendent toujours sur la fin à donner des marques de leur chef-d'œuvre? C'est pourtant ainsi que Dieu voulut commencer son ouvrage par les créatures les moins parfaites, & qu'il ne se reposa qu'après avoir montré les plus beaux traits de sa puissance, en formant l'homme à sa ressemblance & à son image.

La matiere qu'il prit pour nous former, fut une terre qu'on peut appeller vierge, puisqu'elle n'avoit encore servi à aucune production. Ce fut ce limon que Dieu lui-même prit la peine de paîtrir pour faire toutes les parties qui nous composent. La femme, qui devoit avoir des qualites toutes differentes des nôtres, ne fut pas formée de cette même matiere, & il étoit bien juste qu'elle fût faite d'une matiere plus noble & plus relevée, puisqu'elle devoit contribuer beaucoup plus que l'homme au grand ouvrage de la génération.

En effet, il semble qu'en général, tant dans l'homme que dans la femme, Dieu ait formé avec une étude particuliere, s'il est permis de parler ainsi, les parties qui devoient servir à la

propagation de l'espece. A voir leur assemblage, leur proportion, leur figure & leur action; à considérer les esprits qui y sont portés, le chatouillement & les plaisirs que l'on y ressent, l'ame même qui y réside, puisque c'est par-là qu'elle sort pour se communiquer, il n'y a point d'homme qui ne les admire, & qui n'y doive faire de particulieres réflexions.

ARTICLE I.

Des Parties naturelles & externes de l'Homme.

NOus appellons le membre viril (*a*), la principale des parties naturelles de l'homme, que les Anciens ont mise au nombre des Dieux, sous le nom de Fascinus, pour nous apprendre l'empire qu'elle s'étoit acquis dans le monde; car il n'y a ni charmes ni enchantements qui la puissent égaler. Si par hasard une femme l'apperçoit par le défaut de quelques replis, son cœur se sent au même instant échauffé par une passion de laquelle elle ne se peut défendre qu'avec peine.

En effet, dans ces derniers ſiecles, auſſi-bien que dans les premiers, on a eu beaucoup de vénération pour cette partie-là, parce qu'elle eſt le pere du genre-humain & l'origine des parties qui nous compoſent. Villandré, ainſi que remarque l'Hiſtoire de France, commit un crime de leſe-Majeſté, pour avoir touché de la main les parties naturelles de Charles IX. La Loi de l'ancien Teſtament commande de couper la main à une femme qui auroit manié ces mêmes parties ou par mépris ou par injure; & cette même Loi, auſſi-bien que la nouvelle, ne permet pas qu'un homme, qui a quelque défaut dans les parties de la génération, ſoit admis dans l'Egliſe de Dieu; & les Caffres ſe trouvent glorieux quand ils ont coupé en guerre, à leurs ennemis, pluſieurs membres virils, dont ils font préſent à leurs femmes ou à leurs amis, qui, par honneur, s'en font des colliers qu'elles ſe mettent au cou. Le membre viril a un notable commerce avec toutes les autres parties du corps: ſi on le touche quelquefois un peu rudement, le cœur s'en reſſent auſſi-tôt par des foibleſſes ſurprenantes, la tête en pâtit par des

pesanteurs insupportables, & les yeux en souffrent par des vertiges & des éblouissements funestes.

A considérer en gros cette partie, on diroit qu'elle est toute d'une piece; mais, si on l'examine par parties, on connoîtra aisément qu'elle est couverte d'une petite peau fort déliée, & d'une autre plus épaisse, qui est garnie de veines & d'arteres, attachée fortement au gland par un lien robuste & membraneux (*b*); qu'elle a une membrane toute de chair, qui l'enveloppe & presse comme un étui toutes les parties qui la composent. Sa substance n'est ni solide ni osseuse : si elle avoit été comme celle des chiens ou des loups, il y auroit eu beaucoup de désordre dans les différentes rencontres des hommes avec les femmes ; & il n'eût pas fallu tant de témoins pour justifier un larcin amoureux qu'il en faut aujourd'hui, si, en se caressant, on eût été arrété par cette partie-là.

Le conduit commun de l'urine & de la semence (*c*) est placé au milieu de cette partie : le gland, couvert de son prépuce, qui est à l'une de ses extrêmités, a la chair si délicate (*d*) & si sensible, que c'est-là que la nature

a établi le trône de la volupté dans ses embrassements des femmes.

Deux tuyaux, que l'on nomme nerveux (e) ou caverneux, accompagnent le conduit commun de l'urine & de la semence; ils sont remplis d'une matiere déliée & spongieuse qui ressemble à du sang caillé & noirci. C'est dans leurs petites cavités que les arteres & les nerfs portent des esprits, qui, s'y multipliant, font ensuite enfler ces deux parties, qui roidissent & qui endurcissent tout le corps de la verge, souvent contre notre volonté. C'est sans doute pour cela qu'*Aristote* a dit que le cœur & la verge étoient dans l'homme deux sortes d'animaux qui se remuoient d'eux-mêmes. Tout ceci ne se fait pas sans mystere. La nature a ses desseins dans tout ce qu'elle entreprend ; & cette dureté, que nous souffrons souvent malgré nous, n'arrive pas seulement pour se lier étroitement à une femme, mais pour darder avec violence, dans ses parties les plus profondes, la matiere dont on fait les hommes.

La verge ne sauroit s'élever sans muscle (f), ni se maintenir roide sans un continuel abord d'esprits; il seroit

même impossible que la semence fût dardée comme elle l'est (*g*), si d'autres petits muscles (*h*) ne pressoient son conduit pour l'en faire sortir avec précipitation.

ARTICLE II.

Des parties naturelles & internes de l'Homme.

LEs testicules sont renfermés dans une bourse (*i*) comme quelque chose de fort précieux ; aussi est-ce delà que la nature puise incessamment la matiere dont elle fait tous les jours des miracles dans la production des hommes. Ces parties sont les témoins de la virilité & de la force ; & il n'étoit pas permis autrefois, dans le barreau de Rome, de porter témoignage contre quelqu'un, si l'on en étoit privé.

Chaque homme a ordinairement deux testicules : si l'un est incommodé, flêtri ou blessé, l'autre peut servir à la génération, & il s'en trouve qui n'en ont naturellement qu'un, comme autrefois les Syiles & les Cotes ; mais la nature renferme, dans cette seule

partie, toute la vertu qui devoit être dans les deux.

Ceux qui en ont trois ou quatre sont bien plus communs que ceux qui n'en ont qu'un ; & nos histoires de médecine remarquent qu'il n'y a guere de Royaumes qui ne fournissent des familles où il n'y ait des hommes à trois testicules ; mais ceux-ci n'ont pas l'avantage des premiers, puisqu'au lieu d'être fertiles par la multitude de leurs parties, ils en deviennent impuissants, la vertu prolifique étant divisée en trop de parties pour avoir de la force. *Agathocles*, Roi de Sicile, & M. *Pint*... de cette ville, connurent bien que le plus grand nombre de testicules n'étoit pas le meilleur pour la génération, bien qu'il le fût pour l'ardeur & pour le plaisir, & qu'il valoit beaucoup mieux n'en avoir qu'un ou d'eux, que d'en avoir davantage.

Si l'homme, dit un Philosophe ancien, avoit les testicules cachés dans le ventre, il n'y auroit point, entre les animaux, d'animal plus lascif que lui. Afin donc d'éviter les désordres de sa lasciveté, la nature, ajoute-t-il, a placé au dehors les parties de la

génération pour recevoir incessamment les impressions des injures de l'air. Cependant, pourrois-je répliquer, cela n'empêche pas que l'homme ne soit le plus lascif de tous les animaux, puisqu'en tout temps & à toute heure il est disposé aux délices de l'amour, & que la plupart des animaux attendent la belle saison pour s'accoupler.

Mais la nature a eu une toute autre raison de mettre ces parties au dehors. La semence en est beaucoup mieux préparée, lorsqu'elle a plus d'étendue & de temps à se perfectionner; & c'est sans doute cette même raison qui fait que la semence des femmes n'est pas si rectifiée que la nôtre, parce que les vaisseaux, qui en préparent la matiere, sont incomparablement plus courts & moins entrelacés que ceux des hommes.

Presque tous les enfants ont les testicules cachés dans le ventre ou dans les aînes, & il s'en trouve peu à qui les testicules paroissent avant l'âge de huit ou dix ans; c'est alors que la chaleur, commençant à être vigoureuse, dispose toutes les parties de la génération pour l'admirable ouvrage de la

nature, & qu'elle pousse au dehors les parties qui étoient demeurées cachées jusques en ce temps-là. De tous ces enfants, il y en a quelques-uns à qui les testicules ne descendent que fort tard, ou quelquefois jamais, & alors l'on prendroit ces hommes pour des eunuques, s'ils n'avoient d'autres marques pour nous persuader qu'ils sont des hommes parfaits. Jamais la femme du Seigneur d'*Argenton* n'auroit douté de la puissance de son mari, si elle lui avoit trouvé des testicules dans la bourse, & l'on n'auroit su justifier sa fécondité par toutes les autres marques qu'il en avoit, si, après sa mort, *Ambroise Paré* n'eût trouvé ses testicules dans le ventre; & jamais le Lapidaire dont parle *Kerckingius*, *observ.* 13, n'eût si fortement chanté, s'il n'eût eu ses testicules cachés dans le ventre, qui lui sortirent à dix-huit ans, après une fievre chaude.

Quoi qu'en veuille dire *Hippocrate*, il n'y a pas d'apparence de croire ce qu'il nous veut persuader, que le testicule droit soit plus chaud que le gauche, & que ce soit lui aussi qui engendre les mâles, au lieu que le gauche ne produit que les femelles. L'expé-

rience & la raiſon m'obligent de m'éloigner du ſentiment de ce Médecin ; car nous ſavons que la ſemence de l'un & de l'autre teſticule ſe mêlant enſemble lorſqu'elle ſort, on ne ſauroit attribuer l'effet que nous en voyons plutôt à l'un qu'à l'autre, & que la génération des mâles ne doit point plutôt s'imputer à l'une de ces deux petites parties qu'à la complexion de tout le corps de l'homme ou de la femme, ainſi que nous l'examinerons ailleurs.

Au reſte, dans la diſſection que j'ai faite pluſieurs fois des teſticules des hommes, j'ai ſouvent remarqué que le gauche avoit des veines & des arteres plus groſſes que l'autre, & que par conſéquent il étoit plus échauffé par le ſang & plus vivifié par les eſprits, & que d'ailleurs il étoit ordinairement plus gros, plus ferme & plus plein de ſemence que l'autre ; d'où l'on pourroit conclure, contre le ſentiment d'*Hippocrate*, qu'il contribueroit plutôt que le droit à la génération des mâles.

Mais, à dire le vrai, pour le répéter encore, ni l'un ni l'autre ne produit pas plutôt un mâle qu'une femelle ;

témoin l'hiſtoire que nous fait *Gaſſendi*, d'un homme qui, s'étant fait couper un teſticule, ne laiſſa pas pourtant de faire des enfants de l'un & de l'autre ſexe.

Les teſticules ſont fort ordinairement couverts de pluſieurs membranes très-dures à la pointe de la lancette (*a*), de peur que les eſprits, qui ſont deſtinés pour la vie des hommes à venir, ne ſe diſſipent par leurs pores. Leur ſubſtance eſt un entrelacis de vaiſſeaux ſpermatiques (*b*), qu'on pourroit dire être la fin des préparants & le commencement des éjaculatoires. Elle eſt faite d'un nombre infini de petits filets (*b*), qui ſont comme les réſervoirs d'une matiere ſéminale, qui vient d'un ſang artériel, filtré par mille petits conduits, & d'un ſuc nerveux qui s'y eſt auſſi gliſſé par mille petits détours ; une matiere glanduleuſe occupe l'entre-deux de ces vaiſſeaux, leur communique la vertu d'engendrer de la ſemence ; les arteres (*c*) & les nerfs (*f*) portent inceſſamment aux teſticules ce qu'il y a de plus épuré dans le corps de l'homme ; des muſcles preſſent & préſervent ces deux petites parties & les ſuſpendent, de



Tom.I. pag.13.



peur que les vaiſſeaux, qui préparent & contiennent la ſemence, ne ſe rompent par la peſanteur des teſticules & par les agitations violentes de l'amour.

Il leur arriveroit ſans doute, dans les mouvements de cette paſſion, des accidents funeſtes, ſi ces mêmes muſcles, en les tirant en haut, ne les en garantiſſoient ; ſouvent la ſemence manqueroit d'eſprits dans cette occaſion, s'ils ne les approchoient de la racine de la verge.

Quelques Philoſophes, & après eux quelques Médecins, ne demeurent pas d'accord que la ſemence ſe forme dans les teſticules, parce, diſent-ils, qu'il n'y a point de cavités ſenſibles, ni de paſſage pour y porter la matiere ; que ces parties étant froides, il ne peut s'y faire aucune coction d'une matiere ſpiritueuſe ; qu'on a beau faire la diſſection des teſticules, on n'y trouve jamais de ſemence ; qu'il y a des animaux qui n'ont pas de teſticules, & qui cependant ne laiſſent pas d'engendrer : enfin, que nous avons des hiſtoires qui nous aſſurent que des hommes qui en avoient été privés, ont fait néanmoins des enfants.

Toutes ces raiſons paroiſſent bien

sortes à ceux qui n'examinent les choses que par les livres des Auteurs ; mais si nous recherchons diligemment la vérité de tout cela, par la dissection des parties & par d'autres meilleures raisons, nous serons bientôt d'un autre sentiment.

Car on sait que les arteres spermatiques (*d*) vont tout droit aux testicules, & qu'en se partageant en deux rameaux, elles portent, à l'épididyme (*e*) & au corps du testicule, la matiere de la semence. On sait encore que les nerfs qui viennent de la sixieme paire (*f*), & ceux qui sortent du cordon des nerfs qui viennent du bas de l'épine du dos (*ff*), communiquent aux testicules une matiere spiritueuse propre à la génération ; d'ailleurs, que les testicules n'étant qu'un entrelacis de vaisseaux (*b*), ils ont à cause de cela des cavités, bien qu'elles ne soient pas sensibles ; que la semence n'étant qu'un excrément, la nature ne souffre pas long-temps dans les testicules, à moins qu'ils ne soient malades : ce que l'histoire de Dodone nous confirme, qui, ayant trouvé dans le corps d'un Espagnol un testicule d'une grosseur prodigieuse, & l'ayant ensuite

coupé, en fit rejaillir la semence aux yeux de ceux qui étoient présents; que les poissons ont des parties qui ont du rapport aux testicules des autres animaux; & qu'enfin les histoires que l'on trouve par écrit des hommes & des animaux qui ont engendré sans testicules, sont ou fabuleuses, ou que du moins elles doivent être entendues ainsi que nous l'expliquerons au Chapitre des eunuques.

Mais la principale raison que l'on objecte, est prise du tempérament des testicules. Cependant on sait que le cerveau est d'un tempérament froid, & d'une substance assez solide pour être de sa nature une glande; que l'on ne voit aucunes cavités dans le lieu où les nerfs prennent leur origine, & que jamais, dans les dissections que l'on en a faites, l'on n'a remarqué ce que devenoit le sang qui se filtroit au travers de sa substance, & quelle étoit la matiere prochaine des esprits qui nous font mouvoir & sentir; & si j'ai souvent observé, en pressant la substance du cerveau d'un homme mort, un peu de sérosité rougissante dans les endroits les plus solides, ce n'etoit néanmoins que du sang qui commençoit à se

changer en suc nerveux : ainsi, bien que le cerveau soit d'un tempérament froid, comme je viens de le dire, & qu'il n'ait été fait que pour temperer l'ardeur du cœur, selon la pensée d'Aristote, il ne laisse pourtant pas d'engendrer des esprits beaucoup plus subtils & plus épurés que ceux du cœur; car le sang des arteres, tout ouvert & tout plein d'esprits, montant en haut avec précipitation, par le mouvement que lui donne le cœur, entre dans la substance du cerveau pour en recevoir toutes les impressions spiritueuses.

Les Chymistes en font à peu près de même, lorsqu'ils veulent faire de l'eau de vie; car les esprits de vin qu'ils mettent dans l'alambic s'élevant peu à peu au chapiteau, & se distribuant ensuite, par un long conduit, dans un vaisseau qui le reçoit, auroient des qualités âpres & peu agréables au goût, s'ils n'étoient adoucis dans la serpentine par la froideur d'un tonneau d'eau; comme si le froid, condensant & rassemblant les esprits du vin, les rendoit ensuite plus rectifiés & plus doux.

Il en arrive autant dans le cerveau; car le sang qui sort tout bouillant du cœur,

cœur, & qui rejaillit en haut, entre dans la ſubſtance du cerveau, qui par ſa froideur en condenſe les eſprits, & qui le rend la liqueur la plus ſubtile & la plus épurée de toutes celles que nous ayons dans le corps.

Cela étant ainſi établi, il me ſemble qu'il n'eſt pas maintenant difficile de rendre raiſon pourquoi les teſticules ſont les ouvriers de la ſemence de l'homme ; car perſonne n'ignore qu'ils ne ſoient des parties froides, puiſqu'ils ſont des entrelacis de vaiſſeaux (*b*) preſſés par de petites glandes ; & ſi l'on eſt perſuadé que le ſang ſe ſubtiliſe en paſſant par le cerveau, & devient eſprit animal, on doit auſſi croire que ce même ſang ſe rectifie en pénétrant les teſticules, & qu'il devient eſprit ſéminal, pour parler de la ſorte.

Deux ſortes de vaiſſeaux ſont attachés aux deux extrêmités du teſticule ; les uns qui ſont un entrelacis d'arteres (*a*), de veines (*g*), de nerfs (*ff*) & de vaiſſeaux lymphatiques (*h*), portent la matiere pour faire la ſemence, & les autres en rapportent la ſemence toute faite (*i*), & s'en déchargent dans le corps variqueux ou pyramidal (*i*), qu'on nomme paraſtate, & puis, ſui-

vant le ſentiment de tous les Anatomiſtes, ils s'en déchargent dans des petits réſervoirs qui ſont à la racine de la verge (*k*).

On pourroit comparer ces réſervoirs aux petites cavités d'une grenade dont on a ôté les grains; c'eſt-là que la ſemence ſe forme & ſe conſerve pour pluſieurs embraſſements & pour différentes générations. J'ai eu ſouvent la curioſité de preſſer avec les deux doigts ces petites veſſies glanduleuſes & des glandes (*l*), que l'on nomme proſtates, qui ſe trouvent auprès, pour en faire ſortir la ſemence; & en même temps j'appercevois, malgré la froideur du cadavre, une liqueur blanche & épaiſſe ſortir des proſtates (*l*), & une claire & pâle ſuinter des veſſicules (*k*), & enſuite ſe filtrer l'une & l'autre au travers d'une membrane, près d'une petite verrue que les Anatomiſtes ont nommée *verumontanum*, & puis s'épancher dans le conduit de la ſemence & de l'urine (*m*).

C'eſt plutôt la calloſité & la dureté de ces cellules & de cette chair glanduleuſe, que l'on appelle proſtate, qui rend les Scythes ſtériles, qu'une légere perte de ſang qui coule d'une

veine coupée à la tempe : car, comme les Tartares sont inceſſamment à cheval, ils preſſent tellement ces petits réſervoirs par la peſanteur & par l'agitation continuelle de leur corps, qu'ils les endurciſſent & les rendent enſuite incapables de recevoir la ſemence qui vient des teſticules.

ARTICLE III.

Des parties naturelles & externes de la Femme.

APrès avoir diligemment examiné les parties de l'homme qui ſervent à la génération, il me ſemble qu'il eſt à propos de conſidérer celles de la femme, & d'admirer en même temps l'artifice dont la nature s'eſt ſervie à les former, & le merveilleux arrangement avec lequel elle les a diſpoſées.

Si les parties naturelles des femmes étoient toutes ſemblables à celles des hommes, & qu'il n'y eût ſeulement de différence que dans le renverſement de ces mêmes parties, on auroit raiſon de dire que la femme eſt un homme

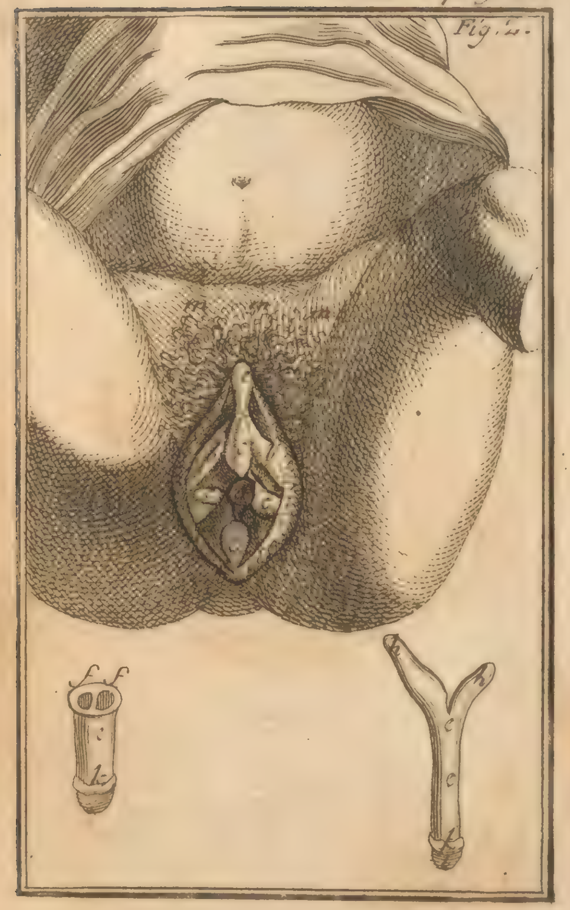
imparfait; que la froideur de son sexe est cause que ses parties sont demeurées au dedans, au lieu de sortir au dehors comme celles des hommes.

Gallien, & *Fallope* après lui, quelque savants Anatomistes qu'ils soient, auroient de la peine à soutenir cette opinion; car, si l'on observe la différente structure des parties des deux sexes, si l'on en examine le nombre & la figure, si l'on en considere les cavités & la nature, enfin, si l'on en compare l'action & l'usage, on verra bientôt qu'elles sont tout-à-fait différentes les unes des autres: car, quelle proportion y a-t-il entre la matrice & le gland, ou, si l'on veut, la bourse de l'homme, entre le membre viril & le clitoris? Les vaisseaux qui contiennent la semence des femmes, ne ressemblent pas à ceux des hommes, & leurs testicules sont faits d'une toute autre façon.

Mais, sans m'arrêter à ces sortes de questions, qui ne servent presque de rien à mon sujet, examinons en peu de mots les parties naturelles de la femme, que nous appercevons les premieres.

La nature est admirable dans tous




Fig. 2.

ſes effets, & ne produit jamais rien ſans deſſein. Le poil commence à poindre à douze ou à quinze ans, lorſque, ſelon la penſée de Theodoret, l'ame peut diſtinguer le vice de la vertu : c'eſt alors que la nature met un voile ſur les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, pour leur marquer que l'honnêteté & la pudeur y doivent établir leur principal domicile.

Les parties naturelles de la femme, que l'on appelle nature, parce que tous les hommes y prennent leur origine, ſont la cauſe de la plupart de nos chagrins auſſi bien que de nos plaiſirs ; & j'oſe dire que preſque tous les déſordres qui ont paru dans le monde, & qui arrivent encore tous les jours, viennent de ces parties-là. On n'a qu'à lire *Petrone*, & entendre bien l'hiſtoire des huit années qu'il décrit de la Cour débauchée de *Néron*, pour être perſuadé de ce que je dis.

Les levres (*a*) & les rides (*b*) de ces parties ne ſont que les replis que la peau y fait ; elles reſſemblent à peu près à la crête d'un jeune coq, & les rides y marquent auſſi-bien la vieilleſſe que ſur le viſage, lorſque les filles vieilliſſent ou qu'elles ont proſtitué

leur pudicité. Ce font ces rides internes que l'on appelle nymphes, qui dans l'évacuation de l'urine causent un si grand bruit, qui nous surprendroit sans doute si nous n'y étions accoutumés.

Quatre petits morceaux de chair, de la figure d'une feuille de myrthe (*c*), sont placés après les nymphes, qui, bien qu'ils soient incessamment arrosés, n'éteignent pourtant pas pour cela le feu que la nature a allumé dans ces parties. Souvent c'est comme de l'eau, qui, tombant sur de la chaux, les excite & les échauffe davantage. Ces caroncules (*c*), que les Médecins appellent myrtiformes, sont quelquefois liées les unes aux autres par des membranes, qui font l'entrée de la matrice si petite (*d*), qu'à peine l'extrêmité de l'un des doigts y pourroit entrer dans une fille de neuf ou dix ans, à moins que de lui faire violence en le dechirant. C'est ce que les matrônes veulent dire, lorsqu'en faisant leur rapport du violement d'une vierge, elles disent que la corde est rompue; & c'est aussi la séparation de ces mêmes parties, qui, en donnant du sang la premiere nuit des nôces,

étoit autrefois, parmi les Juifs, un signe de défloration, ce que nous examinerons ci-après avec beaucoup de curiosité.

On voit au haut des nymphes une partie plus ou moins longue que la moitié du doigt, que les Anatomistes appellent clitoris (*e*), & que je pourrois nommer la fougue & la rage de l'amour: c'est-là que la nature a mis le trône de ses plaisirs & de ses voluptés, comme elle a fait dans le gland de l'homme; c'est-là qu'elle a placé ses chatouillements excessifs, & qu'elle a établi le lieu de lasciveté des femmes: car, dans l'action de l'amour, le clitoris se remplit d'esprits, & se roidit ensuite comme la verge d'un homme; aussi en a-t-il les parties toutes semblables. On peut voir ses tuyaux (*f*), ses nerfs (*g*) & ses muscles (*h*): il ne lui manque ni gland (*i*) ni prepuce (*k*); & s'il étoit troué par le bout, on diroit qu'il est tout semblable au membre viril. C'est de cette partie qu'abusent les femmes lascives. Jamais *Sapho Lesbienne* ne se seroit acquise une méchante réputation, si elle avoit eu cette partie plus petite. J'ai vu une fille de huit ans qui avoit déjà le

clitoris aussi long que la moitié du petit doigt ; & si cette partie croît avec l'âge, comme il y a de l'apparence, je me persuade que présentement elle est aussi grosse & aussi longue que celle de la femme que *Platerus* dit avoir vue, qui l'avoit aussi grosse & aussi longue que le cou d'une oie.

Cette partie s'enfle tellement pendant la vie de quelques femmes, lorsque l'amour y envoie des esprits, que la peine que l'on a de le rencontrer dans une femme morte, sembleroit incroyable, à moins que d'en avoir fait l'expérience, tant il est vrai que les parties ne sont pas toujours en état pendant la vie & après la mort.

Mais, si cette partie cause souvent des désordres aux femmes, elle leur apporte aussi des avantages ; car elle est à la matrice ce que la luette est au poumons, & le clitoris avec les caroncules corrige l'air froid qui pourroit incommoder la matrice ; il empêche en même temps qu'il n'y entre quelque chose d'etranger.

Toutes les parties que je viens de nommer seroient inutiles à la génération, si l'hymen, que les Poëtes profanes

fanes ont dit être le Dieu des nôces, n'en étoit du nombre. Les Anatomistes anciens, qui ne s'occupoient qu'aux choses les plus communes de l'anatomie, ont pris pour l'hymen les caroncules dont nous avons parlé ci-dessus, qui souvent, étant jointes ensemble par des membranes assez fortes, s'opposent à l'entrée du Dieu Priape; car il n'eût pas été raisonnable que quelqu'autre chose qui n'eût pas été Dieu, selon la pensée des Païens, se fût opposé aux desseins d'un autre Dieu. Cependant il arrive quelquefois, mais fort rarement, que la nature, voulant conserver la matrice de quelques femmes délicates, produit une membrane au-dessus du conduit de l'urine, afin que l'air ou quelqu'autre chose n'incommode pas les parties internes; & c'est cette membrane que l'on appelle proprement hymen: elle est parsemée de veines, & ordinairement trouée par le milieu, pour laisser d'un côté couler les regles, & de l'autre, pour donner entrée à la semence de l'homme. Mais, comme cette membrane, qu'on nomme *hymen*, est contre les loix de la nature, nos Anatomistes ont pris pour l'hymen les

caroncules jointes ensemble par des petites membranes ; & ce qu'ont fait *Vesale*, *Aquapendens*, *Fallope*, *Casserius*, *Sebisius*, *Bauhin* & plusieurs autres, qui appellent *hymen* ces caroncules jointes, qu'il faut quelquefois couper, comme nous le verrons au *Chapitre* 3, *Art.* 2, par une histoire que tout Paris a oui dire, & que je rapporte dans toutes ses circonstances.

ARTICLE IV.

Des parties naturelles & internes de la Femme.

ENtre toutes les parties de la femme qui servent à la génération, la matrice tient sans doute le premier lieu ; & bien qu'elle soit l'une de ces parties les plus foibles, néanmoins elle est le lieu où les trésors de la nature sont cachés. C'est cette terre où Diogene avoit accoutumé de planter des hommes, & où, sans honte, il s'immortalisoit au milieu des rues.

Elle est située au bas du ventre, entre la vessie & le gros boyau, qui servent comme de coussins au plus


Fig. 3.
g
g
b
b
d
f

fier & au plus ſuperbe de tous les animaux, pendant qu'il demeure dans les flancs de ſa mere.

Dans les femmes de moyenne taille, qui ont accoutumé d'être ſouvent baiſées, elle eſt aſſez groſſe, & ſa profondeur eſt d'onze travers de doigt, ou à peu près, depuis l'entrée juſqu'au fond; mais, dans les vierges & dans les vieilles femmes, elle eſt extrêmement petite, & ſouvent pas plus groſſe qu'une fêve ou qu'un œuf de pigeon; ce n'eſt qu'une peau dure & flétrie, dénuée d'arteres & de veines apparentes.

Lorſque les regles coulent aux filles, ou qu'une femme a conçu, toute ſa ſubſtance s'enfle un peu plus qu'auparavant, & à meſure qu'un enfant croît, la matrice devient auſſi plus ſimple & plus menue dans ſa circonférence, mais un peu plus épaiſſe dans ſon fond, à cauſe de l'arriere-faix qui y eſt placé & de l'abondance des vaiſſeaux, dont la matrice eſt parſemée en cet endroit-là; ce que l'expérience de pluſieurs diſſections m'a ſouvent fait remarquer.

A conſidérer une fiole renverſée, l'on a une idée aſſez juſte de la figure

de la matrice, si ce n'est qu'elle est un peu applatie lorsqu'elle est vuide : ses liens la tiennent tellement attachée à toutes les parties du bas-ventre, qu'elle ne peut en être ébranlée qu'avec violence ; son col (*a*) s'attache par le bas, & deux ligaments ronds (*b*), qui se communiquent aux aînes & au dedans des cuisses, l'empêchent de s'élancer en haut dans les suffocations dont les femmes sont souvent attaquées.

C'est par ces deux liens que les femmes grosses ressentent de si cuisantes douleurs au dedans des cuisses, & que quelquefois elles se déchargent sur les aînes de l'impureté d'une infame conjonction.

Mais, comme la matrice ne peut monter, elle ne peut aussi descendre, si ce n'est par quelque effort extraordinaire ; car elle est attachée en haut par deux ligaments qui, étant fermes & larges, ressemblent en quelque façon à des aîles de chauve-souris ; & bien que les ligaments (*c*) ne touchent point la matrice pour l'assujettir, ils tiennent pourtant ses cornes si fermes, qui ne sont que des parties, qu'elle ne se peut affaisser. C'est dans ces ligaments larges que les testicules sont

placés, & les vaiſſeaux qui portent la ſemence à la matrice. Ce ſont les liens qui empêchent la matrice de tomber de ſon lieu par le poids de l'enfant, ou par les violents efforts de l'accouchement; ſi bien que cette partie étant affermie de tous côtés, il eſt bien comme impoſſible qu'elle ſorte du lieu où la nature l'a placée, comme l'antiquité nous l'a voulu perſuader. Elle n'eſt pas ſeulement aſſujettie par toutes les parties que nous venons de nommer; les arteres, les veines, les nerfs qui s'y terminent abondamment, lui ſervent encore de liens; & les membranes qui l'environnent, la preſſent de toutes parts & l'empêchent de ſortir de ſa place.

Aux deux côtés de la matrice, on voit deux vaiſſeaux avancés (*d*), que *Diocles* a appellés les cornes de la matrice, à la reſſemblance des cornes dans les bêtes qui ont du rapport à celles-ci.

Le col de la matrice eſt une de ſes parties les plus conſidérables; c'eſt la porte de la pudeur, &, ſelon l'expérience commune, l'étui du membre viril. Il eſt naturellement un peu tortu, afin de défendre la matrice de

ce qui pourroit venir de dehors pour l'incommoder, & pour donner davantage de plaisir à l'homme quand il caresse sa femme.

Dès que cette partie commence à sentir les plaisirs de l'amour, elle s'agite tellement, qu'étant d'une substance nerveuse & pleine de plis, elle s'élargit ou se resserre quand il le faut.

Si un enfant tire de la mamelle de sa mere le lait avec plaisir, le col de la matrice suce aussi fort agréablement, dans les voluptés amoureuses, la semence qui rejaillit de la verge de l'homme.

La femme devant beaucoup contribuer à la génération, elle avoit besoin de testicules (*f*) aussi-bien que l'homme; & je m'étonne qu'il y ait eu des Médecins qui se soient laissés aller, dans cette occasion, au sentiment d'*Aristote*. Ce Philosophe a cru que la femme ne concouroit point à la génération, en donnant de sa part de la semence, mais qu'elle ne communiquoit que des aliments pour nourrir & faire croître ce qu'elle avoit conçu dans ses entrailles; ce que nous examinerons dans la troisieme partie de ce livre.

Cependant, il eſt certain que les femmes ont des teſticules (*f*), des vaiſſeaux ſpermatiques (*g*) & de la ſemence, puiſqu'elles ſe polluent quelquefois, & que leurs teſticules applatis, au lieu d'être ſolides comme ceux des hommes, renferment de petites cellules jointes enſemble (*h*), qui conſervent une humeur qui rejaillit ſouvent au viſage de celui qui les coupe.

Paracelſe & *Amantus*, Portugais de nation, ont laiſſé par écrit que la matrice n'étoit pas la ſeule partie où un enfant pouvoit ſe former. Ils ont mis dans une fiole de la ſemence d'un homme avec du ſang des regles d'une femme, puis ils ont poſé cette fiole dans du fumier chaud, pour obſerver comment la nature agiſſoit dans les flancs d'une femme lorſqu'elle travailloit à la génération ; mais, outre que cela me paroît impie & impoſſible, je ne ſaurois ajouter foi à un impoſteur ni à un Juif ſur l'expérience qu'ils nous propoſent.

J'avoue pourtant de bonne foi qu'il y a quelques hiſtoires qui nous marquent qu'un enfant s'eſt formé dans l'eſtomac d'une femme, & que quel-

ques autres ont été trouvés dans les vaiſſeaux ſpermatiques, que l'on appelle les cornes de la matrice : mais, pour dire là-deſſus ce que je penſe, la premiere hiſtoire me ſemble tout-à-fait impoſſible ; car l'eſtomac faiſant tous les jours ſa digeſtion, ne peut changer ſon action pour celle de la matrice. L'autre me paroît plus faiſable, les cornes étant une partie de la matrice, & ayant tout ce qu'il faut pour la conception & pour la nourriture du fruit, comme nous le prouverons ailleurs.

La matrice, ſelon le ſentiment de *Platon*, eſt un animal qui ſe meut extraordinairement, quand elle hait ou qu'elle aime paſſionnément quelque choſe. Son inſtinct eſt ſurprenant, lorſque par ſon mouvement précipité elle s'approche du membre de l'homme, pour en tirer de quoi s'humecter & ſe procurer du plaiſir.

Son action principale eſt la conception ; lorſque la ſemence de l'homme & de la femme s'aſſemblent dans ſes replis, elle les reçoit agréablement, comme une bonne mere dont elle s'eſt attribué le nom. Elle les couve, pour ainſi dire, par ſa chaleur modérée,

afin de faire un jour, de ces ſemences animées, la plus belle production que la nature ait jamais tentée; ce que nous examinerons plus particuliérement au Livre III. La matrice a encore d'autres uſages, dont le principal eſt de vuider le ſang ſuperflu des femmes, & de les décharger ainſi des impuretés dont elles pourroient être un jour incommodées. Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns ont fait, que ce ſang puiſſe aller juſqu'à acquérir la qualité de venin; au contraire, il eſt ordinairement beau & pur, & ce n'eſt que par abondance qu'il ſort tous les mois des arteres de la matrice.

CHAPITRE II.

De la proportion naturelle & des defauts des parties genitales de l'homme & de la femme.

SI nous remarquions ce qui ſe paſſe tous les jours dans le monde parmi les animaux les plus parfaits, touchant l'ouvrage de la génération, nous obſerverions que Dieu, ou, ſi l'on veut, la nature, qui eſt l'organe univerſel

de ſa puiſſance, a donné à chaque eſpece des parties différentes pour ſe perpétuer; que les unes reçoivent les parties des autres, lorſqu'il ſe fait une jonction des corps pour la propagation de chacune. Les parties génitales ne ſe font pas par haſard dans les flancs des femelles. Les ames, dans les bêtes, & les intelligences dans les femmes, font tout l'attirail des parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, par le commandement de la nature.

L'intelligence, ou, ſi l'on veut parler autrement, l'ame que Dieu a créée & placée enſuite dans le petit corps d'un Chinois au milieu de la Chine, pour me ſervir de cet exemple, choiſit dans le corps de ſa mere, qui vient de concevoir, la matiere la plus proportionnée à former toutes les parties qui doivent un jour contribuer à la génération. Elle n'a pas beſoin de modele pour cela; il ſuffit qu'elle exécute les deſſeins de la nature pour garder toutes les meſures & les proportions qu'il eſt néceſſaire de garder dans la figure des parties ſecrettes de cet homme à venir. Elle place donc ces parties dans leur lieu naturel; elle fait une étroite liaiſon de tout ce qui les



T.
Pag
34
2
9
9
9
b
b
3
k
k
l
l
e
e
f
f
a
b
b

composé, pour les faire un jour agir commodément quand il en sera besoin.

D'ailleurs, une autre intelligence qui est de la même nature que l'autre, s'occupe au milieu de la France à choisir, dans les entrailles d'une femme qui vient de concevoir, la matiere la plus disposée à former les parties naturelles d'une fille; elle agit si bien en cette rencontre, qu'elle les rend propres à être un jour le lieu où un homme doit être engendré.

Les parties naturelles de ces deux enfants sont si justes, leurs ouvertures si mesurées, leurs profondeurs si réglées, leurs distances si proportionnées, enfin, toutes les dimensions sont si bien observées, qu'il ne reste plus rien qu'à admirer l'ouvrage de Dieu par le ministere de ces deux intelligences : car, bien qu'elles soient éloignées l'une de l'autre de la longueur de la moitié de la terre, elles ont cependant si justement fabriqué les deux parties secrettes de l'un & de l'autre sexe, que, lorsque les parties seront un jour en état de se joindre amoureusement, rien ne manquera à leur conjonction; elles se présenteront si commodément de tous côtés, que

l'on diroit qu'elles ont été coulées au moule, tant elles ſont proportionnées les unes aux autres.

Mais, ſi ces intelligences manquent de matiere pour former les parties de la génération de l'un des deux ſexes ; ſi la matiere eſt trop abondante, qu'elle ne ſoit pas flexible, ou qu'elle ait des qualités & des figures rebelles ; ſi la figure de la matrice de la mere eſt incommodée, & que ſon tempérament ſoit déréglé, quelle apparence y a-t-il que ces intelligences puiſſent réuſſir à façonner ces parties qui doivent un jour perpétuer les hommes ?

Je ne ſaurois accuſer ni la nature ni ces intelligences de commettre ces défauts ; elles ne font jamais rien d'elles-mêmes de défectueux, & ſurtout quand elles ſe propoſent la génération & la conſervation des hommes.

Ces manquements & ces maladies n'arrivent pas ſeulement aux parties naturelles de l'enfant qui ſe forme dans les flancs de ſa mere, il en eſt encore attaqué après qu'il en eſt ſorti, ainſi que nous le dirons ailleurs.

ARTICLE I.

De la proportion des parties naturelles de l'Homme & de la Femme, ſelon les loix de la nature.

QUoique l'on évite tous les jours d'expoſer aux yeux les myſteres de l'amour, nous ſavons pourtant tout ce qui ſe paſſe dans l'action du mariage, & nous ſommes fort contents lorſque nous en avons des connoiſſances plus parfaites. Si d'un côté le péché a attaché de la honte à cette connoiſſance, pour me ſervir de la penſée de *S. Auguſtin*, de l'autre la nature n'y a rien mis que de bienfaiſant.

La nature, qui n'a jamais rien fait ſans deſſein, a établi des loix pour toutes les parties qui nous compoſent : celles que nous appellons amoureuſes ont ordinairement leur dimenſion dans les hommes & dans les femmes ; & le membre de l'homme, ſelon ces mêmes loix, ne doit avoir communément que ſix ou huit pouces de long, & que trois ou quatre de circonfé-

rence : c'eſt la plus juſte meſure que la nature ait gardée en formant cette partie dans la plupart des hommes. Si la verge eſt plus grande ou plus groſſe, il faut trop d'artifice à la faire mouvoir ; & les habitants du Midi ſont principalement pour cela moins propres que nous à la génération.

Le conduit des parties ſecrettes de la femme, eſt ordinairement de ſix ou huit pouces de profondeur, & ſa circonférence interne n'a point de meſure déterminée ; car, par une admirable ſtructure, ce conduit s'ajuſte ſi proprement à la partie de l'homme, qui en eſt preſſée, qu'il devient plus ou moins large, ſelon les inſtruments qui le touchent.

ARTICLE II.

Des défauts des parties naturelles de l'Homme.

LEs Caſuiſtes & les Juriſconſultes traitent ces ſortes de matieres auſſi bien que les Médecins ; mais ils les traitent d'une façon toute différente. Les premiers croient être obligés

d'en parler pour le ſalut des ames, en refuſant le mariage à ceux qu'ils en jugent incapables, & en ſéparant pour quelque temps l'homme & la femme, que quelques incommodités de parties auroient troublés dans le mariage.

Les Juriſconſultes ſe ſentent auſſi excités par l'intérêt de la Juſtice & pour le bien de l'Etat, d'agiter ces mêmes queſtions : ils veulent par-là ſavoir les cauſes de la diſſolution du mariage, pour en corriger les abus ; mais, parce que ces matieres difficiles ſont ſouvent fort mal touchées par les uns & par les autres, je tâcherai d'éclaircir les difficultés qui en dépendent, afin que l'on puiſſe enſuite juger ſainement des différends qui tomberont entre les mains de ceux qui en doivent être ou les juges ou les arbitres.

Quand les parties naturelles de l'homme ne peuvent s'unir avec celles de la femme, l'on doit ſouvent en accuſer les défauts naturels des unes ou des autres ; mais, pour comprendre comment ces défauts arrivent, il faut s'imaginer que l'intelligence qui a ordre de faire le corps d'un garçon dans

les entrailles de ſa mere, ne trouvant pas toujours aſſez de matiere pour former les parties naturelles d'un enfant, elle eſt obligée de rendre défectueuſes ces mêmes parties ; & parce que les parties qui ſervent à la vie ſont beaucoup plus néceſſaires que celles qui contribuent à la propagation de l'eſpece ; que d'ailleurs celles-là ſont plutôt formées que celles-ci, il arrive quelquefois que l'intelligence emploie aux parties néceſſaires à la vie, preſque toute la matiere qui étoit deſtinée aux parties ſecrettes, & ainſi ces dernieres parties deviennent fort petites dans la ſuite du temps, leur matiere ayant été ménagée pour d'autres. Ce fut-là la cauſe d'une des obſervations de *Platerus*, qui remarque qu'un homme n'avoit que le gland couvert de ſon prépuce au lieu de membre viril.

Les défauts des parties ſecrettes, auſſi bien que des autres dont nous ſommes ſouvent compoſés, ne ſont pas toujours naturels, & le gentilhomme dont nous parle *Paul Zachias*, n'auroit jamais engendré, s'il eût manqué dès le ventre de ſa mere de la moitié de ſes parties naturelles.

La

La mortification de la chair & la chasteté sont souvent de puissantes causes pour diminuer nos parties naturelles. L'exemple de *saint Martin* nous le fait bien voir, lui qui pendant sa vie avoit tellement macéré son corps par des austérités inouies, & qui s'étoit tellement roidi contre les libertés de son siecle, qu'après sa mort, si nous en croyons *Sulpice*, sa verge étoit si petite, que l'on ne l'auroit point trouvée, si l'on n'eut sçu le lieu qu'elle devoit occuper.

Les verges trop longues ou trop grosses ne sont pas les plus propres, ni pour la copulation, ni pour la génération. Elles incommodent les femmes & ne produisent rien ; si bien que pour la commodité de l'action, il faut que la partie de l'homme soit médiocre, & que celle de la femme soit proportionnée, afin de s'unir l'une à l'autre, & de se toucher agréablement de toutes parts.

Il n'y a point d'autre cause de ce vice naturel que l'abondance de la matiere dans les premieres semaines de la conception ; si bien que l'intelligence qui a soin de la formation de cette partie aussi bien que des

autres, ne sachant que faire de tant de matiere qui reste après les principales parties formées, elle l'emploie à faire une grosse & longue verge.

S'il est vrai ce que les phisionomistes nous disent, que les hommes qui ont de grands nez ont aussi de grandes verges, & qu'ils sont plus robustes & plus courageux que les autres, nous ne devons pas nous étonner de ce qu'*Heliogabale*, que la nature avoit favorisé de grandes parties génitales, comme l'écrit *Lampridius*, choisissoit des soldats qui avoient de grands nez, afin d'être plus en état, avec moins de troupes, de faire quelque expédition de guerre, ou de résister plus fortement aux efforts de ses ennemis; mais il ne s'appercevoit pas en même-temps que ces gens aux grandes verges étoient les plus étourdis & les plus stupides des hommes.

Souvent les petits hommes ont un membre plus grand que les autres; il s'en est même trouvé autrefois qui avoient la verge si longue, si nous en croyons *Martial*, qu'ils étoient souvent en état de la flairer; & je ne sais si ce poëte ne vouloit point parler de *Clodus*, qui viola *Pompeia*, femme de

César, dans le temple de la déesse *Bona*; lequel, au rapport de l'histoire, avoit le membre aussi gros que les deux plus grosses verges que l'on eût pu joindre ensemble.

On doute si la semence qui passe par une longue verge est prolifique. *Galien*, après *Aristote*, a agité cette question. Ils disent tous deux que les esprits résidant abondamment, par la longueur du chemin, la semence n'est plus ensuite capable de production. Mais plusieurs Médecins, & entr'autres le savant *Hucher*, sont d'un tout autre sentiment. Car la semence se portant directement dans le fond de la matrice sans être altérée de l'air ni par aucune autre cause étrangere, elle a toutes les dispositions nécessaires pour la génération, & les histoires que ce grand Médecin nous rapporte sur ce sujet, nous font bien voir que la vérité est toute pour lui.

A moins que les deux parties génitales des deux sexes ne soient bien proportionnées, comme je l'ai dit, il n'y a pas d'apparence qu'elles se joignent étroitement l'une à l'autre; car, si l'homme est un peu membru, & que la femme soit fort étroite, la

conjonction n'eſt point agréable, & l'on ne peut ſe ſouffrir l'un & l'autre. Mais, ſi ce même homme ſe joint enſuite amoureuſement à une autre qui ſoit plus ouverte, il ne la touchera qu'avec plaiſir, au lieu des plaintes & des douleurs qu'il cauſoit à la premiere. Si bien qu'il eſt vrai de dire ce que celui qui nous a donné tant de remedes contre l'amour, nous a laiſſé par écrit que, ſi nous aimons les perſonnes qui ont des inclinations & des parties proportionnées aux nôtres, notre flamme eſt heureuſe, & il ne vient de notre amour légitime que des tendreſſes & des voluptés permiſes.

En effet, ſi les deux femmes dont *Platerus* nous fait l'hiſtoire avoient pu ſouffrir leurs maris, elles ne ſe ſeroient jamais plaintes en juſtice, & jamais les juges n'auroient prononcé d'un commun conſentement, que leurs mariages étoient invalides, avec injonction aux femmes d'entrer dans la ſolitude, & permiſſion aux hommes de ſe remarier à d'autres qui ne furent pas ſi ſenſibles après leurs mariages que de ſe plaindre de la groſſeur des parties naturelles de leurs maris.

Je ne parle point ici de la groſſeur

prodigieuſe de la verge de quelques hommes : on ſait qu'ils ne ſont pas deſtinés pour le mariage, & l'on auroit eu grand tort ſi l'on avoit voulu remarier l'homme dont parle *Fabrice de Hilden*, qui l'avoit auſſi groſſe qu'un enfant nouvellement né.

Ce ne ſont pas ſeulement les groſſes & les petites verges qui ſont des défauts dans les hommes, elles ſont encore défectueuſes, ſi elles ſont mal figurées, ou ſi toutes les parties qui les compoſent ne ſont pas dans leur lieu naturel ; car, parmi les Chrétiens, les noces n'étant inſtituées que pour avoir des enfants, il n'y a pas lieu de douter que, ſi un homme a ſes parties naturelles ſi mal figurées qu'il ne puiſſe conſommer le mariage, & que ces défauts ſoient incurables, le mariage ne doive être déclaré invalide.

Enfin, il y a tant d'autres défauts qui privent le membre viril de ſon action ordinaire, qu'il faudroit faire un diſcours particulier ſur cette matiere pour les décrire tous : car, pour le dire en peu de mots, on ne ſauroit careſſer agréablement une femme, & encore moins engendrer, ſi l'on eſt maltraité d'une gonorrhée cordée

ou d'un nodus virulent, si les parties naturelles sont affligées de porreaux, d'ulceres ou cicatrices, si le prépuce est d'une grandeur prodigieuse, si la verge est bridée par le fil du gland, ou enfin si l'on est attaqué par des maladies qui empêchent de caresser une femme, & qui souvent sont la cause de la dissolution du mariage, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

ARTICLE III.

Des défauts des parties naturelles de la Femme.

JE suis persuadé que la femme a moins de chaleur que l'homme, & qu'elle est aussi sujette à beaucoup plus d'infirmités que lui. La stérilité, qui en est une des plus considérables, vient le plus souvent plutôt de son côté que de celui du mari : car, entre cette infinité de parties qui composent ses parties naturelles, s'il y en a une qui manque ou qui soit défectueuse, la génération ne peut s'accomplir, & une femme qui est ainsi imparfaite ne peut espérer l'honneur d'être appellée de ce doux nom de mere.

Je n'ai pas résolu ici de parler de toutes les parties qui concourent du côté de la femme à la formation de l'enfant, il me semble en avoir assez dit au Chapitre précédent. Mon dessein n'est présentement que de découvrir les défauts des parties naturelles de la femme, qui peuvent empêcher la copulation, & qui peuvent être guéries.

Je ne m'étonne pas si les Phéniciens, au rapport de *S. Athanase*, obligoient leurs filles, par des loix séveres, de souffrir avant que d'être mariées que des valets les défloraſſent; & si les Arméniens, ainsi que *Strabon* le rapporte, sacrifioient les leurs dans le temple de la déesse *Anaitis*, pour y être dépucelées, afin de trouver ensuite des partis avantageux à leur condition. Car on ne sauroit dire quels épuisements & quelles douleurs un homme souffre dans cette premiere action, au moins si la fille est étroite. Bien loin d'éteindre la passion d'une femme, souvent on lui cause tant de chagrins & de haine que c'est pour l'ordinaire une des sources du divorce des mariages. Il est bien plus doux de baiser une fem-

me accoutumée aux plaisirs de l'amour, que de la caresser quand elle n'a point encore connu d'homme : car, comme nous prions ici un serrurier de faire mouvoir les ressorts d'une serrure neuve qu'il nous apporte, pour éviter la peine que nous prendrions le premier jour; ainsi les peuples, dont nous venons de parler, avoient raison d'avoir établi de semblables loix.

Jeanne d'Arc, appellée la *Pucelle d'Orleans*, étoit du nombre de ces filles étroites ; & si elle eût prostitué son honneur, ou qu'elle eût été mariée, comme les ennemis de sa vertu & de sa bravoure le publient encore aujourd'hui, jamais *Guillaume de Cauda* & *Guillaume des Jardins*, Docteurs en médecine, n'auroient déclaré, lorsqu'ils la visiterent dans la prison de Rouen, par l'ordre du Cardinal d'Angleterre & du Comte de *Warwic*, qu'elle etoit si étroite qu'à peine auroit-elle été capable de la compagnie d'un homme.

Ce n'est pas ordinairement un grand defaut à une femme d'avoir le conduit de la pudeur trop étroit, à moins que cela n'aille, comme il arrive

rive quelquefois, jusqu'à s'opposer à la copulation & à la génération même. Le défaut est bien plus commun, quand ce passage est trop large, & il ne faut pas toujours mal juger des filles qui ont naturellement le conduit de la pudeur aussi large que les femmes qui ont eu plusieurs enfants.

Bien que ce défaut n'empêche pas la copulation, cependant on ne voit guere de femmes larges qui conçoivent dans leurs entrailles, parce qu'elles ne peuvent garder long-temps la liqueur qu'un homme leur a communiquée avec plaisir.

Le conduit de la pudeur est naturellement un peu courbé ; il ne se redresse que lorsqu'il est question de se joindre amoureusement : car il étoit bien juste que d'un côté la nature le roidit, puisque de l'autre elle roidissoit les parties génitales de l'homme, pour favoriser la conjonction de l'un & de l'autre, & pour faciliter la génération.

L'amour tout seul n'est point capable de redresser ce canal, quand il est endurci. L'imagination n'a point assez d'empire sur cette partie

pour la ramollir, & les esprits s'émoussent & perdent leur vigueur quand ils agissent sur sa dureté. Il faut des humeurs douces & bénignes que la nature y fait passer tous les mois pour adoucir & redresser ces parties endurcies. A moins de cela elles ne se rendent point capables de faire leur devoir en contribuant à la production des hommes.

Si nous suivions en France ce que *Platon* nous a laissé par écrit pour une république bien réglée, nous ne verrions point tant de désordres dans les mariages que nous en observons quelquefois. On se marie à l'aveugle, sans avoir auparavant considéré si l'on est capable de génération. Si avant que de se marier on s'examinoit tout nuds, selon les loix de ce Philosophe, ou qu'il y eût des personnes établies pour cela, je suis assuré qu'il y auroit quelques mariages plus tranquilles qu'ils ne le sont; & que jamais *Hammeberge* n'eût été répudiée par *Théodoric*, si ces loix eussent été alors établies.

A voir une jeune femme bien faite, on ne diroit point qu'elle a des défauts qui s'opposent à la copula-

tion. Quand ſon mari veut exécuter les ordres qu'il a reçus en ſe mariant, il trouve des obſtacles qui s'oppoſent à ſa vigueur. L'hymen ou les caroncules, jointes fortement enſemble, occupant le canal des parties naturelles de la femme, s'oppoſent à ſes efforts. Il a beau pouſſer & ſe mettre en feu, ces obſtacles ne cedent point à la force; & quand il auroit autant de vigueur que tous les écoliers du médecin *Aquapendens*, jamais il ne pourroit dépuceler ſa femme qui eſt preſque toute fermée. Toutes les femmes fermées, & qui vivent après 15 ou 18 ans, ne ſont pas entiérement fermées; elles ont un petit trou, ou pluſieurs enſemble, pour laiſſer couler les regles, & pour donner quelquefois entrée à la ſemence de l'homme: car, bien que ces femmes ne ſoient pas capables de copulation, elles peuvent pourtant quelquefois concevoir, & c'eſt ainſi qu'engendra *Cornelia*, mere des *Gracques*, à qui il fallut faire inciſion avant que d'accoucher.

L'accouchement eſt quelquefois accompagné d'accidents ſi fâcheux, que les femmes ſe fendent d'une

maniere étonnante, & j'en ai vu une dont les deux trous n'en faisoient qu'un. Ces parties se déchirent d'une telle façon, & la nature, en les repoussant, y envoie tant de matiere, qu'il s'y engendre plus de chair qu'auparavant, si bien qu'après cela l'ouverture en est presque toute bouchée ; & quand ces femmes sont un jour en état d'être embrassées par leurs maris, elles sont fort surprises de n'être pas ouvertes comme auparavant.

Les ulceres véroliques qui arrivent aux parties naturelles des femmes font la même chose ; ils collent tellement la chair d'un côté & d'autre, quand ils se guérissent, qu'il ne reste le plus souvent qu'un petit trou qui sert à vuider de temps en temps les ordures des femmes. Souvent il y a du risque pour la vie, si on les coupe & si on élargit le conduit de la pudeur. Celle qui, dans une pareille occasion, demandoit du secours à *Benivenius*, n'en fut pas pour cela exaucée : car, ce Médecin craignant que, s'il la coupoit, il n'en arrivât quelque funeste accident, aima mieux la laisser vivre de la sorte.

Il arrive tant de défauts dans les

parties naturelles des femmes, qui s'oppoſent à la conſommation du mariage, & par conſéquent à la génération, qu'il faudroit faire un livre tout entier pour parler des uns après les autres. Il me ſuffira ſeulement d'ajouter à ce que nous avons dit ci-deſſus, qu'il naît quelquefois des excreſcences de chair dans le col de la matrice, dont la copulation eſt empêchée, que le clitoris devient ſi grand qu'il en défend l'entrée, & que les levres ſont quelquefois ſi longues & ſi pendantes, que l'on eſt obligé de les couper aux filles avant que de les marier.

CHAPITRE III.

Des remedes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'Homme & de la Femme.

SI je n'avois remarqué, en liſant les livres des Caſuiſtes & des Juriſconſultes, pluſieurs erreurs que les uns & les autres commettent, lorſqu'ils parlent des cauſes de la diſſolution du mariage, je me ſerois contenté du Chapitre précédent, & ne me ſerois

pas donné la peine d'obſerver dans celui-ci, qui n'en eſt qu'une ſuite, les remedes que l'on doit apporter aux parties naturelles des hommes & des femmes qui ſont incommodés des maladies que l'on juge le plus ſouvent incurables.

Ce ſont ces maladies qui les empêchent de ſe careſſer, & ſe donner réciproquement les libertés que le mariage leur permet de prendre.

Je ne parlerai ici que des incommodités qui affligent les dehors des parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, & je n'examinerai que celles que l'on peut guérir, ayant deſſein de diſcourir ailleurs de toutes les cauſes incurables qui font l'impuiſſance des hommes & la ſtérilité des femmes, & qui peuvent donner lieu au divorce entre des perſonnes mariées.



ARTICLE I.

Des maladies qui arrivent au membre viril, & qui peuvent être guéries.

PUisque le mariage n'est institué que pour avoir des enfants, on doit croire que, si les parties génitales de l'un & de l'autre sexe ne sont pas en état de se joindre étroitement, on ne sauroit exécuter le dessein qu'a l'Eglise lorsqu'elle nous confere ce Sacrement.

La conjonction du mâle & de la femelle doit précéder la génération: si la copulation manque par les défauts naturels ou par quelque accident inopiné, l'espérance que l'on a d'avoir des enfants est vaine, puisque celle-ci n'est qu'une suite de l'autre.

Et pour m'expliquer plus clairement par des exemples, je dirai que cette jeune Demoiselle veut se plaindre hautement en Justice de la longueur du membre de son mari, dont l'approche lui est un cruel supplice. En effet, la douleur qu'elle ressent quand elle en est touchée, lui fait perdre le sentiment, & souvent la rend comme

immobile : car cet homme lui déchire les nymphes, lui meurtrit les caroncules, lui fait fendre le conduit de la pudeur, & enfonce le fond de sa matrice ; c'est de-là que vient une grande effusion de sang, un flux de ventre ennuyeux, & les autres incommodités qu'elle souffre après avoir été caressée de la sorte.

Ces maux ne sont pas pourtant sans remede : car, si l'on a soin de trouer par le milieu un morceau de liege de la hauteur d'un ou deux pouces, selon l'excès de la longueur du membre, & qu'on le garnisse ensuite de coton dessus & dessous, que ce coton soit garni d'une toile mollette qui doit être piquée près à près, & que ce bourlet, ou, pour mieux dire, cet écusson, soit couvert par le haut & par le bas, qu'ensuite on y couse à chaque côté deux petits rubans, & que, quand l'amour fera ressentir son feu, on fasse passer le membre par le trou de l'écusson, & qu'on lie à chaque cuisse les deux petits rubans que l'on y a cousus pour le tenir assujetti, on jouira après cela des nouveaux plaisirs que l'artifice aura inventés : c'est alors que la Demoiselle ne fuira plus les caresses

de ſon mari, & qu'elle ne lui refuſera plus ſes embraſſements amoureux. Si par haſard ſon mari oublie l'écuſſon, elle aura ſoin d'en porter un autre, ou la néceſſité lui fera trouver agréable ſa main, dont elle évitera les douleurs qu'elle reſſentoit autrefois, & le déſeſpoir où elle étoit d'avoir des enfants dans la ſuite de ſon mariage.

La groſſeur du membre de l'homme n'eſt pas ſi fâcheuſe à une femme que ſa longueur exceſſive : elle ne fait qu'élargir des parties qui, étant membraneuſes & charnues, s'élargiſſent aſſez aiſément quand on le veut. La nature les a faites pour cela ; & aujourd'hui il ſe trouve peu de femmes qui ſe plaignent de la groſſeur de la verge de leur mari. Pourvu qu'une femme ſoit d'une taille médiocre, qu'elle n'ait point les flancs rétrécis, ni de défaut à ſes parties naturelles, je ne vois pas de fâcheux accidents à craindre, quand dans le mariage elle ſe ſervira d'une groſſe verge. Si ſes parties ſont trop étroites, il n'y a qu'à les faire dilater par les remedes que nous expoſerons à l'article ſuivant ; ou, ſi l'on veut, il n'y a qu'à faire diminuer la groſſeur exceſſive du membre de

l'homme ; ce que l'on peut faire par des cataplaſmes froids & aſtringens. J'appréhenderois pourtant que ces ſortes de remedes ne détruiſiſſent la ſemence, & ne la rendiſſent incapable d'être féconde, ſi bien qu'il vaudroit beaucoup mieux élargir le conduit de la pudeur, que de s'arrêter trop long-temps à diminuer la groſſeur de cette autre partie.

J'ai déjà dit que je ne parlerois point ici des maladies incurables, ni de la groſſeur prodigieuſe de la verge de l'homme qui auroit été cauſée par quelque maladie. Je ſais que l'on n'eſt point alors diſpoſé à s'en ſervir pour plaire à ſa femme ni pour engendrer ; & je ne ſaurois croire que *Pierre Perrod*, Maréchal du village de Creſciat en Suiſſe, eût eu envie, à l'âge de 40 ans, de ſe joindre amoureuſement à ſa femme, lorſque ſa verge étoit auſſi groſſe qu'un enfant naiſſant : car, au rapport de *Fabrice de Hilden*, il portoit entre ſes cuiſſes une groſſe maſſe de chair inégale, livide & mollette comme un champignon, que ce Medecin Allemand lui coupa. Bien loin de mourir de cette opération, il ſe porta enſuite beaucoup

mieux ; & avoit de temps en temps des mouvements de concupiſcence, lorſqu'il étoit couché auprès de ſa femme ; mais malheureuſement il manquoit des parties pour exécuter les ordres ſecrets de la nature.

Le membre viril étant roide devient tortu ; lorſque le fil qui lie par deſſous le prépuce au gland, s'avance juſqu'au conduit de l'urine, ſi bien que la tête du membre étant tirée en bas par cette bride, la verge eſt contrainte de ſe plier en forme d'arc. Si avec cette incommodité un homme veut ſe joindre amoureuſement à ſa femme, il augmente ſa douleur, & s'apperçoit que ſa verge ſe courbe encore plus qu'auparavant : néanmoins la paſſion extrême de l'amour fait quelquefois oublier la douleur, témoin ce Miniſtre Luthérien dont parle *Hofman*, qui, la mépriſant généreuſement, fit pluſieurs enfants à ſa femme, malgré cette incommodité.

· Il n'eſt pas fort difficile de trouver un remede à ce défaut, il n'y a qu'à donner un coup de ciſeau au lieu qui tient le gland trop gêné, & empécher enſuite la jonction du prépuce avec le gland. Pour guérir promptement le

mal qu'aura fait le ciſeau, on mettra entre la plaie un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, & l'on continuera ce remede quelques jours de ſuite, pour donner le temps à la nature d'y former la cicatrice.

Les Matrônes Italiennes ont une fort mauvaiſe coutume ſur ce ſujet; elles ſe laiſſent croître l'ongle du pouce de la main droite, & après avoir apperçu le fil de la langue ou du gland des petits enfants, elles le coupent de leur ongle, & briſent ainſi ce qui tient ces parties trop aſſujetties: mais pour dire ce que je penſe ſur ces ſortes de déchirements, il ne peut arriver de-là que des inflammations, qui ſouvent ſont bientôt après ſuivies de la mort.

Il y a encore une autre cauſe qui rend tortu le membre de l'homme, ſavoir, lorſque le prépuce eſt tellement joint au gland, ſoit par un défaut naturel, ou par des ulceres negligés, que l'on ne ſauroit alors careſſer une femme ſans reſſentir des douleurs extrêmes. Nos Médecins, qui n'ont pas trouvé indigne d'eux de contribuer par leurs propres mains à la ſanté des hommes, pretendent que

cette incommodité peut être guérie, si l'on y apporte le soin & l'adresse qui y est nécessaire ; cependant ils sont d'un avis contraire sur l'opération : les uns croient qu'il faut couper beaucoup plus de prépuce que de gland, parce que le prépuce étant une peau qui ne peut donner beaucoup de sang, ni causer une inflammation considérable, ainsi qu'on le remarque tous les jours dans la circoncision des Juifs, l'opération en doit être plus aisée & moins dangereuse : les autres, au contraire, veulent qu'on coupe plus de gland que de prépuce, parce, disent-ils, que la cicatrice s'en doit plutôt faire, que l'on est ensuite plus disposé a faire des enfants, & qu'il est même de la bienséance de se tenir toujours le gland couvert. Mais pour moi, il me semble que le meilleur est de tenir le milieu de ces opinions, & que, si l'on doit en favoriser quelqu'une, ce doit être toujours la premiere.

Après que l'opération est faite, & que l'on a découvert le gland autant qu'il le faut, on met entre deux, comme j'ai dit ci-dessus, un linge trempé dans un blanc d'œuf battu,

ou dans un digeſtif que le Chirurgien aura compoſé, ſelon les indications qu'il aura priſes de la partie malade, de la douleur & des accidents qu'il doit toujours conſidérer en faiſant ces remedes. Sur cela, *Fabrice de Hilden* nous fait une hiſtoire d'un homme de 20 ans, qui, s'étant marié avec une très-belle fille, ſe trouva impuiſſant le premier jour de ſes noces, étant incommodé de cette ſorte de maladie : ce ſavant Médecin en fit lui-même l'opération ; & le jeune homme, étant guéri de ſon incommodité, ſatisfit ſi bien ſa femme, qu'après cela elle ne ſe plaignit plus de l'impuiſſance de ſon mari.

Il ſe rencontre encore une troiſieme cauſe qui rend le membre tortu quand il ſe roidit. Après les complaiſances qu'un homme a eu pour une courtiſane, en ſe tenant long-temps en état de ſatisfaire les appétits déréglés de cette femme, il vient quelquefois à l'un des côtés de la verge ce que nous appellons *nodus* ou *ganglion*, qui n'eſt qu'une dureté groſſe ordinairement comme une fêve, placée ſur les nerfs de cette partie. Quand on preſſe fortement cette dureté, on n'y ſent

qu'une douleur obſcure ; mais quand le membre vient à ſe roidir, c'eſt alors que les douleurs ſont extrêmes par la gêne & la torture que ſouffre la verge dans une figure courbée qui eſt contre les loix ordinaires de la nature.

Il y en a qui ont voulu guérir cette maladie en ramolliſſant la dureté qui la cauſoit, mais ils ont jeté les malades dans un déſeſpoir de guériſon : ils n'ont pas prévu que les remedes ramolliſſants qu'ils y appliquoient, augmentoient le mal en dilatant les parties nerveuſes de la verge, qui recevoit enſuite plus d'eſprits vaporeux qu'auparavant : car, en humectant le *nodus*, ils élargiſſoient auſſi les ligaments poreux à la façon des varices & des anevriſmes, & augmentoient le mal par ce moyen là plutôt que de le guérir.

L'expérience nous enſeigne qu'il en falloit uſer d'une toute autre maniere : elle nous a montré que les remedes aſtringents contribuoient ſeuls à la guériſon de cette maladie, tellement que, ſi l'on mouilloit des plumaceaux & des linges, & qu'on les appliquât tiedes ſur la partie malade, on guériroit bientôt cette incommodité.

Jacques Houllier nous apprend un remede induſtrieux pour donner à une verge tortue la figure qui lui eſt propre & naturelle. Il nous rapporte qu'un homme qui étoit impuiſſant de la ſorte fut parfaitement guéri de ſon incommodité, après avoir fait entrer la verge dans un canal de plomb proportionné à ſa groſſeur, & avoir retenu le canal aſſujetti par des atelles pendant un temps aſſez conſidérable. La verge de l'homme eſt mollette & flétrie par beaucoup de cauſes qui s'oppoſent à l'action pour laquelle la nature l'a formée. Si un homme eſt trop jeune ou trop vieux, ſon membre ne ſe roidit point ; & ſi quelquefois cela lui arrive, la dureté eſt ſans effet, & l'on ne peut en attendre des ſuites avantageuſes pour la production d'un homme : ſouvent les eſprits vaporeux en ſont la cauſe, & une ſemence prolifique ne ſe trouve preſque jamais dans ces âges là.

D'ailleurs, ſi l'on eſt malade, ou que l'on ne faſſe que relever de quelque fâcheuſe maladie, ou enfin que la verge ſoit incommodée dans quelques-unes de ſes parties, il n'y a pas d'apparence qu'elle agiſſe, à moins

que

que l'on n'y apporte auparavant les remedes néceſſaires.

D'autre part, ſi l'on a pris par la bouche, ou que l'on ſe ſoit appliqué des remedes pour éteindre le feu de la concupiſcence & combattre les aiguillons de la chair, comme nous le remarquerons ailleurs, les parties naturelles étant trop mollettes, ne ſont point alors en état de contribuer à la génération.

Enfin, ſi l'on eſt enchanté & enſorcelé, comme on le dit, toutes les parties génitales languiſſent, & ne peuvent alors ſe joindre étroitement à celles d'une femme.

De toutes ces cauſes qui affligent nos parties naturelles, nous n'examinerons préſentement que celles qui peuvent produire des maladies que l'on peut guérir, & encore nous ne nous arrêterons qu'à ces ſeules maladies qui attaquent principalement la verge de l'homme & qui la rendent mollette, ſans en chercher d'autres qui peuvent avoir leur ſource de plus loin, me réſervant d'en parler lorſque je traiterai en général de l'impuiſſance des hommes.

Une maladie aiguë détruit notre

passion ; l'amour est languissant quand nous souffrons, & nous ne saurions nous lier amoureusement à une femme, si notre chaleur naturelle & nos esprits ne se sont multipliés en nous-mêmes, & qu'ils ne soient communiqués à nos parties naturelles.

Une vie misérable éteindra sans doute notre feu, & il n'y a point d'homme qui se trouve en état de se divertir avec les dames, si sa table est très-médiocre. Le travail excessif nous rend sages sur cette matiere, & nous ne pensons qu'au repos quand nous sommes fatigués : d'ailleurs, si notre esprit est fortement occupé à quelques affaires, nos parties naturelles sont alors comme engourdies quand il faut s'appliquer à l'amour ; témoin ceux qui gouvernent par eux-mêmes les Royaumes & les Républiques, qui sont presque toujours des enfants étourdis, comme si l'esprit du pere étoit presque tout demeuré plutôt dans les affaires d'Etat qu'il a ménagées, que dans le corps des enfants qu'il a engendrés.

Souvent nous nous sommes tant divertis avec les femmes, que nos parties naturelles sont devenues si

foibles & si languissantes, que même dans la fleur de notre âge elles refusent de nous obéir quand nous leur commandons de se mouvoir.

Toutes ces foiblesses & ces maladies ne sont pas sans remede : il ne faut qu'être jeune pour se remettre bientôt d'une maladie qui nous aura affoiblis ; & si avec cela nous avons la belle saison, de bon vin & des aliments choisis, les forces que nous aurions presque toutes perdues renaîtront bientôt après, & ce que le jeûne auroit détruit, la bonne chere le rétablira aussitôt, & alors nous serons en état de nous servir de toutes nos parties.

Le repos est le remede du travail, & les médicaments, qui nous sont ennemis, peuvent trouver leur antidote, comme firent les parties naturelles d'un Gentilhomme, qui, étant devenues flétries par un onguent jaune fait avec de l'argent-vif, dont il s'étoit frotté, furent bientôt après rétablies par l'huile de lavande qu'il y appliqua.

L'épuisement que l'on a souffert auprès des femmes, se répare par la fuite & par l'éloignement ; & jamais ce jeune Espagnol, dont *Christophe*

a Veiga nous fait l'hiſtoire, n'eût pris de nouveaux plaiſirs avec ſa femme, s'il n'en eût uſé de la ſorte. Cette hiſtoire eſt trop conſidérable ſur cette matiere pour ne la pas rapporter ici toute entiere, & pour ne la pas traduire en François. Je conſeillai à un jeune Gentilhomme, dit ce Médecin, de s'abſenter durant quinze jours de la ville où il demeuroit, de monter à cheval le ſeizieme jour de ſon abſence, ſur le ſoir, & de faire deux ou trois lieues de chemin, après quoi il viendroit chez lui ſouper avec ſa femme, qui ſe découvriroit la gorge, & qui ſe mettroit à table vis-à-vis de lui. Or, j'avois commandé, poursuivit-il, qu'on lui apprêtât à ſouper un chapon rôti & un ragoût de mouton bouilli avec de la roquette: le bon vin rouge fumeux & aſtringent ne nous manquoit point, non plus que le vin doux pour le déſert. Trois heures après ſouper, je lui conſeillai de ſe mettre au lit avec ſa femme, qui lui échaufferoit les reins en le joignant de bien près, & de dormir en cette poſture; qu'à ſon réveil il s'entretínt avec elle de diſcours amoureux, & qu'il s'endormít enſuite, s'il pouvoit;

la petite pointe du jour étant venue, qu'il caresſât ſa femme, & qu'il s'acquittât de ſon devoir en valeureux cavalier. Mon conſeil, ajoute-t-il, fut fort favorable à ce Gentilhomme, non pour une fois ſeulement, mais pour pluſieurs ; & comme je ne voulois point alléguer cette hiſtoire ſans avoir éprouvé auparavant la même choſe en pluſieurs perſonnes, j'ai expérimenté, dit-il, que cette façon d'*agir* eſt fort propre à rendre vigoureux ceux qui ſe ſont épuiſés auprès des femmes. Il faut donc conclure après tout cela que la molleſſe des parties naturelles d'un homme, qui a pris quelquefois ſes divertiſſements avec trop de chaleur, n'eſt pas toujours incurable, comme la plupart ſe le perſuadent ; ſi cela étoit, le Gentilhomme du Duc d'*Albe*, dont *Houllier* nous fait l'hiſtoire, n'auroit pas été guéri ſi promptement avec l'admiration de tous ceux qui l'accompagnoient ; & le remede que l'on appelle en Provence *ſambajeu*, ne feroit pas encore préſentement des merveilles ſur ceux qui ont les parties naturelles flétries, ſi nous en voulons croire *Valleriola* ; car il n'y a rien au monde

de meilleur contre les foibleſſes des parties naturelles que les œufs, le ſucre, le ſafran, la canelle & le vin, dont ce breuvage eſt composé.

D'autres maladies attaquent encore le membre viril avec autant de force que les précédentes ; mais entre toutes celles qu'il ſouffre, il y en a de bénignes qui ſe guériſſent par les premiers remedes que l'on y apporte ; & il s'en trouve de malignes, qui quelquefois ne cedent ni aux ſueurs, ni à la ſalivation, ni au fer, ni au feu, & ce ſont ces dernieres qui viennent d'un commerce infame, & qui affligent les hommes d'une maniere tout-à-fait ſurprenante.

Quelques hommes ont le prépuce ſi long, qu'ils ne ſont pas diſpoſés à ſe joindre amoureuſement à leurs femmes. La verge eſt importune en cet état, & elle ne peut communiquer ſa ſemence qu'elle ne ſoit éventée, & que, par ce moyen, elle ne ſoit incapable de génération. Ceux qui ont ce défaut ſe ſaliſſent inceſſamment quand ils veulent uriner, témoin l'homme de douze ans, dont *Fabrice de Hilden* nous fait l'hiſtoire.

De peur que dans cette maladie il

n'arrive une rétention d'urine & une inflammation au col de la veſſie, qui ſont ſouvent deux maladies mortelles, il ne faut pas héſiter à couper le prépuce: il n'y a non plus de danger dans cette opération, qu'il y en a eu à couper celui de cet homme dont nous venons de parler, qui ſe maria quelque temps après qu'on lui eut coupé le prépuce, qui avoit ſix pouces de long. Nos Chirurgiens Grecs appellent cette maladie *pimocis*, qui rend quelquefois la verge tortue, quand le prépuce, ne pouvant être retrouſſé, eſt attaché au gland, comme nous l'avons remarqué ci-deſſus.

Il y a une autre maladie qui eſt toute oppoſée à celle-ci; les mêmes Chirurgiens la nomment *papapimocis*, lorſque le prépuce étant retrouſſé, preſſe tellement la racine du gland, qu'il ne peut être remis dans ſa place, quoiqu'on le tire ou qu'on le preſſe fortement avec les doigts. Cette incommodité vient de pluſieurs cauſes differentes.

Quelquefois en voyageant, pendant la rigueur de l'hiver, le gland & le deſſous du prépuce touchent rudement un linge ou un drap, & alors ils

s'enflent l'un & l'autre : le prépuce se retrousse & ne peut être remis, quelque violence que l'on y fasse ; si bien que dans cette occasion il arrive assez souvent un étranglement de verge ; ce qu'un homme savant, dont la dévotion lui a fait prendre une robe de pénitence, éprouva il y a quelques années, avec un danger évident de perdre la vie.

Je ne saurois dire combien le froid cause de maux à la verge de l'homme. Si dans le Septentrion on n'avoit soin de la conserver par des fourures contre la rigueur du climat, les hommes de ces contrées finiroient bientôt par cette partie au lieu de s'en multiplier. Le froid la fait souvent devenir dure comme une pierre, & elle demeureroit long-temps en cet état, si l'expérience ne nous avoit appris que le feu la faisoit ramollir & en faisoit diminuer la douleur, ainsi qu'il arriva à *Georges* de Transilvanie, au rapport de *Smece*.

Les jeunes gens, qui ne sont pas accoutumés aux violents exercices de l'amour, sont quelquefois affligés du renversement du prepuce, qu'un peu d'eau fraîche & d'abstinence guérissent tout aussi-tôt, témoin le jeune

homme

homme de 24 ans, que *Fabrice de Hilden* guérit de la forte.

Mais, si la prison & l'étranglement du gland ont des causes malignes, & si elles ont été produites par une conjoncture infame, il ne faut pas en espérer une guérison si prompte ni si heureuse; car la verge, qui est naturellement poreuse, étant enflée de sang & animée d'esprit, souffre aisément une impression pernicieuse que fait une courtisane corrompue, & elle est souvent affligée de maladies malignes.

Il me reste encore à parler d'une maladie qui arrive quelquefois dans le conduit commun de l'urine & de la semence, lorsqu'après un ulcere virulent il s'y engendre une caroncule & une chair mollette & baveuse. Bien que cette incommodité soit fort difficile à guérir, cependant je n'ai jugé à propos de la placer entre celles qui rendent un homme impuissant, puisqu'elle ne paroît pas incurable; car, si Charles IX donna deux mille écus à un Gentilhomme Italien pour lui avoir communiqué un remede contre ce mal, on doit croire que cette maladie peut être guérie, puisque ce

bon Prince récompensa si magnifiquement celui qui lui en avoit donné le moyen.

Afin de ne passer rien sous silence qui puisse en quelque façon plaire au Lecteur, j'ai bien voulu mettre ici ce remede pour s'en servir dans l'occasion. On prendra trois onces de céruse, un denier de camphre & autant d'antimoine cru, demi-once de tutie préparée avec de l'eau de rose, six dragmes de litharge d'or lavée, deux dragmes de blanc rhasis sans opium, deux scrupules de mastic, autant d'encens, autant de cendres de savonnier & autant d'aloës, avec une suffisante quantité d'huile rosat pour faire l'onguent un peu épais; mais, avant que de le faire, on préparera & on pulvérisera à part toutes les choses que l'on doit pulvériser, & on les passera par le tamis pour être plus disposées à entrer dans la composition du remede; après cela, l'on en embarrassera le bout d'une bougie dont on se servira au besoin

Ce remede est beaucoup plus souverain & plus assuré que celui que l'on employa pour un Gentilhomme Parisien, qui etoit incommodé d'une

pareille maladie : on ne lui eut pas plutôt jeté dans la verge un remede âpre, qu'une inflammation & une rétention d'urine y survinrent, si bien qu'il ne vécut guere après tous ces maux, comme nous le fait remarquer *Fabrice de Hilden*, qui nous enseigne qu'il ne faut presque point de remedes âpres pour guérir les maux de la verge.

Il naît quelquefois des verrues & des excrescences de chair sur le gland, qui viennent après des ulceres mal guéris, & qui empêchent la conjonction.

Pour guérir ces maladies, nous sommes souvent obligés de couper ces poreaux, & de les faire ensuite cicatriser avec de la poudre de la pierre que l'on nomme *calcite*. Quelques-uns y appliquent le feu, ce que je ne voudrois faire que fort légérement sur la peau de cette partie, parce que le membre viril étant de lui-même tout nerf, j'appréhenderois qu'il n'arrivât au patient ce qui arriva, il n'y a pas long-temps, à Mr. *Brancacci*, Grand-Prieur de Malthe, qui, s'étant fait appliquer un fer rouge au gros doigt du pied, qui est une autre partie du corps extrêmement nerveuse, mourut bientôt après

par la douleur, par la fievre & par la gangrene.

On a quelquefois bien de la peine à arrêter le ſang des veines & des arteres que l'on a coupées dans les opérations que l'on a faites ſur la verge d'un homme ; & *Fabrice de Hilden* nous fait remarquer qu'un Chirurgien ayant coupé une excreſcence ſur le gland d'un homme de 40 ans, cet homme perdit tant de ſang pendant que le Chirurgien faiſoit chauffer un fer, que trois jours après il en mourut.

J'aimerois donc beaucoup mieux uſer du remede dont j'ai parlé ci-deſſus, ou d'une forte décoction d'une tête de mort & de vitriol, qui arrête, comme par miracle, le ſang des veines & des arteres coupées, que de me ſervir du feu, par les raiſons que j'ai alléguées ci-deſſus. Ce fut ſans doute le préſent que fit le Roi d'Angleterre, il y a quelques années, à Mr. le Duc d'*Eſtrées*, Vice-Amiral de France, lorſqu'il étoit aux côtes de ce premier Royaume, afin que, s'il arrivoit dans l'armée navale, dont il avoit la conduite, quelques grandes pertes de ſang, on pût les arrêter tout d'un coup par le moyen de ce remede.

ARTICLE II.

Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la Femme, & qui peuvent être guéries.

Les parties naturelles des femmes ont des défauts aussi-bien que celles des hommes; il s'en trouve d'incurables qui seront remarquées au Chapitre de la stérilité des hommes, & il y en a d'autres que l'on peut corriger & que je vais examiner.

Les filles sont trop larges, trop étroites, ou quelquefois presque toutes fermées; il y en a qui ont les levres de leurs parties trop longues & trop pendantes, & qui ont encore d'autres défauts qui les empêchent de se joindre amoureusement à un homme.

La nature, qui est admirable dans tout ce qu'elle fait, a composé de membranes charnues le conduit de la pudeur des femmes, afin que ces parties s'élargissant comme il faut dans l'accouchement, elles puissent ensuite se rétrécir pour empêcher les incommodités qui en pourroient arriver, si

elles demeuroient toujours ouvertes. Quelquefois, dans de fauſſes & de fâcheuſes couches, elles ne ſe reſſerrent plus comme auparavant, après s'être extrêmement élargies, ſi bien qu'elles demeurent tellement lâches & ouvertes, qu'elles ſont importunes aux femmes & déſagréables à leurs maris.

C'eſt ce conduit que l'on trouve trop large dans quelques filles, qui ſont d'une taille avantageuſe & d'une conſtitution ſanguine, & qui avec cela ont la poitrine quarrée, les flancs larges & la voix forte. Un homme qui aura la verge petite ou médiocre, & qui ſera marié à une telle fille, ne pourra avoir aucun ſoupçon contre ſa vertu, puiſqu'à l'égard de ſon mari ſon défaut eſt naturel.

La Médecine, qui trouve des remedes preſque pour toutes ſortes de maladies, n'en manque pas pour celle-ci : elle en fournit à une honnête fille qui va ſe marier, afin d'ôter le ſoupçon que pourroit avoir ſon mari de quelques prétendus déſordres de ſa vie. Elle en communique encore à une femme qui a fait depuis peu de pénibles couches, pour n'être pas, dans la

ſuite du temps, déſagréable à ſon mari, pour conſerver dans ſon mariage la paix & la tranquillité, & pour avoir un ſecond enfant qu'elle n'auroit point, ſi elle demeuroit dans l'état où elle ſe trouve maintenant.

Ces ſujets étant raiſonnables, l'on doit trouver bon que l'on uſe de nos remedes par un ſi juſte motif. Je ne prétends point ici être l'auteur de l'abus que l'on en peut faire : mon deſſein n'eſt pas de favoriſer le crime, mais de guerir les maladies qui affligent les femmes, & d'entretenir une amoureuſe complaiſance parmi des perſonnes mariées ; autrement nous ſerions réduits à retrancher de nos livres & de notre pratique l'antimoine, le ſublime, le réagal & les autres poiſons dont nous nous ſervons tous les jours ſi heureuſement pour la guériſon des maladies. Il me ſemble qu'il ſuffit de faire ſon devoir en guériſſant les maladies qui ſe préſentent, ſans ſe mettre beaucoup en peine des mauvaiſes inclinations de quelques perſonnes qui abuſent de ce qu'il y a de meilleur au monde.

Les femmes des régions chaudes préviennent le défaut que nous avons

marqués, en se lavant les parties naturelles avec de l'eau de myrte distillée, qu'elles aromatisent avec un peu d'essence de girofle, ou avec quelques gouttes d'esprit de vin ambré, ou avec des décoctions astringentes ; mais la décoction de grande consoude est encore meilleure que tout cela, si nous en croyons la femme dont parle *Sennert*, qui, s'étant mise dans un bain que sa servante avoit préparé pour soi-même, fut fort fatiguée la nuit suivante par son mari, parce qu'elle se trouva presque toute fermée. Cette expérience n'est pas seule : *Benivenius* nous fait une semblable histoire sur ce sujet ; & nous en produirions quelques autres, si l'on pouvoit douter de cette vérité.

On ne doit pourtant se laver de ces sortes de remedes que pendant sept ou huit jours de suite, afin que les parties naturelles ne deviennent pas trop étroites ; mais, parce que souvent elles s'élargissent beaucoup après les regles, on pourra, cinq jours après qu'elles auront entiérement cessé, s'en humecter encore pendant huit autres jours.

On doit avoir d'autres précautions

pour les femmes qui ſont depuis peu accouchées ; car, les vuidanges de l'accouchement doivent couler pendant un mois tout au moins, après quoi on peut ſe laver avec les eaux que nous avons propoſées ; mais avec une telle prudence, que les femmes ne deviennent pas ſi étroites qu'elles puiſſent donner de la peine à leurs maris quand la paſſion les obligera à éteindre leurs flammes ; car ces remedes agiſſent quelquefois avec tant de force, qu'il s'eſt trouvé des femmes, ſi nous en croyons *Benivenius*, qui, par l'imprudence de leurs matrônes, s'étoient lavées ſi ſouvent de ces ſortes d'eaux, qu'elles s'étoient enſuite repenties d'avoir ſuivi les avis qu'on leur avoit donnés.

J'ai fait remarquer au Chapitre précédent quelle peine on avoit pour dépuceler une jeune femme étroite, quelles douleurs on en reſſentoit à la verge, & quelles enflures il y ſurvenoit. La femme qui n'eſt guere ouverte, n'a pas moins de douleur de ſon côté, lorſqu'elle ſe joint à un homme qui a le membre aſſez gros, ou qui l'a même médiocre. Toutes les parties delicates du conduit de la

pudeur en sont déchirées; & si l'on n'y prend garde avec beaucoup d'exactitude, il s'y engendre des ulceres qui ne donnent pas peu de peine à guérir. Si la femme de qualité, que je guéris il y a quelques jours, avoit caché son mal plus long-temps, sans doute qu'elle n'auroit pas été sitôt soulagée par le remede que je lui proposai. Il étoit fait de parties égales de litharge d'or pulvérisée, de ceruse & de corne de cerf brûlée, avec autant qu'il falloit de mucilage de semence de coin, extrait avec de l'eau de plantin. Après s'être ointe de cet onguent, & s'être ensuite lavée de temps en temps avec de l'eau-rose, elle se trouva entiérement guérie.

L'avis que je donne ici aux filles qui sont incommodées de tumeurs de rate & vapeurs, & qui sont encore extrêmement pâles, ne doit pas être méprisé; elles doivent se souvenir de n'user pas souvent d'un remede fort commun, qui contribue beaucoup à la guérison de toutes ces maladies: car, bien que la limaille de fer ou d'acier ait des qualités apéritives, elle en a aussi d'astringentes qui resserrent tellement les filles qui s'en

ſervent long-temps, qu'enſuite elles ſouffrent beaucoup les premieres ſemaines de leur mariage; & ſans doute que, preſſées par la douleur, elles abandonneroient alors leur mari, ſi la bienſéance & l'amour conjugal ne les en empêchoient. La fille du Chaudronnier, que je vis il y a deux ans, n'auroit pas gardé toutes ces meſures avec ſon mari, ſi je n'avois donné ordre d'élargir ſes parties naturelles par des décoctions de pieds de mouton, de corne de cerf, de moëlle de bœuf, de racines de guimauve, de ſemence de lin, d'herbe aux puces bouillie dans de l'eau.

Le canal de la pudeur ſe trouve quelquefois preſque tout fermé par les caroncules liées les unes aux autres par une membrane delicate, ou par une qui eſt quelquefois bien forte à déchirer. Dans cette premiere occaſion, un homme ſe fait hardiment paſſage, quand il aime avec ardeur. Les petites membranes ſe déchirent aiſément, & par une petite perte de ſang, elles donnent des marques d'une virginité perdue. C'eſt alors que l'on montre de la fenêtre des mariés à ceux qui paſſent, les linges tachés

de ſang, ſelon la coutume de quelques villes d'Eſpagne, où les Eſpagnoles diſent aujourd'hui en leur langue, *vergen la tenemos*. On en fait preſque de même aux Royaumes de Fez & de Maroc; car, après que le marié eſt entré dans ſa chambre avec ſa femme, & qu'il y a badiné la premiere nuit de ſes noces, il y a une vieille femme qui attend à la porte pour recevoir de la mariée le linge ſanglant, qui eſt la marque de ſa virginité ravie, puis la vieille va le montrer aux parents qui ſont encore à table, & elle crie à haute voix: *elle étoit pucelle juſqu'à aujourd'hui*. Que s'il ne ſe trouve point de linge teint de ſang, on renvoie la mariée chez ſes parents avec déshonneur.

Mais, ſi la membrane qui joint les caroncules eſt forte, dure & preſque cartilagineuſe, on a beau pouſſer, rien ne s'ouvre, & l'on ſe perdroit plutôt que de forcer une barriere qui eſt défendue avec tant d'opiniâtreté. Il n'y a point de meilleur remede dans cette occaſion, que de prendre un biſtouri courbé, & de couper la membrane qui défend avec tant de réſiſtance les avenues du palais de

l'amour : c'eſt ce que *Paré* dit avoir fait dans une fille de 17 ans, qui fut enſuite en état de ſe marier & d'avoir des enfants.

Souvent les caroncules jointes, qu'on nomme *hymen*, ſont percées pour donner paſſage aux humeurs qui ſortent de la matrice, & qui y entrent auſſi quelquefois ; & il ne faut pas s'étonner s'il y a eu des femmes qui ont conçu, ne pouvant même ſouffrir d'homme, comme il arriva à *Cornelia*, mere des *Gracques*, & comme il arrive encore tous les jours à pluſieurs femmes de l'Amérique méridionale, qui conçoivent ſans être ouvertes, mais auſſi qui meurent ſouvent en mettant un homme au monde.

Ambroiſe Paré nous rapporte une hiſtoire ſur ce ſujet, qui mérite d'être racontée tout au long. Un Orfevre, dit-il, qui demeuroit à Paris, ſur le pont au Change, épouſa une jeune fille ; & parce que l'amour eſt, pour l'ordinaire, violent dans les premieres approches, ils ſe preſſerent ſi fort l'un l'autre, qu'ils commencerent tous deux à ſe plaindre, l'un, de ce que ſa femme n'étoit point ouverte, & l'autre, de ce que dans les careſſes de

ſon mari elle ſouffroit une douleur incroyable. Ils communiquerent leurs deſordres à leurs parents, qui, agiſſant en cela avec prudence, firent appeller dans la chambre des mariés *Jerôme de la Noue* & le ſavant *Simon Pierre*, Docteurs en Medecine avec *Louis Hubert* & *François de la Leurie.* Tous d'une commune voix tomberent d'accord qu'il y avoit une membrane au milieu du conduit de la pudeur; & ils en furent d'autant plus perſuadés, qu'ils la trouverent dure & calleuſe, avec un petit trou au milieu, par lequel les regles avoient accoutumé de couler, & par lequel auſſi étoit entrée la matiere qui avoit donné lieu à la groſſeſſe de cette femme; car, ſix mois après qu'elle eut été coupée, elle fit un bel enfant à ſon mari, qui ſe réconcilia enſuite avec ſa femme.

Mais, quand cette membrane n'eſt point trouée, & que les regles ſont ſur le point de paroître dans les jeunes perſonnes, je ne ſaurois dire quels accidents funeſtes elles ne cauſent point. On s'apperçoit tous les mois de quelque dégorgement d'humeurs, ou de quelque extrême douleur de ventre;

les filles qui en sont incommodées souffrent de grandes défaillances, des vertiges & des épilepsies extraordinaires; le sang sort même périodiquement par les oreilles, par les yeux ou par le nez, ainsi qu'il faisoit à une jeune Demoiselle de 16 ans, qui aima mieux vivre avec langueur, que de se faire couper une membrane ferme & presque solide, qui empêchoit l'épanchement de ses regles, & qui, par ce moyen, la rendoit incapable de la société d'un homme. La fille de 21 ans, dont *Jean Wert* nous rapporte l'histoire, fut bien plus sage que cette autre, car celle-ci ayant été estimée grosse par toutes ses voisines, ce Médecin justifia hautement son innocence, après lui avoir coupé une membrane dure qui s'opposoit à la sortie de ses regles; si bien qu'après cela elle en reçut le soulagement qu'elle pouvoit espérer, & la réputation qu'elle avoit perdue.

Pour empêcher la honte du divorce ou le hasard de mourir par la pudeur, qui accompagne ordinairement le beau sexe, il faudroit que les peres fissent examiner toutes leurs filles à l'age de neuf ans, afin de remédier

d'abord à toutes les difficultés qui s'oppofent à l'épanchement des regles & aux careffes des hommes. Ce feroit un moyen affuré d'éviter les accidents qui en peuvent arriver ; & parce que la pudeur des filles n'eft pas, en cet âge là, dans fon plus haut degré, il feroit alors aifé de les guérir, au lieu de les abandonner à une mort certaine, à une éternelle folitude ou à une infirmité déplorable.

Les excrefcences qui viennent au canal de la pudeur par une conjonction infame, peuvent être guéries, mais avec quelque difficulté. On commence, dans ces fortes de maladies, la guérifon par les remedes que nous appellons généraux ; on la continue par les fueurs & la falivation, & on l'acheve en coupant & en brûlant la chair baveufe qui embarraffe le conduit de la pudeur.

Les femmes ne peuvent encore fouffrir leurs maris, fi leurs parties naturelles font ulcérées & garnies de fentes, fi les hémorrhoïdes de la matrice & du fiege les incommodent, & fi une tumeur ou une pierre preffe fortement le col de la veffie & le conduit de la pudeur, comme il arriva

arriva à *Dysceris*, dont *Hippocrate* nous rapporte l'histoire, qui, pendant sa jeunesse, ne pouvoit souffrir la compagnie d'un homme.

Les remedes qui sont propres à combattre toutes ces maladies, sont fort aisés à trouver; & sans m'y arrêter à dessein, on doit seulement se ressouvenir que les ulceres & les fentes de la matrice n'en demandent pas d'âpres, mais de doux & de benins.

Les levres & les nymphes des parties naturelles des femmes deviennent quelquefois si longues & si pendantes, qu'il est impossible alors qu'un homme en puisse approcher. Ces sortes d'accidents arrivent souvent aux filles Africaines, si l'on en croit *Léon d'Afrique*, qui nous rapporte que ces incommodites sont si communes dans les régions du Midi, qu'il y a des hommes qui, allant par les rues des villes de ces contrées-là, crient à haute voix : *qui est-ce qui veut être coupée ?* de même qu'en ce pays-ci il y a des hommes qui font connoître, par leur sifflet, l'habitude qu'ils ont à couper les chevaux, à bistourner les veaux, & à travailler enfin sur les parties génitales des autres animaux.

La honte qu'ont quelquefois nos femmes Françoises, lorsque ces replis de la peau de leurs parties naturelles sont excessifs en longueur, les empêche de s'exposer à un Chirurgien pour se les faire couper, comme font les vierges Egyptiennes avant que de se marier. Ces nymphes alongées sont si véritables, que, dans l'empire du *Prêtre-Jean*, où l'on circoncit les femmes aussi-bien que les hommes, l'on en fait une cérémonie.

Bien que le conduit de la pudeur soit naturellement un peu tortu, comme je l'ai déjà dit, il ne laisse pas d'être disposé à recevoir la verge d'un homme ; & c'est par cette figure qu'il la presse agréablement & qu'il lui donne tant de chatouillements dans la copulation : cependant, s'il est excessivement tortu, ou par l'abstinence de la compagnie d'un homme, ou par les agitations continuelles qu'il souffre dans les suffocations, ou enfin par quelqu'autre cause que ce soit, il n'est point alors en état de souffrir un homme ; la femme y ressent trop de douleur quand on la presse, & elle a même de la répugnance pour ce qui plaît à toutes les autres.

Cette maladie n'est pas toujours incurable ; & les femmes, que nous pensons bien souvent ne pouvoir être guéries, ne sont intraitables que par leur pudeur ou par notre ignorance. Tous les Médecins de France ne purent autrefois guérir une des plus grandes Princesses du monde qui étoit incommodée de ce défaut ; il n'y eut que *Fernel* qui assura le Roi, des plus glorieux de son temps, de la guérison de la Reine. Après avoir donc connu exactement la cause de sa stérilité, il pria le Roi de coucher avec elle, lorsque le conduit de la pudeur seroit humecté & élargi par les regles qui seroient sur le point de cesser ; ce qui réussit si bien, qu'après dix ans de stérilité, la Reine donna à cet invincible Monarque cinq ou six enfants, qui valurent dix mille écus chacun à ce savant Médecin.



SECONDE PARTIE.

APrès avoir examiné les parties de la génération de l'un & de l'autre ſexe, en avoir découvert les maladies & indiqué les remedes, il eſt temps, ce me ſemble, d'en montrer les actions & les effets ; & avant que d'éplucher les merveilles de la génération, il me ſemble encore que je dois dire quelque choſe de la virginité & des marques que l'on doit avoir pour la connoître.



CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE I.

Eloge de la Virginité.

E ne ſuis pas du ſentiment de ces hérétiques, qui préféroient le mariage à la virginité, & qui comparoient le premier à un arbre tout chargé de fruits, que le jardinier veut conſerver ; & la ſeconde à un autre arbre ſtérile, comme étoit le figuier de l'Ecriture, qui fut maudit & jeté enſuite au feu, comme indigne d'occuper une place ſur la terre, & comme l'objet de l'indignation de ſon maître.

Entre tous les états de la vie, la virginité peut être comptée la premiere. La difficulté qu'on a à réſiſter à la nature, eſt aſſurément l'une des choſes

qui la rend plus recommandable dans le monde, où elle est l'*ornement des mœurs, la sainteté des sexes, le lien de la pudeur, la paix des familles & la source des plus saintes amitiés.*

C'est une belle fleur *conservée chérement dans un jardin muré de toutes parts.* Elle *est inconnue aux bêtes, & il n'y a point de fer qui l'ait blessée en la cultivant : un air favorable l'évente, une chaleur temperée la conserve, & une douce pluie l'arrose & la fait croître. Tous les jeunes gens la desirent avec passion ; mais ils ne l'ont pas plutôt cueillie qu'ils la méprisent.*

C'est de cette façon que je puis dire avec Catulle, *qu'une fille est cherie de tous ses amis quand elle garde la fleur de sa virginité ; mais elle ne l'a pas plutôt laissé prendre, qu'il ne se trouve pas même des enfants qui la regardent, ni des filles qui la reçoivent dans leur société.*

Ce ne sont pas seulement les Chrétiens qui ont eu la virginité en vénération, les Payens & les Barbares mêmes ont eu pour elle une estime toute particuliere.

Les Romains autrefois lui firent bâtir un temple & élever une statue

qu'ils appelloient *Bucca Veritatis*. Cette ſtatue décidoit de la virginité ou de l'infamie des filles ; témoin la fille du Roi de la *Volatere*, qui, après lui avoir mis le doigt dans la bouche, n'en fut point mordue, & ainſi ſe juſtifia de l'injure qu'une vieille femme avoit faite à ſa pudicité. Il n'en arriva pas de même, à ce qu'on dit, à l'égard d'une autre, qui, étant accuſée du même crime, eut le doigt emporté par la bouche de la ſtatue.

On ſait encore quelle vénération ont eu ces mêmes peuples pour les *Vierges Veſtales*, & le fameux édit que l'Empereur *Tibere* fit publier. La fille de *Sejan*, qui n'avoit pas encore atteint l'âge de puberté, fut déflorée par le bourreau avant que d'être étranglée, pour ne pas faire déshonneur à la virginité.

Les Poëtes nous ont auſſi marqué de leur côté quelle eſtime ils en faiſoient, & leur fable nous apprend que *Daphné*, changée en laurier, ne peut aujourd'hui ſouffrir le feu ſans ſe plaindre, comme autrefois elle ne pouvoit ſouffrir le feu impudique de la concupiſcence. Les Théologiens & les Médecins conſiderent la virginité

d'une maniere toute différente : les premiers disent qu'elle est une vertu de l'ame qui n'a rien de commun avec le corps ; qu'on a beau baiser amoureusement une fille, elle ne perd pas pour cela sa virginité, à moins qu'elle n'y consente.

Les Médecins, au contraire, pensent que la virginité est un lieu & un assemblage naturel des parties d'une fille qui n'a pas été corrompue par l'approche d'un homme.

Mais, quoi qu'il en soit, nous n'examinerons ici que cette virginité matérielle, pour parler ainsi, afin que ceux qui sont assis sur les fleurs de lys, & qui ont la gloire de juger tous les jours des différends des hommes, en soient pleinement instruits. Ils doivent savoir si l'on accuse injustement une fille d'avoir été violée, si une femme se plaint à tort d'être mariée à un homme impuissant, & enfin si l'innocence d'un homme est véritable, qui veut se justifier de l'infamie ou de la lâcheté qu'on lui impute.



ARTICLE II.

Des Signes de la Virginité présente.

LEs matrônes, que l'usage a rendues arbitres de la virginité des filles & de la chasteté des femmes, ont des lumieres trop foibles sur cette matiere pour être les seules personnes en qui on puisse se fier pour en décider. On doit être éclairé dans l'Anatomie plus qu'elles ne le sont, pour faire des rapports aussi justes & aussi véritables que ceux qui sont la cause du crédit & de la réputation des juges, de l'honneur des filles & des femmes, de la justification d'un mari, & du repos de la société humaine.

Il faut donc examiner soigneusement toutes les marques de la virginité, afin de conserver l'honneur aux filles à qui on veut le ravir, & de donner de la confusion aux autres qui veulent le conserver sans justice.

Je ne m'arrêterai point ici à toutes les marques extérieures dont se servoient les anciens pour connoître la virginité. L'oracle du Dieu *Pan*,

l'inſenſibilité pour le feu, les eaux ameres des Hébreux, la fumée de quelques plantes ou de quelques pierres, ou enfin la meſure du col d'une fille, ſont des ſignes trop incertains, du moins dans le ſiecle où nous ſommes, pour former là-deſſus de véritables jugements. La dureté de la gorge, la couleur des mamelons, & le rouge que la pudeur fait paroître ſur le viſage des filles, ne ſont pas des ſignes plus aſſurés que les précédents.

La virginité eſt plus difficile à connoître qu'on ne croit; il faut bien d'autres artifices que ceux-là pour être véritablement perſuadé de la pudicité d'une fille. Quand nous aurions autant de ſoin à les chercher chacun en particulier, qu'en a encore préſentement le grand Duc de Moſcovie pour choiſir une femme vierge, je crois que nous aurions bien de la peine à y réuſſir; car le poil friſé & recoquillé des parties amoureuſes, le conduit de la pudeur fort humide & fort ouvert, des nymphes flétries & décolorées, l'abſence de l'hymen, l'orifice interne de la matrice fort élargi & décollé, le changement de la voix, tout cela n'eſt point une

marque évidente de la proſtitution d'une fille.

Celles qui montent à cheval à l'italienne, qui commencent à avoir leurs regles, ou qui les ont actuellement; celles qu'une maladie afflige il y a déjà long-temps, & celles enfin qui n'ont point naturellement d'hymen ni de membranes qui lient les caroncules de leurs parties les unes aux autres, ne ſont pas moins chaſtes ni moins pudiques pour avoir des marques contraires à celles dont on ſe ſert le plus ſouvent pour connoître la virginité des filles. La ſervante dont *Aquapendens* nous fait l'hiſtoire, qui n'avoit pu être déflorée par tous ſes Ecoliers, & une autre jeune femme d'un Orfevre de Paris dont parle *Paré*, qui devint groſſe ſans que l'hymen fût déchiré, n'étoient pas plus vierges l'une que l'autre, quoiqu'elles euſſent des marques de virginité.

Il eſt donc vrai, ainſi que nous l'aſſurent *Riolan* & *Pinay*, qu'il n'y a rien dans toute la Médecine de plus difficile à connoître que la virginité, & que même, ſelon la penſée de *Cujas*, il eſt preſque impoſſible d'en avoir des marques aſſurées. Il n'eſt

point d'induſtrie ni de remedes que les filles n'inventent pour diſſimuler la perte qu'elles en ont une fois faite ; & s'il *eſt impoſſible*, ſelon le ſentiment d'un grand Roi, *de connoître dans la mer le chemin d'un vaiſſeau, dans l'air celui d'une aigle, ſur un rocher celui d'un ſerpent, il ſera auſſi impoſſible de découvrir le chemin que fait un homme quand il preſſe amoureuſement une fille.*

Si *Eſope* avoit de la peine à répondre de la virginité d'une fille qu'il avoit inceſſamment devant les yeux, aurions-nous plus de certitude de l'aſſurer dans une autre que nous ne verrions que fort rarement ?

Le meilleur expédient pour conſerver la pudicité des filles, ſelon la diſtinction qu'en font les Médecins, & pour en être bien aſſuré, ce ſeroit de coudre leurs parties naturelles dès qu'elles ſont nées, ainſi que *Pierre Bemho* dit qu'on fait aux vierges africaines ; mais, parce que cette coutume n'eſt pas uſitée en France, il faut que l'éducation, la ſageſſe & la pudeur s'oppoſent à la paſſion amoureuſe des filles, que la nature, la ſanté & la jeuneſſe leur font naître à tous

moments, & qu'avec cela elles conſervent encore leur virginité par un don du Ciel, que Dieu ne donne qu'à celles qui lui plaiſent.

ARTICLE III.

Des ſignes de la virginité abſente.

L'Oracle que *Pheron*, Roi des Egyptiens, interrogea ſur ſon aveuglement, lui répondit que, pour être guéri, il devoit ſe laver les yeux avec de l'urine d'une vierge, ou d'une femme qui ſe contentât des careſſes de ſon mari. Ce remede ne ſe trouva pas chez lui ; & ſi la fille d'un Jardinier ne le lui eût donné, je crois qu'il eût attendu long-temps avant que de recevoir la vue ; la virginité & la chaſteté étant alors quelque choſe de fort rare.

Quoique nous ayions dit à l'article précédent qu'il n'y avoit rien de ſi difficile à connoître que la virginité préſente, il y a cependant quelques Médecins qui ſe perſuadent qu'il y a des ſignes & des conjectures qui nous peuvent faire découvrir l'abſence de

la virginité ; car, si la défloration vient d'être commise, si l'homme qui en est l'auteur est bien fourni de ses parties, & enfin si la fille est naturellement étroite, il n'y a rien, à ce qu'ils disent, de plus aisé à connoître que la perte de sa virginité.

Les levres & les nymphes de ses parties naturelles, toutes rouges de sang, & toutes enflées de douleur, sont des témoins irréprochables de son impudicité. Il n'y a plus de liaison dans ses parties amoureuses ; & à la voir marcher, elle porte le pied d'une certaine façon, qu'à moins qu'elle ne s'observe exactement, on s'appercevra toujours qu'elle s'est mal conduite.

Mais, si l'on attend quelque temps à chercher des marques de sa défloration, tout est réuni & tout semble naturel chez elle : on ne connoitra rien dans ses parties qui puisse la faire soupçonner d'avoir pris des plaisirs illicites. La nature, d'un côté, travaille incessamment à rétablir les parties divisées ou élargies ; & l'on n'avoit jamais soupçonné de lascivete la fille des *Topinambous*, que *Riolan* trouva si etroite en la disséquant. L'artifice,

d'un autre côté, éteint tellement ces parties, qu'il n'y a qu'un autre artifice qui en découvre la fourberie.

Mais, il eſt incomparablement plus difficile d'aſſeoir un jugement aſſuré d'une groſſe & grande fille de 25 ans, qui a paſſé quelques nuits entre les bras d'un homme aſſez mal fourni de ſes pieces; bien qu'ils ſe ſoient ſouvent baiſés, cependant, ſi on la viſite le lendemain, on ne trouvera pas un grand changement dans ſes parties naturelles, & il ſeroit même impoſſible de juger par-là de ſa défloration. Pour peu d'effronterie qu'ait la fille, elle fera comme la femme dont parle *Salomon*, qui ſe lave la bouche après avoir mangé, & qui fait enſuite des ſerments exécrables qu'elle n'a goûté de rien.

L'examen qu'on doit faire des hommes dans cette occaſion, eſt quelque choſe de fort conſidérable pour découvrir le violement d'une fille; car il s'en eſt trouvé de ſi impudentes, qu'elles ont accuſé des hommes innocents. *Marie-Françoiſe Oiſinode* en uſa de la ſorte à Rome envers *Etienne Nocceti*, qui, après avoir montré aux Juges ſes parties naturelles pour ſe juſtifier de

l'affront qu'on lui faisoit, fut absous par la Rote, & renvoyé avec dépens.

L'on croit que le sang qui s'épanche la premiere nuit des noces, & que le lait qu'on trouve dans les mamelles d'une fille, sont des marques manifestes de la perte de sa virginité. C'est pourquoi *Moyse* commanda aux Juifs de garder soigneusement les linges qui avoient servi la premiere nuit aux mariés, afin de disculper un jour la femme à l'égard de son mari ; ce que l'on observe encore aujourd'hui dans les Royaumes de *Fez* & de *Maroc*, si nous en croyons les Historiens. Le lait ne peut couler du sein d'une fille qu'elle n'ait auparavant conçu dans ses entrailles, & l'on ne doit pas appeller vierge celle qui donne à tetter à un enfant.

Mais, l'on me permettra de dire que le sang & le lait ne sont pas toujours des marques d'une fille prostituée : car une grande & grosse fille, qu'on marie avec un petit homme, n'est pas moins pucelle pour ne répandre point de sang la premiere nuit de ses noces; & le sang qui coule des parties naturelles d'une autre fille, n'est pas non plus un signe de sa

vertu, l'artifice faiſant quelquefois paroître un ſang étranger, qui auroit été auparavant mis dans une petite veſſie de mouton, & renfermé adroitement dans le conduit de la pudeur.

Si le ſang des regles ceſſe de couler à une fille, ce ſang remontant aux mamelles ſe change en lait, ſelon le ſentiment d'*Hippocrate*; & la petite fille dont *Alexander Benoît* nous fait l'hiſtoire, qui fut ſtérile toute ſa vie, donna des marques de ſa proſtitution depuis ſon enfance, ſi le lait eſt un ſigne aſſuré d'une mauvaiſe conduite; mais ce qui eſt encore de plus remarquable ſur ce ſujet, c'eſt que le Syrien du même *Benoît*, & le ſoldat *Benzo* de *Cardan*, avoient tous deux du lait, bien qu'ils fuſſent des hommes robuſtes.

Dans l'Orient d'Afrique, du côté de Mozambique & du pays des Caffres, ſi nous en croyons les Hiſtoriens, pluſieurs hommes nourriſſent leurs enfants du lait de leurs mamelles; & pour prouver ceci par un exemple familier, j'ai demeuré plus de quatre ans à Paris avec un honnête homme Médecin, qui s'appelloit *Roénette*. Il étoit ſanguin de tempé-

rament, & il étoit âgé d'environ trente ou trente-cinq ans. Quand il se pressoit la mamelle & le mamelon, il en faisoit sortir des cuillerées d'une humeur blanchâtre & laitée, qui eût pu, sans doute, nourrir un enfant, si elle eût été sucée.

Sur cela l'on n'a qu'à lire *Théophile Bonnet*, à la page 163, qui nous fournit plusieurs histoires d'hommes & de filles vierges qui ont eu du lait; mais, sans aller si loin mendier des preuves de ce que je dis, une histoire fameuse, arrivée à la Rochelle, est seule capable de convaincre sur cela les plus opiniâtres.

L'an 1670, Madame la *Percre*, fille de Mr. *Desperence*, Capitaine au fort de la Pointe du Sable à saint Christophe, fut obligée de s'embarquer pour venir en France au mois d'Avril de la même année, afin d'éviter les désordres d'une guerre qui s'allumoit entre les François & les Anglois de cette isle. Elle emmena avec elle trois négresses, une vieille, l'autre âgée de trente ans, & la derniere de seize ou dix-huit, qu'elle avoit élevée chez elle dès son bas âge. Cette Dame, qui avoit une petite fille de deux mois

à la mamelle de sa nourrice, s'embarqua avec précipitation avec son enfant, croyant que sa nourrice s'étoit embarquée auparavant, selon qu'elle le lui avoit promis ; mais, après avoir mis à la voile, & n'ayant point trouvé sa nourrice, qui étoit volontairement demeurée à terre, elle fut obligée de nourrir son enfant avec du biscuit, du sucre & de l'eau dont elle faisoit une soupe. Cette enfant ne se contentoit pas de cet aliment ; elle incommodoit, par ses cris, tout l'équipage, principalement pendant la nuit. Pour cela, on conseilla à la mere de faire amuser son enfant au tetton de la jeune négresse son esclave ; mais l'enfant ne l'eut pas plutôt tettée pendant deux jours, qu'elle lui fit venir suffisamment de lait pour se nourrir.

Après deux mois de traversée, cette Dame arriva en cette ville avec son enfant, grosse & grasse, & au mois de Mars suivant, elle s'embarqua pour saint Christophe avec son enfant de treize mois, qui avoit toujours été nourrie par le lait de la négresse vierge.

Après tout ce que nous venons de dire, nous devons croire qu'il n'y a

point de marque assurée de la virginité ni du violement d'une fille ; que tous les signes dont nous avons parlé sont presque toujours équivoques & incertains, à moins qu'on n'usât de conjectures évidentes, ainsi que font aujourd'hui les Jurisconsultes, qui remarquent tout quand il est question de juger de l'impudicité d'une fille. Ils observent jusqu'à la rencontre des yeux, aux souris, aux rendez-vous, aux familiarités, aux colations, aux habits, aux visites particulieres : en un mot, ils nous font remarquer ce que l'on peut connoître de plus secret entre deux amants ; mais, après tout, ils ne savent pas encore certainement la vérité.

Il n'y a donc rien, je le dirai encore une fois, de si difficile à connoître que la virginité, puisque même une femme grosse, si nous en croyons *Severin Pinay*, peut en avoir toutes les marques. A moins qu'une fille n'ait été trouvée entre les bras d'un homme, & qu'on ne l'examine au même instant, il n'y a guere de moyen de connoître sa défloration ; car, si l'on attend quelque temps, tous les signes qui l'accuseroient alors, ne

paroîtront plus; & l'on n'oseroit, sans lui faire injustice, la taxer d'impudicité : si bien que je conclus hardiment que, puisque la nature ou l'artifice peut cacher aux yeux des plus savants Médecins & des plus adroites Matrônes les marques de la virginité, on ne peut avec certitude connoître véritablement la défloration ou le violement d'une fille.

Quoique cela soit très-véritable, néanmoins les Réglements de Paris ordonnent que les Matrônes jurées de cette ville-là fassent leur rapport de violement pardevant le Prévôt de ladite ville, qui doit le recevoir, pour rendre justice à qui il appartiendra.

Et afin qu'il ne manque rien à la curiosité de ceux qui liront ce traité, j'ai bien voulu décrire ici un rapport de Matrônes, que l'on m'envoya de Paris il y a quelques années.

Nous, *Marie Miran*, *Christophlette Roine*, & *Jeanne Portepoullet*, Matrônes jurées de la ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que le 22ᵉ. jour d'Octobre de l'année présente, par l'ordonnance de Monsieur le Prévôt de Paris, en date du 15 de cedit mois, nous nous sommes trans-

portées dans la rue de Dampierre, dans la maiſon qui eſt ſituée à l'occident de celle où l'écu d'argent pend pour enſeigne, une petite rue entre deux, où nous avons vu & viſité *Olive Tiſſerand*, âgée de 30 ans ou environ, ſur la plainte par elle faite en Juſtice contre *Jacques Mudont*, bourgeois de la ville de la Roche-ſur-Mer, duquel elle a dit avoir été forcée & violée ; & le tout vu & viſité au doigt & à l'œil, nous avons trouvé qu'elle a,

Les tettons dévoyés, c'eſt-à-dire, la gorge flétrie.

Les barres froiſſés (*l*), c'eſt-à-dire, l'os pubis ou bertrand.

Le lipion recoquillé (*m*), c'eſt-à-dire, le poil.

L'entrepet ridé (*n*), c'eſt-à-dire, le périnée.

Le pouvant débiffé (*o*), c'eſt-à-dire, la nature de la femme qui peut tout.

Les balunaus pendants (*a*), c'eſt-à-dire, les levres.

Le lipendis pelé (*p*), c'eſt-à-dire, les bords des levres.

Les baboles abattues (*b*), c'eſt-à-dire, les nymphes.

Les halerons démis (*b*), c'eſt-à-dire, les caroncules.

L'entechenat retourné, & la corde rompue (*q*), c'eſt-à-dire, les membranes qui lient les caroncules les unes aux autres.

Le barbidau écorché (*c*), c'eſt-à-dire, le clitoris.

Le guilboquet fendu (*d*), c'eſt-à-dire, le col de la matrice.

Le guillenard élargi (*d*), c'eſt-à-dire, le conduit de la pudeur.

La dame du milieu retirée (*c*), c'eſt-à-dire, l'hymen.

L'arriere-foſſe ouverte, c'eſt-à-dire, l'orifice interne de la matrice.

Le tout vu & viſité, feuillet par feuillet, nous avons trouvé qu'il y avoit trace de ..... ; & ainſi, nouſdites Matrônes, certifions être vrai à vous, Monſieur le Prévôt, au ſerment qu'avons fait à ladite ville. Fait à Paris le 25 d'Octobre 1762.

Si les Matrônes de France avoient ſoin d'aſſiſter aux anatomies des femmes que l'on fait publiquement aux Ecoles des Médecins, comme font celles d'Eſpagnes, je ſuis aſſuré qu'elles ne donneroient pas des atteſtations fabriquées de la ſorte : car, ſi je

voulois prendre la peine d'en examiner les parties, je ferois voir que les signes dont elles se servent pour prouver le violement d'une fille, sont la plupart très-faux ou très-légers, & qu'ainsi il ne faut jamais s'en fier à ces femmes, quand il est question de juger de l'honneur & de la virginité d'une fille.

Ce n'est pas seulement en Espagne que les Sages-femmes sont instruites sur ce qu'elles doivent faire dans les accouchemens; j'apprends de *Théophile Bonnet*, qu'en 1763 le Roi de Danemarck fit une ordonnance par laquelle il étoit enjoint aux Matrônes d'assister aux dissections des femmes que faisoit le sieur *Stenon*, Docteur en Médecine, & Professeur en Anatomie dans les Ecoles de Médecine de Copenhague, afin de s'instruire de leur profession; & *Bertolen* le jeune nous assure aussi que le même Roi avoit ordonné que les Députés de la Faculté de Médecine de la même ville interrogeroient les Sages-femmes avant que de les admettre à l'exercice de leur profession.

La Sage-femme de *Rachel*, dont parle *Moyse* avec éloge, *Sotyra* & *Salpe*,

Salpe, que *Pline* loue tant, étoient ſans doute mieux inſtruites dans leur métier que celles-là, puiſqu'elles ſe ſont attirées des louanges de ces deux grands hommes. Elles ne les auroient pas ſans doute méritées, ſi elles euſſent été auſſi ignorantes que celles qui certifierent qu'une femme n'étoit pas groſſe parce qu'elle étoit réglée, & qui furent la cauſe, par leur ignorance, qu'elle fut pendue à Paris en 1666, avec ſon enfant de quatre mois qu'elle avoit dans ſes entrailles.

Par ce que nous avons dit ci-deſſus, que l'artifice découvroit les ruſes dont les filles uſoient pour paroître vierges lorſqu'elles ne l'étoient pas, il me ſemble que, pour ne laiſſer rien échapper qui puiſſe ſervir à la curioſité du Lecteur, nous devons examiner ici les moyens dont on peut découvrir la virginité fardée; car ſouvent les filles font parade d'une vertu qu'elles n'ont pas, & ſe perſuadent même qu'il eſt impoſſible de connoître ce qu'elles ont perdu en ſecret. Pour les détromper dans cette occaſion, on fera un demi-bain de décoction de feuilles de mauves, de ſeneçon, d'arroches, de branches urſine, &c. avec quelques

poignées de graines de lin & de semence d'herbe aux puces : elles demeureront une heure dans ce bain, après quoi on les essuiera, & on les examinera deux ou trois heures après le bain, les ayant cependant fait observer de bien près. Si une fille est pucelle, toutes ses parties amoureuses seront pressées & jointes les unes aux autres ; mais, si elle ne l'est point, elles seront lâches, mollettes & pendantes, au lieu de ridées & de resserrées qu'elles étoient auparavant lorsqu'elle vouloit nous en imposer.

CHAPITRE II.

S'il y a des remedes capables de rendre la virginité à une fille.

SAint Jérôme, écrivant à une fille dévote, que l'on appelloit *Eustachion*, & lui interprétant ce beau passage de l'Ecriture : *La vierge d'Israël est tombée, & il n'y a personne qui la puisse relever*, dit dans une autre langue ces mêmes paroles : *Je vous dirai hardiment, ma chere fille, que, bien que Dieu soit tout-puissant, il ne*

peut pas toutefois rendre la virginité à une fille qui l'aura une fois perdue ; il peut bien lui pardonner son crime, mais il n'est pas en son pouvoir de lui rendre la fleur de sa virginité qu'elle s'est laissé ravir.

En effet, il n'y a point de remedes que nos Médecins aient pu inventer, ni d'artifices que nos courtisannes aient pu pratiquer, qui la puissent faire renaître. C'est une vertu qui s'éclipse une fois dans la vie, & que l'on ne voit après jamais plus paroître : c'est une liaison de parties qui, etant une fois séparées, ne se réunissent jamais comme elles étoient auparavant.

Parce qu'il n'y a point de signes qui la puissent clairement découvrir, il n'y a point aussi de remede qui la rétablisse quand elle est une fois perdue. Nous avons bien le pouvoir de l'imiter & de faire une vierge masquée, pour ainsi dire ; mais nous ne pouvons remettre le naturel, qui est quelque chose de plus cher & de plus précieux.

J'ai été long-temps à me déterminer, savoir, si un Médecin devoit écrire ouvertement sur ces sortes de

matieres; mais, après y avoir fait de sérieuses réflexions, j'ai été obligé, par de puissants motifs, à faire ce Chapitre : car, le mépris & l'infamie que peut encourir une fille innocente qui se marie, lorsqu'elle est naturellement trop ouverte, & une autre qui, par fragilité, s'est laissée aller aux persuasions d'un homme qui l'a trompée, sont de fortes raisons pour ne me pas taire sur ce Chapitre. La paix des familles & la tranquillité de l'esprit d'un mari sont presque toujours rétablies par les remedes que nous avons dessein de proposer ; c'est par eux encore que la volupté licite du mariage est fomentée, & que souvent la génération est procurée : car il s'est vu des femmes qui ne pouvoient avoir des enfans que par les remedes que je proposerai dans la suite de ce discours.

Les hommes, pour parler en général, n'estiment la virginité d'une fille que par l'ouverture étroite de ses parties naturelles, par la polissure de son ventre, & par la rondeur de sa gorge. Souvent ils ne se mettent guere en peine de quelques gouttes de sang qui doivent couler dans les premieres caresses du mariage, & ils ne vont pas

examiner tous les ſignes que nous avons rapportés au Chapitre précédent, pour être aſſurés de la virginité des filles qu'ils épouſent : il ſuffit que leurs femmes aient les trois qualités que nous avons remarquées ci-deſſus, pour être bien reçues auprès d'eux. Si elles ſont trop ouvertes, ou qu'elles aient la gorge trop lâche & trop mollette, quand elles ſeroient des *Agnès* & des *Catherines*, le chagrin les prend auſſi-tôt, & la paſſion inſenſée, que l'on appelle jalouſie, s'empare en même temps de leurs eſprits, & leur fait ſoupçonner des choſes infames dont ces femmes ſont tout-à-fait innocentes.

Pour donc éviter tous ces déſordres, qui ne ſont que trop fréquents dans le monde, & qui ne troublent que trop tôt la tranquillité du mariage, je rapporterai ici des remedes qui mettent à couvert les filles & les femmes des mauvais préjugés que l'on pourroit avoir pour elles. Les premieres s'en pourront ſervir lorſqu'elles seront trop ouvertes, & qu'elles auront les mamelles trop pendantes; que d'ailleurs, par foibleſſe, elles ſe ſeront abandonnées à leur paſſion indiſcrette,

& qu'elles auront été meres avant que d'être mariées. Les autres en pourront user pour plaire à leurs maris, & pour faciliter la conception dans leurs entrailles.

J'avoue que l'on peut abuser de ces remedes comme des choses les plus excellentes du monde ; mais on ne sauroit pourtant blâmer la nature, qui permet que le soleil échauffe la terre aussi-bien pour les aconits & pour les colchiquos, que pour les dictames & les gentianes.

S'il se trouve donc qu'une fille naturellement étroite ait accouché secrétement, & qu'elle veuille ensuite se marier sans que son mari puisse s'appercevoir de sa foiblesse passée, le meilleur remede que je lui puisse donner dans cette occasion, c'est qu'elle soit chaste & pudique quatre ou cinq ans avant son mariage ; qu'elle ne s'échauffe point l'imagination d'amourettes par des danses, des conversations & des lectures impudiques, & qu'elle vive enfin dans la modestie qui est bienséante aux filles qui se repentent, je lui promets que son mari la prendra pour pucelle, & qu'il ne croira jamais avoir été

trompé : car, si l'on fait réflexion sur l'histoire que nous avons rapportée au Chapitre précédent, d'une fille de 25 ans, du pays des Topinambous, nous n'aurons pas de peine à nous persuader que le remede que je conseille ici, ne soit le meilleur de tous ceux que l'on pourroit mettre en usage.

Mais pour celles qui sont naturellement fort ouvertes, qui ont le ventre ridé, les mamelles mollettes & pendantes, je suis d'avis qu'elles usent des remedes qui les resserrent & qui les rendent agréables à leurs maris.

La vapeur d'un peu de vinaigre, où l'on aura jeté un fer ou une brique rouge, la décoction astringente de gland, de prunelles sauvages, de myrte, de roses de Provins & de noix de Chypre, l'onguent astringent de Fernel, les eaux distillées de myrte, sont tous des remedes qui resserrent les parties naturelles des femmes qui sont trop ouvertes.

Pour remédier à ce défaut, quelques Médecins veulent que l'on jette dans la matrice un lavement astringent, fait de la décoction des choses que nous avons proposées ci-dessus ; mais je ne conseille pas l'usage de ce

remede, à moins qu'une femme n'ait fait de fâcheuses couches, & qu'elle ne soit toute ouverte par les efforts qu'elle y auroit soufferts, autrement ces liqueurs astringentes pourroient causer des douleurs & des tranchées insupportables, si elles étoient une fois renfermées dans ces parties-là & qu'elles n'en pussent sortir, ainsi que l'expérience me l'a quelquefois fait connoître.

Ne seroit-il pas permis à une fille, qui a passé quelques années de sa vie dans les voluptes illicites, de rassurer, le premier jour de ses noces, l'esprit de son mari, en prenant un peu de sang d'agneau, qu'elle auroit fait sécher auparavant, & en le mettant dans le conduit de la pudeur après en avoir formé deux ou trois petites boules? Ne lui seroit-il pas permis, dis-je, pour conserver la paix dans sa famille, de faire tous ses efforts pour paroître sage à l'égard de son mari?

Mais l'envie de paroître pucelle va quelquefois jusques-là même, que l'on ne craint point de s'exposer aux douleurs les plus cuisantes; car il s'est souvent trouvé des courtisannes qui se sont ulcéré les parties naturelles pour

pour être eſtimées vierges, quand elles ont voulu ſe lier licitement avec un homme.

Le ventre eſt quelquefois ſi défiguré de rides & de cicatrices après un accouchement, que celles que l'on eſtime filles n'oſent ſe marier à cauſe de ces défauts; cela les oblige ſouvent à mener une vie débauchée, & à paſſer le reſte de leurs jours dans des voluptés illicites. Les femmes mêmes ont de la honte de ſe laiſſer voir en cet état à leurs maris, & ainſi quelquefois elles ſe privent des douceurs du mariage & de la naiſſance de pluſieurs enfants.

Afin donc que ces filles puiſſent abandonner leur façon de vivre déſhonnête & impudique, & qu'elles ſe marient avantageuſement, que les femmes n'aient plus de ſcrupule dans le mariage. Je veux bien écrire ici ce que j'ai appris d'un Médecin le plus fameux de toute l'Italie.

On prendra quarante pieds de mouton, dont on briſera les os, & après les avoir fait bouillir dans une ſuffiſante quantité d'eau, l'on prendra avec une cuiller ce qui nagera pardeſſus, à quoi l'on ajoutera deux gros

de ſperme de baleine, deux onces de graiſſe fraîche de pourceau femelle, autant de beurre frais ſans ſel; on fera fondre tout cela dans un pot de terre verniſſé, & après que l'onguent ſera refroidi, on le lavera avec de l'eau roſe juſqu'à ce qu'il blanchiſſe; on le mettra enſuite dans une boëte de verre pour en uſer ſelon la néceſſité.

Après que la perſonne ſe ſera ſervi de ce remede, elle s'appliquera ſur le ventre une peau de chien ou de chevre, préparée de cette façon que l'on appelle peau d'occagne; on prendra deux onces de chacune de ces huiles, ſavoir, d'amandes douces, de millepertuis, de myrtils: on les lavera avec de l'eau-roſe, & après avoir été ainſi préparées, l'on en oindra une de ces peaux parfumées, que l'on apporte ordinairement d'Eſpagne ou d'Italie: on la laiſſera humecter pendant toute une nuit, & le lendemain on la frottera fortement entre les mains pendant une heure; & après l'avoir enſuite, pendant deux jours entiers, expoſée à l'air, où le ſoleil ne donne pas, on prendra la meſure du ventre pour la couper, & puis on l'appliquera principalement pendant

la nuit. Si quelques ſemaines ſe paſſent ſans que les cicatrices s'effacent, on doit prendre de l'huile de myrrhe, qui, en adouciſſant la peau, en emporte les tâches avec plus de force ſans l'endommager : ſi l'on veut que ce remede ſoit plus fort, on ajoutera à cette huile du ſuc de citron & un peu de ſel ammoniac; & par une forte agitation, l'on en fera un onguent.

Il ne me reſte qu'à remédier au défaut d'une groſſe gorge mollette, qui fait quelquefois ſoupçonner une fille d'être laſcive & d'aimer le vin; car il y en a qui portent comme deux couſſins ſur la poitrine, & qui ſont tellement embarraſſées quand elles veulent agir, qu'à peine peuvent-elles faire jouer leurs bras. C'eſt peut-être pour ce ſujet, ſi nous en croyons l'hiſtoire, que les Amazones ſe brûloient l'une des mamelles, pour être enſuite plus agiles & plus adroites.

Outre les remedes que nous avons allégués ci-deſſus, qui peuvent ſervir à diminuer la gorge, on peut encore uſer de gros vin rouge ou d'eau de forge, dans laquelle on aura fait bouillir du lierre, de la pervenche, du myrrhe, du perſil & de la ciguë

même, sans appréhender la mauvaise qualité de cette derniere plante, notre ciguë étant bien différente de celle des Athéniens, avec le suc de laquelle ils firent mourir le plus sage des hommes, comme l'Oracle l'avoit nommé.

Il y en a qui se servent de formes de plomb pour diminuer les mamelles : en effet, c'est un bon remede pour ces sortes de défauts ; mais si l'on a auparavant humecté le dedans du plomb avec de l'huile de jusquiame, le remede sera encore plus excellent ; car cette huile a une vertu particuliere pour diminuer la gorge & pour la faire endurcir ; elle s'oppose même à la génération du lait après l'accouchement.

Mais, afin qu'il n'arrive point d'accident de l'usage de tous ces remedes, je répéterai ici ce que j'ai conseillé ailleurs aux filles & aux femmes, c'est qu'il n'en faut user pour la gorge ni pour les parties naturelles, que trois ou quatre jours après les regles, & huit jours auparavant ; & les femmes qui ont depuis peu accouché, ne doivent s'en servir que sur la fin de leurs vuidanges, ce qui peut arriver après le trentieme ou le quarantieme jour de leur accouchement.

CHAPITRE III.

A quel âge un garçon & une fille doivent se marier.

IL ne faut pas s'étonner si nous sommes mortels, puisque nous sommes composés de parties si différentes & si opposées entr'elles. Les éléments, qui se font tous les jours la guerre en nous-mêmes sans que nous nous en appercevions, & la chaleur naturelle qui dissipe incessamment l'humeur radicale qui nous soutient, sont les deux causes de la fin où nous courons avec précipitation. Notre chaleur, agissant toujours sur notre humidité, la consume & la détruit peu à peu; si bien que, comme le feu d'une lampe finit par la dissipation de l'huile qui le fomente, notre chaleur s'éteint aussi par le défaut de l'humidité qui la conserve. L'air, les aliments & la boisson ne sont point suffisants pour la réparer éternellement; s'ils le font, ce n'est que pour un temps, & les parties qui entretiennent notre feu, venant à vieillir, se lassent enfin d'agir

inceſſamment de la même ſorte, & de recevoir en même temps ce qui les fait ſubſiſter & ce qui les fait périr.

La nature, prévoyant bien la perte du monde, ſi en quelque façon elle n'y mettoit ordre, donna dès le commencement des ſiecles, à l'un & à l'autre ſexe, un admirable aſſemblage des parties pour produire leur ſemblable, & en même temps des feux ſecrets pour les perpétuer. Ce fut dans la naiſſance du monde qu'elle établit cette douce ſociété de vie, & qu'elle ne fit pas ſeulement une jonction de deux corps, mais un agréable mêlange des ames qui les animoient. Le mariage, qui eſt preſque auſſi vieux que le monde, eſt cette ſource d'immortalité, & le plus important état des hommes, puiſque ſans lui les Villes & les Républiques ſeroient abandonnées.



ARTICLE I.

Eloge du Mariage.

JE ne veux point faire ici l'éloge du mariage ; il est assez recommandable par l'institution que Dieu en fit dans le Paradis terrestre, & par la fin que l'Eglise s'y propose. Si Adam, dans l'état d'innocence, avoit besoin d'un aide, comme le marque l'Ecriture, nous ne devons pas être malheureux par une alliance qui rendit heureux notre premier Pere ; & nous aurions tort de croire, selon la pensée de quelques-uns, qu'il répandit le mal dans tout l'univers, quand il eut ordre de remplir la terre d'hommes & de les multiplier. Je ne veux pas encore dire que ce fut à des nôces que JESUS-CHRIST fit son premier miracle ; que le mariage sert de figure à l'union de JESUS-CHRIST avec l'Eglise ; & je puis parler ainsi aux personnes mariées :

Mariés, pensez en tout lieu,
Que vous êtes la sainte image,
De l'admirable mariage
De l'Eglise & du Fils de Dieu.

De plus, que c'eſt un myſtere, au rapport de S. Paul; que l'on appelle Dieu du nom d'Epoux dans les cantiques, & que Jérémie même, pour parler à la façon des hommes, fait Dieu marié, & nous le repréſente en cet état. Toutes ces penſées ſont trop communes, & elles ont été trop ſouvent rebattues.

Mais, je puis dire qu'il n'y a point d'état dans la vie qui ſoit plus honorable que le mariage, puiſque c'eſt une condition qui fait inceſſamment des préſents à l'Egliſe & à l'Etat; & que, ſelon cette penſée, notre incomparable Monarque, qui ne laiſſe rien échapper pour rendre ſes peuples heureux & ſon Royaume abondant, fit depuis peu, à l'imitation des Romains, une Déclaration, par laquelle il veut que les peres de dix enfants ſoient exempts des charges publiques, & qu'outre cela ils reçoivent encore, de ſa libéralité ordinaire, une penſion conſidérable.

En effet, les enfants ſont des faveurs du Ciel, par l'aveu même de *S. Jérôme*, qui éleve ſi haut la virginité; & dans le vieux Teſtament, le mariage eſt ſi fort eſtimé, qu'il a l'avantage d'être

par-dessus les autres états de la vie ; si bien qu'il est aisé de juger par-là que, dans l'ancienne Loi, on le préféroit à la virginité, & que la stérilité des femmes y passoit pour une espece d'opprobre.

L'Eglise aujourd'hui nous montre bien la grandeur du mariage & de la génération, lorsqu'elle comble de graces les mariés. Cependant la question est encore aujourd'hui problématique, savoir lequel des deux états on doit le plus estimer, ou de celui du mariage, ou de celui de la continence ; & c'est une chose bizarre que, dans le siecle où nous sommes, nous voyons des approbations & des privileges pour l'un & pour l'autre parti. *Charles Chausse, Sieur de la Terrierre*, écrivit en 1625 de l'excellence du mariage contre la continence, & le *Sieur Ferrand* écrivit ensuite contre ce livre de la continence pour le mariage. Les choses n'étoient pas en cet état du temps de *S. Jerôme*, puisque ses amis supprimerent son livre de la Virginité, que nous voyons aujourd'hui parmi ses Ouvrages, parce qu'il étoit opposé aux desseins de l'Eglise. Cependant nous savons que de saints

personnages ont choisi le mariage comme un état le plus honnête de la vie, témoin *S. Pierre*, *S. Clément Alexandrin*, maître d'*Origene*, *Novat*, Prêtre de Carthage en Afrique; *S. Hilaire*, *S. Grégoire de Nice*, *Tertulien* & plusieurs autres, qui ont cru pouvoir recevoir plus de graces du Ciel par le moyen de ce Sacrement, que par la voie de la continence.

Les Juifs & les Chrétiens estimoient donc beaucoup plus le mariage que la virginité, & ces derniers ne donnoient jamais de charge de Magistrature aux hommes qui n'étoient point mariés. Les Payens même ont fait des loix à son avantage; car les Spartiates, d'un côté, instituerent une fête, où ceux qui n'étoient pas mariés, étoient fouettés par des femmes, comme indignes de servir la République & de contribuer à son honneur & à son progrès. Les Romains, d'un autre côté, couronnoient la tête de ceux qui l'avoient été plusieurs fois; & dans leurs réjouissances publiques, ceux qui avoient été souvent mariés, paroissoient avec une palme à la main, comme chargés d'autant de victoires que les *Césars*, ayant contribué à la

grandeur de la République aussi-bien qu'eux, par le nombre des soldats qu'ils lui avoient donnés. C'est pour cette raison, au rapport de *S. Jérôme*, qu'ils couronnerent un homme de lauriers, & qu'ils voulurent que, dans la pompe funebre, il accompagnât le corps de sa femme, la palme à la main & la couronne sur la tête, puisqu'il étoit fort raisonnable, ajoute-t-il, qu'ayant été marié vingt fois & sa femme vingt-deux, il fût mené comme en triomphe à son enterrement.

ARTICLE II.

L'âge le plus propre au Mariage.

TOute sorte d'âge n'est pas capable de goûter les douceurs du mariage : les premieres & les dernieres années ont leurs obstacles ; & si les enfants sont trop foibles, les vieillards sont trop languissants. Le milieu de notre vie est l'âge le plus propre à *Vénus*, qui, comme *Mars*, ne demande que de jeunes gens, pleins de feu, de santé & de courage.

Les Médecins ont des opinions différentes sur la division de notre vie : les uns la partagent en quatre âges, d'autres en cinq, & d'autres en plusieurs parties ; mais à considérer la chose de bien près, les années ne font pas les âges, c'est la force & le tempérament qui les distinguent. Une fille peut faire un enfant à dix ou douze ans, parce qu'elle est forte & robuste, au lieu qu'une autre n'en sauroit faire un à dix-huit ou vingt, à cause de la foiblesse de ses parties & de la sécheresse de son tempérament. Néanmoins on doit se déterminer sur cette matiere, afin que les Jurisconsultes, qui ont besoin de la division des âges, puissent juger sainement des affaires qui leur appartiennent.

Le sentiment le plus suivi est celui qui divise notre vie en cinq périodes ; le premier est l'adolescence, qui dure depuis notre naissance jusqu'à l'âge de 25 ans, après quoi nous ne croissons plus. Depuis 25 ans jusqu'à 35 ou 40, est la fleur de l'âge de l'homme, & c'est ce qu'on appelle la jeunesse, & dure jusqu'à 49 ou 50 ans ; c'est le temps que l'on se trouve de même

force & de même tempérament; le quatrieme âge est la premiere vieillesse, qui dure jusqu'à 65 ans; & enfin l'âge décrépit, qui accompagne les hommes jusqu'à la mort.

L'adolescence est encore divisée en plusieurs parties, entre lesquelles l'enfance tient le premier lieu; elle commence depuis notre naissance jusqu'à 3 ou 4 ans, lorsque nous avons appris à parler; la puérilité la suit, qui se termine à 10 ans; l'âge de discrétion vient après, que quelques-uns nomment puberté, qui dure jusqu'à 18 ans, & enfin l'adolescence, qui prend le nom de tout ce temps-là, va jusqu'à 25.

L'enfance & la puérilité ne savent ce que c'est de produire des hommes; & bien qu'il y ait quelques Historiens qui pourroient rendre cela douteux par une histoire qu'ils font d'un enfant de sept ans qui engrossa une fille; cependant, parce qu'il ne s'en trouve qu'un exemple dans l'antiquité, & que d'ailleurs la génération est incompatible avec la foiblesse de cet âge, il me sera permis de demeurer dans mon sentiment, & d'exclure les enfants du nombre de ceux qui peuvent engendrer.

Je ne dirai pas la même chose de ceux qui ont atteint l'âge de discrétion ; car, dès que la voix se change & qu'elle se grossit par la chaleur naturelle qui s'augmente dans la poitrine, que l'on commence à sentir le bouc par des vapeurs désagréables qui s'élevent de la semence, que le poil vient aux parties naturelles, & que l'on y sent des chatouillements réitérées, c'est alors, dis-je, qu'un jeune homme est embrasé par l'ardeur de l'amour, & que les parties naturelles se disposent aux caresses des femmes.

Les Médecins, qui considerent incessamment les actions de la nature, ne peuvent se déterminer exactement sur l'âge que doivent avoir les hommes & les femmes pour se joindre amoureusement & pour engendrer : il y a tant de diversité de tempérament & de vigueur dans les hommes, & dans les parties qui servent à la génération, qu'il est impossible de prononcer juste sur cette matiere. Ce que l'on peut dire en général, c'est que l'on commence à engendrer depuis dix ans jusqu'à dix-huit ; mais on ne sauroit marquer exactement l'année en particulier.

Nous lisons, dans nos Observations de Médecine, qu'il y a eu des hommes qui ont été peres à dix ans, & qu'il s'est trouvé des femmes de neuf ans qui ont mérité le nom de mere. *Joubert*, Médecin de Montpellier, & l'un des savants hommes de son temps, a vu en Gascogne *Jeanne de Peirie* qui fit un enfant à la fin de sa neuvieme année : cette histoire n'est point seule ; je pourrois en rapporter beaucoup de semblables qui sont arrivées en France & dans les régions chaudes, si celle que nous a laissée par écrit *S. Jerôme* ne suffisoit pour confirmer ce que je dis. Il nous assure qu'un enfant de dix ans engrossa une nourrice avec laquelle il coucha quelque temps.

J'avoue pourtant que ces sortes de prodiges sont rares dans le monde, & qu'il faut souvent des siecles pour en produire de semblables ; mais la marque la plus assurée d'être en état d'engendrer, c'est, selon l'avis des Médecins, lorsqu'un homme peut jeter de la semence, & que les regles paroissent à une fille ; ce sont alors des signes évidents que la nature a fourni à l'un & à l'autre sexe de quoi

ſe perpétuer. Ces épanchements d'humeurs ne paroiſſent que rarement à neuf ou dix ans ; on ne voit même guere de filles de douze ans & de garçons de quatorze, capables d'obéir à l'amour, & de produire cette matiere dont ſe forment les hommes. Cela arrive le plus ſouvent aux filles de quatorze ans & aux garçons de ſeize ; car, en ce temps-là tout ne reſpire que production ; c'eſt le printemps de la vie & l'une des ſaiſons les plus douces qu'aient les hommes. Une fille ſeroit bien lente, ſi à ſeize ans elle n'étoit capable de ſe perpétuer par la production d'un enfant ; & un garçon de dix-huit ans ſeroit bien froid, ſi, étant couché avec elle, il lui étoit impoſſible de prendre des plaiſirs amoureux. Enfin, on peut conclure de tout ce que je viens de dire, que l'âge le plus prompt à faire des enfants eſt celui de dix ans, & le plus tardif, celui de ſeize ou de dix-huit.

Sur ce que les femmes ſont plutôt prêtes à engendrer que les hommes, quelques Medecins ont ſoutenu qu'elles étoient d'un tempérament plus chaud : car ſi, parlant en général, diſent-

disent-ils, elles ont plus de sang, elles ont aussi plus de chaleur, puisque la chaleur naturelle réside davantage où il y a plus de cette humeur.

D'ailleurs on remarque, ajoutent-ils, que les femmes sont plus ingénieuses & plus agissantes que les hommes, parce qu'ayant plus de sang, elles ont aussi plus d'esprits, qui sont la cause de leur activité : elles ont encore plutôt du poil aux parties naturelles, & il s'en est vu qui n'étoient presque pas entrées dans l'âge de discrétion, à qui la nature commençoit à voiler leurs parties naturelles par le poil qu'elle y faisoit naître : ces mêmes femmes croissent & vieillissent encore plutôt, parce que la chaleur agissant plus fortement sur leur corps que sur ceux des hommes, elle en avance aussi plutôt les actions, & en dissipe plutôt les humidités.

Au reste, elles sont beaucoup plus amoureuses que les hommes ; & comme les passereaux ne vivent pas long-temps, parce qu'ils sont trop chauds & trop susceptibles de l'amour, les femmes aussi durent beaucoup moins, parce qu'elles ont une chaleur dévorante qui les consume peu à peu.

Il se trouve encore aujourd'hui des *Messalines*, qui, par l'excès de leur chaleur, seroient en état de disputer avec plusieurs hommes des plus vigoureux, lequel des deux est le plus chaud. En effet, elles souffrent le froid avec plus de constance ; & si la chaleur naturelle qu'elles ont abondamment, ne s'opposoit au froid de l'hiver, nous verrions autant de femmes que d'hommes se plaindre de la rigueur de cette saison.

S'il m'étoit permis de m'éloigner un peu de la matiere que je traite, il me semble que je n'aurois pas de peine à prouver le contraire de ce que l'on dit du tempérament des femmes ; je ferois voir que la grande quantité de sang vient plutôt de la médiocrité de la chaleur que de son excès ; que les femmes sont plutôt légeres qu'ingénieuses ; que, si elles engendrent & vieillissent plutôt, c'est aussi une marque de foiblesse de leur chaleur ; que l'excès de l'amour ne peut être principalement attribué à la force de cette même chaleur, mais à l'inconstance de leur imagination, ou plutôt à la providence de la nature, qui les a faites pour nous servir de

jouet après nos plus sérieuses occupations. Après tout, si elles ne sont pas si susceptibles du froid, il ne faut en chercher la cause que dans leur embonpoint ordinaire, qui s'oppose incessamment à la pénétration des qualités les plus actives.

L'homme, au contraire, agit avec plus de fermeté, se nourrit avec plus de bonheur, se défend avec plus de courage & de présence d'esprit, raisonne avec plus de force, & contribue à faire un enfant avec plus de promptitude : c'est lui principalement qui agit dans la génération, où il se communique soi-même, & qui, par ses autres actions de corps & d'esprit, donne par-tout des marques de sa force & de sa chaleur, au lieu que la femme ne fait que souffrir les impressions que l'homme veut lui donner, & souvent elle n'est pas si-tôt prête que lui à donner de quoi former un homme ; en un mot, elle n'est faite que pour concevoir, pour allaiter & pour élever ses enfants.

De plus, un mâle est plutôt accompli dans le sein de sa mere qu'une femelle : il s'agite avec plus de force & vient au monde un peu plutôt,

ce que l'on doit attribuer à la force de ſa chaleur & de ſon tempérament ; car, c'eſt à cette même chaleur à perfectionner & à avancer plus promptement les choſes par-tout où elle ſe trouve plus abondante ; & par cette même raiſon, on ne voit preſque jamais vivre de jumeaux de différent ſexe : il y a trop d'inégalité de chaleur & de tempérament, quand ils ſe trouvent tous deux embarraſſés dans les mêmes liens.

Mais, reprenons la matiere que nous avons laiſſée, pour faire une digreſſion qui ne me paroît pas inutile ; je dirai maintenant, pour continuer à parler des âges des hommes, que les Juriſconſultes qui, dans ces ſortes de matieres, ne ſuivent pour l'ordinaire que le ſentiment des Médecins, ont fixé un temps pour le mariage au milieu de l'âge de diſcrétion ; & parce que ceux-là ſont extrêmement rares qui commencent à engendrer à neuf ou dix ans, auſſi-bien que celles qui ne pourroient le faire à ſeize ou dix-huit, ils ont déterminé l'âge de quatorze ans pour les garçons, & de douze pour les filles, ces années ſe rencontrant dans le milieu de la puberté ;

si bien que ceux qui sont au-dessous de ces derniers âges, sont estimés pupilles, & la loi ne permet pas qu'ils soient accusés d'adultere, ni qu'ils puissent se marier. Si quelqu'un la viole par un mariage prématuré, les Juges déclarent ce mariage nul & invalide, & mettent ceux qui l'auroient contracté au même état qu'ils étoient auparavant, parce qu'il est, disent-ils, de l'essence du mariage d'être en état de faire un enfant, & que ceux qui sont au-dessous de ces âges ne sont pas présumés en être capables.

Les politiques, qui considerent la durée d'un état florissant, ne sont pas du sentiment des Jurisconsultes pour le temps qu'il faut marier les jeunes gens : ils savent que ce n'est pas seulement la bonté du climat, la fertilité de la terre, ni les richesses des habitants, qui font un Monarque redoutable, mais la santé & la vigueur des peuples qui lui appartiennent. L'âge de douze & de quatorze ans est un âge trop foible pour faire un présent à l'Etat d'hommes spirituels & robustes, & ces mêmes politiques apprennent des Médecins qu'il faut un âge

plus avancé pour engendrer des hommes capables de gouverner un Royaume ou de ménager une République.

En effet, le ventre d'une femme est trop étroit à cet âge-là pour engendrer des enfants bien faits ; ses parties internes ne sont pas assez larges pour les porter à terme, & une femme si jeune ne peut suffire tout ensemble & à son propre accroissement & à la nourriture de son enfant. Les couches doivent être ordinairement funestes, & doivent lui faire appréhender de perdre la vie en la donnant à un autre. Les Brasiliens sont bien plus sages que nous ; ils ne marient jamais leurs filles qu'elles n'aient eu leurs regles, parce que c'est par-là que la nature leur marque qu'elles sont en état de porter des enfants : d'ailleurs, un jeune homme a l'esprit & le corps trop foibles à l'âge de quatorze ans ; sa semence n'est ni assez cuite ni assez digérée pour produire un enfant fort & spirituel ; & s'il est alors capable d'engendrer, les enfants qui en viennent sont ou trop petits ou trop délicats. *Platon* & *Aristote*, ces deux grands génies de l'antiquité, ne permettoient

pas de se marier avant l'âge de trente ans, & présentement une personne n'oseroit se marier avant ce temps-là sans le consentement de son pere & de sa mere, ce qui obligea *Gratien* à faire une loi, par laquelle il établissoit la perfection d'un homme à cet âge-là ; car, c'est alors que l'on ne croît plus, & que la chaleur naturelle ne s'occupant plus à dilater les parties du corps de l'homme, elle s'emploie seulement à se conserver & à fomenter ses parties amoureuses pour produire avec plus de force une matiere capable de perpétuer son espece.

Le meilleur est de suivre là-dessus le sentiment le plus commun, c'est-à-dire, d'estimer parfait un homme à vingt-cinq ans & une fille à vingt ; c'est alors qu'ils sont tous deux plutôt en état de se marier que dans un âge moins avancé : car, pour parler de cet homme, il ne lui manque rien à cet âge-là pour contenter une femme ; ses parties naturelles ont les dimensions qu'elles doivent avoir pour bien agir dans les embrassements amoureux ; sa semence est féconde ; les esprits qui doivent servir à la génération, s'engendrent alors en plus

grande abondance, & sa verge est presque toujours en état de fournir de quoi faire un homme contre la volonté même de celui qui la porte. Enfin, cet homme doit d'autant plutôt se marier, qu'il est d'un tempérament chaud & humide, d'un sang bouillant, bilieux & mélancolique ; qu'il a la taille médiocre, la tête grosse, les yeux étincelants, le nez gros, la bouche bien fendue, les joues teintes de sang & le menton arrondi. L'on en doit à proportion dire autant d'une fille de vingt ans, qui, à l'imitation de cette *Fabiola* dont parle *S. Jérôme*, ne peut vivre sans jouir des plaisirs de l'amour, & sans suivre le conseil que l'Église donne en se mariant.

En effet, l'age de douze ou de quatorze ans est un âge trop tendre pour souffrir le joug du mariage : il faut des personnes fortes & robustes, si elles veulent y avoir du contentement.



ARTICLE III.

De la Conception, de la Grossesse & de l'Enfantemeut.

LOrsqu'une femme a conçu, elle a suivi en cela le conseil que l'Eglise lui a donné en la mariant, & elle a exécuté les ordres de la nature ; mais je ne sais par quel malheur ordinaire à l'amour, elle paroît plus abattue qu'auparavant : tout lui déplaît, elle ne mange point ; & si elle met quelque chose dans sa bouche, ce sont des choses hors de l'usage commun des hommes, encore les rejette-t-elle dès qu'elle les a prises : les meilleurs aliments lui font mal au cœur, elle n'en peut même souffrir la fumée ; les nuits lui sont inquietes ; son sommeil est interrompu, & quelquefois accompagné de la maladie que l'on appelle *incube*, comme s'il ne suffisoit pas que le corps patît, sans que l'ame eût encore ses peines. La vapeur d'une chandelle éteinte est insupportable à cette même femme, qui souffre de temps en temps de légers tremblements par tout le

corps. Le ventre lui fait mal & s'applatit, si bien qu'il y a lieu de croire, selon le proverbe, *qu'en ventre plat enfant y a.* Souvent le ventre demeure paresseux, & cette paresse lui cause pour l'ordinaire des tranchées. Les graces ne sont plus sur son visage, ses yeux sont languissants & meurtris; & le feu, dont l'amour se servoit autrefois pour des conquêtes, les a abandonnés pour quelque temps: elle ne peut marcher qu'elle ne boite & qu'elle ne ressente d'extrêmes douleurs aux reins, aux cuisses & aux jambes; enfin, dans la langueur où elle est, elle souffre sans cesse pour avoir trop aimé. Ces incommodités la font presque repentir de s'être alliée à un homme, si elle n'espéroit, au bout de neuf mois, de récompenser ses souffrances par la joie d'un enfant qui lui doit venir.

L'expérience nous apprend qu'une femme grosse est plus amoureuse au commencement de sa grossesse qu'auparavant: beaucoup plus de sang & d'esprits occupent ses parties naturelles; & si on la baise en ce temps-là, c'est de l'eau que l'on jette sur le feu d'une forge, qui, plus il est arrosé, plus il est ardent.

Les François ne ſont pas ſi retenus à careſſer les femmes groſſes que quelques autres nations : il y a même des Médecins qui ſont d'avis que l'on doit baiſer avec plus d'ardeur pour obéir aux loix de la nature, qui les rend alors plus amoureuſes ; mais, à dire le vrai, ſi nous ſuivons le ſentiment d'*Hippocrate*, elles ſont de plus véhémentes couches quand elles ne ſont point careſſées pendant leur groſſeſſe ; & nous voyons ſouvent arriver des accidents funeſtes aux femmes qui ſe divertiſſent avec un homme quand elles ſont groſſes ; car, ſi elles ne font pas de fauſſes couches, au moins deviennent-elles groſſes une ſeconde fois.

Les femmes du Breſil ſont bien plus retenues que nos Françoiſes, puiſque, dès qu'elles ſe ſentent groſſes, elles ſe ſéparent de la compagnie de leurs maris : elles n'appréhendent pas que les fortes ſecouſſes de l'amour ébranlent un enfant qui eſt fort délicat dans ſes premiers mois, & que les regles, qui ſont ſouvent provoquées par la chaleur que les baiſers réitérés excitent dans les parties naturelles d'une femme, l'étouffent & le ſuffo-

quent ; il ne peut même s'en garantir sur la fin de sa prison, lorsqu'il est plus robuste ; les liens qui le tiennent saisi se relâchent, par sa pesanteur, aux moindres efforts amoureux de la mere ; & il est ainsi contraint de perdre la vie en naissant, avant le temps, lui qui ne l'a presque pas encore reçue.

Quoique la plupart des Médecins, après *Hippocrate*, disent que la matrice est tellement fermée après la conception, qu'il n'est pas possible d'y faire entrer la pointe d'une aiguille, nous sommes pourtant persuadés du contraire ; car on sait qu'elle se décharge souvent de ses humidités superflues, & que les femmes sont engrossées une seconde fois. Nous ne manquons pas de femmes qui nous ont instruits des pertes rouges ou blanches qu'elles font dans les premiers mois de leur grossesse, & nous avons des exemples de superfétation, & peut-être plus souvent que nous ne le pensons ; car, les jumeaux qui naissent enveloppés de membranes différentes, & qui sont attachés à un seul arriere-faix, sont d'ordinaire autant de superfétations dont on ne s'apperçoit pas. Toute la Rochelle a su la superfétation de

Mademoiselle Louveau, qui, quelque temps après avoir accouché d'une fille, monta à cheval pour aller à la campagne, où elle accoucha d'un garçon vingt-neuf jours après ses premieres couches : la fille vécut sept ans, & le garçon ne vécut que sept jours.

Les femmes seroient trop malheureuses, si la douleur & les autres peines ne les abandonnoient point pendant leur grossesse. Une femme grosse qui a demeuré trois ou quatre mois dans des langueurs extrêmes, dans des dégoûts & des vomissements continuels, jouit présentement d'une santé parfaite : elle ne se souvient plus d'avoir été incommodée ; & si elle ne sentoit dans ses entrailles quelques petits mouvements comme de fourmis, elle ne s'imagineroit pas d'être grosse : mais cette santé ne dure pas longtemps ; car, dès que l'enfant aura de la force, ses douleurs se renouvelleront, & en touchant son pouls qui lui bat fort, on diroit qu'elle a la fievre. Enfin, le temps d'accoucher s'approche, l'enfant lui frappe le côté, les eaux commencent à couler pour humecter & élargir le passage ; & si

l'accouchement est malheureux, en moins d'une heure elle se délivre. C'est alors que l'on doit considérer la pudeur d'une femme qui accouche, & que l'on doit avoir pour elle & de la pitié & de la vénération à cause du mal qu'elle souffre & du péril où elle est exposée, & aussi à cause de l'honneur qu'elle a d'être l'origine & la source des beaux ouvrages de la nature.

On a soin, d'un côté, de l'enfant; on lui coupe le cordon le plus long que l'on peut, si c'est un garçon, & le plus court, si c'est une fille. Tout cela se fait par ordre de la Matrône, qui s'imagine que le membre du garçon en deviendra plus grand, & que la fille en sera plus étroite; après cela on lui donne du beurre & du miel fondus, pour s'opposer aux douleurs du ventre, auxquelles l'enfant est sujet après être né, & pour vuider les excréments noirs qui sont dans ses boyaux il y a long-temps. D'un autre côté, on soulage la mere, on lui serre d'abord doucement le ventre, & l'on étuve avec du vin tiede ses parties naturelles; en un mot, on y apporte tous les soins que l'on a accoutumé d'apporter aux femmes nouvellement accouchées.

ARTICLE IV.

Si la nature a fixé un temps pour accoucher.

Les Médecins & les Jurisconsultes agitent cette même question, & les uns & les autres l'examinent avec beaucoup de soin. Les Jurisconsultes veulent être assurés d'un temps fixe pour la naissance des enfants, afin de partager justement un patrimoine, & de n'en pas faire héritier un enfant qui ne seroit pas légitime ; & parce que ceux-ci ne jugent que sur le sentiment des Médecins, je veux bien rapporter ici en peu de mots ce que la plupart en pensent ; mais, avant que de dire quelque chose d'assuré sur cela, il me semble qu'il est à propos de répondre d'abord à quelques difficultés qui se présentent.

Quelques Médecins ont fait des livres exprès, où ils prétendent prouver qu'il n'y a point de temps déterminé pour la naissance des hommes, & que la nature, étant la maîtresse d'elle-même, avance ou retarde le

temps des couches quand il lui plaît. En effet, ceux qui ſont dans ce ſentiment, ne manquent ni de raiſon ni d'autorités pour ſaire valoir leur opinion; car ils diſent que les tempéraments des hommes étant preſque infinis, les enfants qui ont le plus de chaleur ſont plutôt formés dans les entrailles de leur mere, & naiſſent auſſi plutôt, ainſi qu'il y en a qui viennent au monde à ſix mois, comme fit *Livia*, femme d'*Auguſte*, ſelon le ſentiment des Médecins de ce temps-là; & d'autres qui, ayant moins de vigueur, ne peuvent naître qu'après pluſieurs mois, témoin *Ruffus*, que *Veſtilia* fit à onze mois, l'enfant dont une femme de ſoixante ans accoucha, lequel demeura dans les flancs de ſa mere pendant quinze mois, ſi nous en voulons croire *Maſſe*.

Ils diſent encore qu'une femme qui a la matrice petite & étroite, & qui d'ailleurs a fort peu de nourriture pour donner à ſon enfant, ne ſauroit s'empêcher d'accoucher à ſix ou ſept mois, au lieu qu'une autre qui ſera grande & bien nourrie, portera ſon enfant juſqu'à dix ou douze mois.

Ils ajoutent que la femme partici-

pant de la nature des animaux, qui ſont beaucoup de petits d'une ſeule ventrée, & de la nature de ceux qui n'en font qu'un, elle ne doit pas avoir un temps fixe pour accoucher; que l'homme n'ayant point de temps déterminé pour careſſer ſa femme, la nature n'en a point auſſi de ſixe pour le faire naître; qu'il n'en eſt pas de même des autres animaux qui ont leur temps réglé pour faire leurs petits, ſi bien que l'on ne verra pas en hiver une linote pondre & couver ſes œufs; qu'au reſte, l'autorité d'*Hippocrate* decide cette queſtion, qui a été ſuivie des Juriſconſultes, ſavoir, que les enfants peuvent naître depuis le ſeptieme mois juſqu'à l'onzieme.

Mais, ſi nous voulions examiner de près tous ces raiſonnements, nous pourrions dire que, bien que les femmes & les enfants aient des complexions fort différentes entr'eux, il y a lieu néanmoins d'être perſuadé qu'une vieille *Eſpagnole* & qu'une jeune *Laponoiſe* accouchoient naturellement l'une & l'autre au bout de neuf mois accomplis; que l'on ne doit pas établir un ſentiment ſur ce que les femmes nous diſent du nombre des

mois de leur grossesse ; que la grandeur de la matrice devroit plutôt avancer ses productions que de les retarder ; qu'une femme qui a peu de sang devroit accoucher plus tard, ayant besoin de plus de temps pour perfectionner ce qu'elle porte dans ses entrailles ; & qu'enfin on ne doit pas regarder les défauts d'une partie, ni les erreurs de la nature, pour établir un principe universel.

Nous pourrions encore dire que la nature des femmes n'est point entre la nature de ces différens animaux, & qu'*Averroès* s'est fort mal expliqué là-dessus ; que, quand les femmes font plusieurs enfants dans les mêmes couches, nous pouvons dire que ces accouchements sont contre les ordres de la nature, qui a prescrit aux femmes de n'en faire qu'un, ainsi que l'expérience nous le fait remarquer tous les jours ; après tout, que les femmes ont un temps aussi fixe pour accoucher, qu'ont les autres animaux pour faire leurs petits ; & qu'il ne faut pas confondre, par un sophisme évident, la saison & le temps auquel nous caressons les femmes & auquel elles conçoivent, avec le temps que

la nature garde comme inviolable pour la naiſſance des enfants.

Enfin, nous pourrions oppoſer *Hippocrate* à *Hippocrate* même, & nous pourrons alléguer cette belle vérité qu'il nous a laiſſée par écrit, ſavoir, que la nature eſt toujours ſtable dans ſes actions, & qu'il ne faut pas tant regarder ce qui arrive rarement pour établir une regle générale, que ce qui s'y paſſe le plus communément.

Fortifions encore ce ſentiment par d'autres preuves, & diſons que, ſi la nature garde une loi fixe dans les corps des bêtes lorſqu'elles ſont pleines, & que cette même nature ne manque pas preſque d'un jour à les irriter, pour mettre bas quand leur fruit a reçu tout l'accompliſſement qui lui eſt néceſſaire, on ne peut douter que l'homme, qui eſt le plus parfait de tous les animaux, ne ſoit réglé par les mêmes loix. La nature ne manque jamais d'obſerver un temps limité, quand il eſt queſtion de guérir une tumeur ou de finir une fievre. Ses loix ſont certaines & indubitables dans les criſes, & les Médecins ont paſſé pour des magiciens qui ont

remarqué ses mouvements avec le plus d'exactitude. La grossesse est une espece de maladie ; les accidents qui arrivent aux femmes grosses en sont comme les symptômes, & l'accouchement en est comme la crise & la fin. On ne denie point à la femme les mouvements fixes de la nature, quand il faut se défendre de quelque maladie qui l'oppresse, il n'y a que dans la grossesse & dans l'accouchement qu'on lui refuse ces ordres invariables ; & parce que l'on observe que les accouchements arrivent en divers temps, par des causes étrangeres qui les avancent ou qui les retardent, on est tellement prévenu là-dessus, que l'on prend l'ombre pour le corps, & le hasard pour la nature ; si bien que l'on ne peut revenir de ce que l'on s'est une fois imaginé, qu'il n'y a point de temps précis pour l'accouchement des femmes.

Au reste, puisque l'expérience nous montre que la plupart des enfants naissent depuis les dix derniers jours du neuvieme mois jusqu'aux dix premiers du dixieme, c'est-à-dire, dans l'espace de vingt jours, & qu'ils vivent presque tous ; que ceux qui naissent à

ſept ou huit mois ſont toujours imparfaits ou valetudinaires, & que de vingt il n'en vit pas trois : n'avouera-t-on pas que ces derniers naiſſent dans un temps que la nature n'a pas ordonné, & qu'ils ſortent plutôt par quelque maladie des entrailles de leurs meres, que par les ordres ſecrets de cette admirable modératrice de l'univers ?

C'eſt ſans doute ce qui obligea les Romains à déclarer illégitimes les enfants qui naiſſoient avant les neuf mois accomplis ; & c'eſt ce qui, par Arrêt du Parlement de Paris, fit débouter un pere de la ſucceſſion de ſon enfant, bien qu'après être né il eût reçu le baptême.

Ceux qui ont fait de ſérieuſes réflexions ſur les mouvements de la nature dans les accouchements des femmes, & qui ſe ſont long-temps appliqués à obſerver toutes les petites circonſtances & de la groſſeſſe & des couches, découvrent aiſément la difficulté de cette queſtion. Ils ont remarqué, comme j'ai fait dans les hôpitaux & par-tout ailleurs, que la nature conſerve toujours un temps fixe & déterminé pour les accouchements

qui se font selon ses ordres, & que les enfants les plus accomplis & les plus tempérés naissent toujours dans les dix premiers jours du dixieme mois, & le plus souvent à la même heure du jour qu'ils ont été faits : les autres naissent, comme je l'ai déjà dit, depuis le vingtieme jour du neuvieme mois jusqu'au dixieme jour du dixieme mois, c'est-à-dire, depuis le deux cent cinquante-cinquieme jour de leur conception, jusqu'au deux cent soixante & quinzieme, bien qu'il y en ait d'autres qui naissent quelquefois plutôt ou plus tard, quand il y a quelque cause étrangere qui en avance ou en retarde la naissance.

Je pourrois prouver cette vérité par beaucoup d'histoires que m'ont fourni mes amis sur ce sujet, si je n'en avois de domestiques : six enfants que ma femme a faits, ont demeuré dans les flancs de leur mere depuis le deux cent cinquante-sixieme jour, jusqu'au deux cent soixante & dixieme, c'est-à-dire, qu'ils sont tous nés sur la fin du neuvieme mois, ou au commencement du dixieme, si nous comptons les accouchements par les mois de lune, comme le prétendent la plupart de nos Médecins.

Mais, la preuve inconteſtable de cette queſtion ne peut être priſe d'ailleurs que de la naiſſance de JESUS-CHRIST, qui a été le plus parfait de tous les hommes. *S. Auguſtin* nous apprend qu'il demeura dans le ſein de la bienheureuſe *Marie* pendant deux cents ſoixante & treize jours, qui eſt le temps que l'Egliſe a obſervé depuis pour en célébrer la mémoire, c'eſt-à-dire, qu'il nâquit dans le commencement du dixieme mois.

Il eſt vrai qu'il y a quelques enfants qui naiſſent vers le dixieme jour du ſeptieme mois, ou le dixieme de l'onzieme mois; mais les uns & les autres ne vivent pas long-temps; car, étant nés contre les ordres de la nature, ainſi que nous l'avons dit, ils ſont ſujets à mille incommodités.

Si les enfants naiſſent dans un eſpace de temps ſi vaſte, il n'en faut accuſer que la différente & mauvaiſe façon de vivre des femmes, le pays où elles demeurent, la ſaiſon dans laquelle elles accouchent, l'oiſiveté dont elles jouiſſent, la variété de leur tempérament, les plaiſirs déréglés qu'elles prennent avec les hommes pendant leur groſſeſſe, les paſſions & les mala-

dies dont elles ſont attaquées. Tout cela avance ou retarde leurs couches, & force la nature à ſuſpendre ou à rompre le cours ordinaire de ſes opérations ; ce qui n'arrive preſque jamais aux autres animaux qui vivent ſelon les loix de la nature.

On doit donc conclure de tout ce diſcours, que les bons accouchements qui ſe ſont ſelon les ordres de la nature, arrivent le plus ſouvent dans l'eſpace de dix jours, & quelquefois de vingt ; mais cela n'empêche pas que les enfants ne vivent quelquefois, & qu'en France ils ne ſoient eſtimés légitimes, lorſqu'ils naiſſent depuis les dix premiers jours du ſeptieme mois, c'eſt-a-dire, depuis le cent quatre-vingt-ſeptieme jour de leur conception, juſqu'aux dix premiers jours de l'onzieme mois, c'eſt-à-dire, juſqu'au trois cent cinquieme jour ; tellement que, devant ou après ce temps-là, j'oſerois dire qu'on doit les eſtimer ou bâtards ou ſuppoſés ; & ſi la fille de *Jean Pellors*, Marchand de Lyon, étoit née quelques jours après le trois cent quatrieme jour de ſa conception, jamais le Parlement de Paris n'auroit donné un Arrêt en ſa faveur, par

par lequel il la déclaroit capable d'être héritiere de son pere. En effet, par un autre Arrêt, cette illustre Compagnie déclara illégitime un autre enfant qui étoit né le douzieme jour de l'onzieme mois après la mort de son pere.

ARTICLE V.

Du devoir des Mariés.

APrès les travaux de l'enfantement, la femme ne se souvient plus des douleurs qu'elle y a souffertes, & ses vuidanges ne sont pas plutôt écoulées, qu'elle attaque derechef son mari, & qu'elle lui livre amoureusement la bataille. Je ne doute point qu'elle n'y soit victorieuse comme auparavant, & qu'elle ne mérite d'être couronnée de myrte, comme l'étoient autrefois celles qui faisoient des conquêtes en amour ; & je ne doute point aussi qu'elle ne mérite cet honneur, elle qui attaque avec tant de courage, qui triomphe avec tant de gloire, & qui partage si avantageusement avec son antagoniste les fruits de sa victoire.

Elle revient inceſſamment à la charge, & ne dit jamais, c'eſt aſſez : ſes parties naturelles deviennent de jour en jour plus ardentes & plus amoureuſes, plus inquietes, plus inconſtantes & plus ſuſceptibles de laſciveté. En effet, elles ſont un animal dans un autre animal, qui fait ſouvent tant de déſordre dans le corps des femmes, qu'elles ſont obligées de chercher le moyen de l'aſſouvir & de l'appaiſer pour l'empêcher de leur nuire.

Le mari rend donc exactement à ſa femme ce qu'il lui doit, & la femme ce qu'elle doit à ſon mari : ſi ce devoir manque du côté du mari, la femme devient de mauvaiſe humeur, & lui fait adroitement connoître le chagrin qu'elle conçoit de n'être pas aimée ; ſi bien que l'on peut dire que les careſſes conjugales ſont les nœuds de l'amour dans le mariage, & qu'elles en ſont véritablement l'eſſence.

Mais, il y a des occaſions où un homme ne commet point de crime contre les loix de l'Ecriture ni de la ſocieté, lorſqu'il refuſe ce plaiſir à ſa femme.

Si s'incommoder pour plaire à

quelqu'un est une faute contre sa santé, selon le sentiment des Médecins, au moins si l'incommodité est tant soit peu considérable, peut-on fournir tous les jours aux voluptés déréglées d'une femme, lorsque la vue se diminue, que le sommeil se perd, que l'estomac & la tète se ruinent, que les jambes s'affoiblissent? Un homme n'est guere en état de faire son devoir, à l'égard des affaires domestiques & étrangeres, après s'ètre épuisé dans l'excès des voluptés conjugales. Les moindres incommodités qui viennent de l'excès de ces plaisirs, le dispensent absolument de ce qu'il doit en cela à sa femme: en user autrement, c'est pécher contre soi-même, s'attirer de grandes maladies & une vieillesse prematurée.

Ceux-là sont bien plutôt dispensés de ce devoir, qui sont tombés une seule fois dans les maladies qui attaquent les parties nécessaires à la vie; & quand même il n'y auroit que de légeres indispositions, cela devroit les empêcher de caresser leur femme. Les maladies du cerveau, de la poitrine & des extrêmités du corps, qui sont périodiques, doivent encore les

exempter de ce devoir, à moins qu'ils ne veuillent que le plaisir ne soit la cause de leur misere.

L'homme a bien plus d'occasion que la femme de s'excuser sur le devoir du mariage : c'est lui qui, dans les caresses conjugales, agit presque tout seul, & qui semble, par ses mouvements précipités, se hâter de voir la fin de ses plaisirs pour les renouveller une autre fois ; comme si la nature, étant chargée d'un homme, vouloit, par l'excès des voluptés, nous ôter la pensée de ce que nous y faisons de principal, pour s'en réserver toute la gloire à elle-même.

Il n'en est pas de même de la femme, qui ne fait que souffrir les caresses d'un homme dans une posture aisée ; il ne se trouve guere d'obstacle de son côté qui la puisse dispenser de ce qu'elle doit à son mari : la maladie n'est pas une cause assez légitime pour cela ; elle en souffre même quelques-unes qui ne se guérissent que par l'amour, & les remedes des Médecins sont souvent trop foibles pour les dompter. *Priape*, fils du vin & de l'oisiveté, a bien plus de pouvoir & de force que nos drogues ; son autorité

est plus souveraine, & son remede est beaucoup plus efficace que l'*armoce*, le *carabé*, les *testicules de castor*, & tous les autres remedes que l'antiquité a inventés pour ces sortes de maladies.

Nous remarquons tous les ans, dans les bêtes, que la nature fait dans leur corps une fermentation & une agitation d'humeurs, & qu'elle envoie à leurs parties naturelles du sang, des esprits & de la matiere qui les y chatouille : cette matiere, dans les bêtes, est, par rapport aux femmes, ce que nous appellons les regles ; si bien qu'il ne faut pas s'étonner si les bêtes cherchent alors, plutôt qu'en un autre temps, le mâle, que la nature leur a montré être le souverain remede à leurs tourments. C'est la raison pour laquelle la plupart des femmes sont plus amoureuses lorsque leurs regles commencent à couler ; car, le sang & les esprits se portant alors précipitamment à leurs parties naturelles qui en sont échauffées, elles chercheroient en ce temps-là de quoi se satisfaire, si la loi du vieux Testament ne punissoit de mort les hommes qui les touchent en ce temps-là. On doit pourtant, en quelque façon, pardonner à l'excès

de l'amour du beau ſexe ; il y a alors plus de feu & d'empreſſement pour aimer qu'en tout autre temps, pourvu toutefois qu'il ſe porte bien ; mais un homme n'eſt pas innocent quand il commet cette indécence.

J'avoue que l'un & l'autre ne ſont point ordinairement incommodés quand ils ſe careſſent pendant les regles, il n'y a que la femme qui perd un peu plus de ſang qu'elle ne ſeroit ; mais l'homme n'en reſſent aucun dommage. Tous les déſordres de ces conjonctions impures ne tombent que ſur l'enfant qui en eſt engendré ; car, ſouvent il meurt avant que de vieillir, ou paſſe toute ſa vie dans une langueur continuelle.

Il en eſt à peu près de même des vuidanges de l'accouchement : ce que la mere & l'enfant ont refuſé comme inutile pendant la groſſeſſe, cela même ſe purge peu à peu quinze ou vingt jours après les couches : ſi un homme careſſe ſa femme avant ce temps-là, il la met en danger de perdre la vie, ou de paſſer malheureuſement ſa groſſeſſe, ſi elle devient groſſe peu de temps après être accouchée ; car, les ordures qui doivent

couler par ces lieux, demeurant dans ſon corps, infectent & la mere & l'enfant à venir. C'étoit ſans doute ſur cela qu'étoit fondée la loi de l'ancien Teſtament, qui ne permettoit à aucun homme de toucher une femme que trente jours après avoir fait un garçon, & ſoixante après avoir fait une fille.

Il y a beaucoup plus de difficulté à ſavoir ſi une femme groſſe peut manquer à ce qu'elle doit à ſon mari; les ſentiments ſont partagés là-deſſus: quelques-uns veulent que l'on puiſſe baiſer auſſi vigoureuſement une femme lorſqu'elle eſt groſſe, que lorſqu'elle eſt vuide: j'en prends à témoin *Julie*, fille de l'Empereur *Auguſte*, qui, étant groſſe, voulut perſuader aux gens que l'on ne faiſoit point tort à ſon mari de faire paſſer d'autres hommes dans ſa barque lorſqu'elle étoit chargée de marchandiſes humaines, pour me ſervir de la penſée de cette femme; les autres ont tant de ſcrupule dans cette occaſion, qu'ils s'imaginent que l'on commettroit un grand crime ſi l'on careſſoit une femme groſſe, & que l'on contribueroit à la perte de ſon enfant.

Pour décider cette queſtion, on n'a

qu'à obſerver ce qui ſe paſſe dans la nature parmi les bêtes, & on y verra que les cerfs, les taureaux, les béliers & quelques autres animaux, ne touchent plus leurs femelles quand elles ſont une fois pleines. Les accidents fâcheux, que nous avons remarqué ci-deſſus pouvoir arriver à une femme groſſe qui reçoit les careſſes de ſon mari, ſont des cauſes légitimes pour empêcher un homme de careſſer ſa femme. De fauſſes couches peuvent arriver par un flux de ſang que les agitations amoureuſes excitent; une ſuperfétation peut ſurvenir; un faux germe ou un fardeau peut ſuffoquer l'enfant, comme *Riolan* nous témoigne l'avoir vu; en un mot, ces accidents peuvent ôter la vie à la mere & à l'enfant: au contraire, les accouchements feront plus libres, ſi l'on ne touche point une femme pendant ſa groſſeſſe, & les enfants, ſelon la penſée d'*Hippocrate*, ne naîtront pas avant le terme.

Ce furent ſans doute ces raiſons qui empêcherent le ſage Empereur de *Conſtantinople*, *Iſaac Comnene*, de toucher ſa femme après qu'elle eut conçu; & quoique ſes Medecins le lui

lui conſeillaſſent pour la conſervation de ſa ſanté, il n'en voulut pourtant rien faire, préférant ainſi la ſanté de deux perſonnes à la ſienne propre. C'étoit même une loi parmi quelques Peuples Payens, ſi nous en croyons *S. Clément*, de ne connoître jamais une femme groſſe.

J'en dis autant des nourrices, qui ne peuvent rendre ſans danger ce qu'elles doivent à leurs maris : car, quelle apparence qu'un lait ſoit bon, ſi la mere a des dégoûts & des vomiſſements continuels, ſi elle eſt épuiſée par les plaiſirs de l'amour, qui échauffe & qui corrompt le lait par la chaleur exceſſive de ces mêmes plaiſirs, & ſi elle a les autres incommodités qui arrivent ordinairement aux femmes groſſes, & qui infectent le lait d'une mauvaiſe odeur quand elles ſont careſſées ? Cependant, ſi une nourrice devient groſſe d'un même homme, ſi elle n'eſt guere malade au commencement de ſa groſſeſſe, & que d'ailleurs elle ſoit vigoureuſe & ſanguine, je ne vois pas de raiſon qui puiſſe l'empêcher de rendre ce qu'elle doit à ſon mari, & même d'allaiter ſon enfant durant les deux ou trois premiers mois

de sa grossesse ; car, l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles étant alors fort petit, n'a pas besoin d'abord de beaucoup d'aliments ; il y a même des femmes qui se portent beaucoup mieux, si elles allaitent alors, que si elles conservoient toutes leurs humeurs pour l'enfant qu'elles ont conçu. Ces humeurs, qu'elles ont en abondance, peuvent suffoquer le petit enfant qu'elles portent dans leur sein, si elles ne sont épanchées pour d'autres usages : c'est pourquoi nous sommes quelquefois obligés de faire saigner ces personnes-là pour les décharger de l'abondance de leur sang, & les faire ensuite accoucher plus heureusement.

ARTICLE VI.

Du temps où les Hommes & les Femmes cessent d'engendrer.

LE monde est plein de productions ; il s'en fait par-tout, jusques dans les entrailles de la terre : c'est le seul moyen qui fait subsister toute la liaison de ce grand univers,

Les hommes, qui en font l'ornement, ne manquent point, de leur côté, à faire de continuelles générations. Depuis l'âge de discrétion jusqu'à la vieillesse, ils s'emploient incessamment à cet amoureux commerce, comme s'ils avoient en vue d'éterniser la nature humaine, plutôt que de conserver leur vie & leur santé : car, il est certain que les plus lascifs & les plus voluptueux sont ceux qui vivent le moins. Les passereaux, qui aiment si éperdument leurs femelles, ne vivent que trois ou quatre ans ; la chaleur naturelle, qui s'épuise par l'amour, leur manquant avant le temps, les fait aussi finir plutôt : c'est pour cela que les Peintres, voulant marquer une voluptueuse, ont fait tirer par des passereaux le char où *Sapho* étoit représentée comme en triomphe.

Nous avons ci-dessus observé le temps où les hommes & les femmes commençoient à engendrer ; il faut présentement examiner celui où ils finissent.

Quoique les Médecins prolongent le temps de la premiere vieillesse jusqu'à soixante-cinq ans, & qu'ils croient qu'un homme puisse engendrer ordi-

nairement jusqu'à cet âge-là, cependant les Jurisconsultes se restreignent à l'âge de soixante ans, après quoi ils prétendent qu'un homme soit impuissant ; c'est pourquoi ils en ont fait une loi expresse. En effet, c'est alors que l'amour nous abandonne ; & bien que dans le fond du cœur nous le conservions toujours jusqu'à la mort, il ne se fait pourtant que fort rarement connoître dans nos parties naturelles après cet âge-là : la vieillesse nous glace, & nous n'avons presque plus de chaleur & d'esprits que pour nous conserver, bien loin d'en avoir pour en donner à un autre.

Il ne nous faut avoir que la pensée des plaisirs passés du mariage, quand nous sommes vieux, pour exciter le mouvement de notre cœur, & pour multiplier notre chaleur naturelle & nos esprits. Il n'y a ni feu, ni coussins, ni peaux d'animaux qui nous échauffent comme les pensées & les réflexions que nous faisons sur les amours de notre jeunesse. Le corps d'une fille de quinze ans est encore plus efficace, quand nous l'appliquons au nôtre ; il nous communique sa chaleur, qui est de la même espece que celle que

nous avons ; & l'expérience de David nous fait bien voir qu'il n'y a point au monde de meilleur remede que celui-là : mais, les pauvres filles ne durent pas long-temps ; elles donnent aux vieillards ce qu'elles ont de doux & d'agréable, & prennent pour elles ce qu'ils ont d'âpre & de fâcheux. Ces approches innocentes, dans un âge si avancé, ne doivent pas pourtant obliger un vieillard à caresser amoureusement une fille ; & je ne sais si le bon Roi David ne passa pas les bornes de la bienséance, quand il tenoit entre ses bras la belle *Abisag*, puisque l'Historien nous apprend qu'il mourut bientôt après.

La nature a ses mouvements réglés & ses productions déterminées, ainsi que nous l'avons prouvé ci-dessus ; & s'il se trouve quelques exemples d'hommes vieux qui aient fait des enfants à l'âge de 60, 70, de 80, ou même de 100 ans, ils ne nous doivent pas servir de regle pour établir la fin de la génération dans les hommes.

C'est un prodige de ce que l'on nous rapporte que Mr. le Duc de *Saint Simon* a fait un enfant à l'âge de soixante & douze ans, que le Roi

& la Reine ont tenu ſur les fonts de baptême. On m'écrit de Paris, dans le temps que je retouche ce livre, que ce prétendu garçon, ayant douze ou treize ans, avoit eu des effuſions qui font diſtinguer les hommes des femmes, & que la Matrône, après l'accouchement de la mere, s'étoit lourdement trompée en ne diſtinguant pas bien le ſexe. C'eſt un autre prodige ce que nous dit *Valere Maxime*, que *Maſſaniſſa*, Roi de Numidie, engendra *Metynnate* après quatre vingt-ſix ans. C'en eſt un autre, ce que nous apprend *Æneas Silvius*, *d'Uladiſlas*, Roi de *Pologne*, qui fit deux garçons à l'âge de quatre vingt-dix ans. C'en eſt encore un autre beaucoup plus grand, ce que nous raconte *Felix Platerus* de ſon grand-pere, qui engendra à l'âge de cent ans; & enfin, ce que nous dit *Maſſa* eſt encore quelque choſe de plus incroyable là-deſſus, qu'un homme de ſoixante ans qui vint au monde ſans avoir toutes les parties accomplies, & nâquit le quinzieme mois de ſa conception.

Il n'en eſt pas de même à l'égard des femmes; elles ont un temps plus

limité & plus court que les hommes. Si une fois les regles les abandonnent lorsqu'elles sont un peu âgées, elles cessent en même temps d'engendrer : c'est pour cela que la loi a déterminé aussi judicieusement un temps à l'égard des femmes qu'à l'égard des hommes ; elle estime les accouchements prodigieux qui se font après l'âge de cinquante ans, & n'admet point les enfants pour légitimes qui naissent après ce temps-là, parce que, selon le sentiment des Médecins, les regles cessant aux femmes environ à l'âge de quarante-cinq ans ou de cinquante ans, il est impossible qu'il se puisse naturellement engendrer un enfant, si la femme manque des choses nécessaires à le former & à le nourrir.

Cependant, si après cet âge-là il se trouve encore quelques femmes vigoureuses qui puissent avoir leurs regles, je ne doute point que l'on ne fit une grande injustice à un enfant qui en naitroit, si on le privoit du bien de ses parents. Ce fut sans doute la seule raison qui obligea l'Empereur *Henri* de faire accoucher sa femme, âgée de cinquante ans, à la vue de tout le

monde, pour ôter le ſoupçon que l'on auroit pu avoir de ſon accouchement.

Ainſi, bien que la loi ſoit bien établie pour les termes des productions des hommes qui arrivent le plus ſouvent, il peut cependant naître des occaſions où il ne doit pas avoir lieu, pourvu que les hommes aient de la vigueur, & que les regles ne manquent point aux femmes : car, on ne ſauroit faire une loi ſi juſte qu'elle ne pût cauſer quelquefois du dommage à quelques particuliers ; & parce qu'elle eſt générale, il ſe trouve des occaſions où elle ne favoriſe pas tout le monde.

CHAPITRE IV.

Quel tempérament eſt le plus propre à un homme pour être fort laſcif, & à une femme pour être fort amoureuſe.

POur expliquer le mêlange & la compoſition des mixtes qui ſe rencontrent dans l'univers, & qui ont tous un tempérament différent, les Philoſophes ſe ſont ſervis des deux moyens : les uns ont conſidéré la

matiere qui les forme ; ils en ont observé la figure, la grandeur & la liaison, & se sont imaginés, comme ont fait *Démocrite* & *Descartes*, qu'ils en expliqueroient suffisamment la nature par les atômes qui les composent : les autres, comme *Hippocrate* & *Aristote*, se sont persuadés que la matiere des mixtes ne pouvoit être sans qualité, & que le toucher étant le juge des premieres & des secondes qualités, ils pourroient aussi par-là en faire mieux connoître la nature. *Aristote* appelle les secondes qualités des effets corporels ou des conditions matérielles, que je pourrois nommer des qualités de la matiere. Il en a fait de deux sortes, les unes actives, comme la puissance d'endurcir, de ramollir, d'épaissir, &c. & les autres passives, qui sont des effets de cette même faculté, comme est la dureté, l'épaisseur, la ténuité, &c.

De ce corps ainsi composé de matieres & de qualités, pour parler avec ces derniers Philosophes, il naît une autre qualité que l'on peut nommer, avec *Galien*, propriété de la substance, avec *Vellesine*, qualité du mêlange de la matiere, ou enfin avec d'autres

qualités occultes, qui eſt, à proprement parler, l'eſſence & le tempérament du mixte ; ſi bien que l'on peut dire que le tempérament n'eſt autre choſe qu'une qualité qui réſulte du mêlange de la matiere & des qualités des éléments : car, comme pluſieurs voix différentes font une mélodie quand elles ſont bien mêlées, tout de même ces matieres & ces qualités, bien que contraires, ſe lient ſi étroitement les unes aux autres pour faire un tempérament, que l'on ne ſauroit les diſcerner ; tant il eſt vrai de dire que le tempérament eſt une union & un ordre des choſes qui ſont inceſſamment oppoſées entr'elles.

Il y a beaucoup de choſes à obſerver dans la compoſition des corps ; mais, il y en a peu que nous puiſſions clairement connoître : j'avoue que nous ſavons qui en eſt l'auteur, que nous voyons tous les jours ſes ouvrages, & que la matiere nous en eſt ſenſible ; mais qu'il eſt difficile de concevoir comment, par un peu de ſemence, pour me renfermer dans l'exemple de la formation de l'homme, il ſe peut faire une ſi grande variété de tempéraments !

Ceux qui veulent s'élever dans ces ſortes de connoiſſances par-deſſus le reſte des hommes, ſont obligés d'avouer, après avoir bien cherché, qu'ils en ſavent moins que les enfants, & que le tempérament des hommes, qu'ils examinent, eſt ſi difficile à comprendre, qu'ils ſont contraints de dire qu'on ne le peut connoître qu'en gros.

Les Médecins admettent quatre ſortes de tempéraments, où une ſeule qualité prend le deſſus, & ils en comptent auſſi quatre autres, qu'ils appellent compoſés, où deux qualités ſont manifeſtes. Les premiers tempéraments ſont rares, & il ne ſe trouve preſque jamais de qualité qui ſoit accompagnée d'une autre qui ne lui eſt pas ennemie. Quelques-uns ajoutent un neuvieme tempérament, qu'ils appellent égal ou tempéré, où il n'y a point de qualités qui ſe ſurpaſſent l'une l'autre; mais, parce que l'on ne ſe rencontre point dans les hommes, & que les matieres & les qualités des éléments ne ſont pas mêlées enſemble ſi juſtement qu'il n'y en paroiſſe quelqu'une qui domine; nous ne parlons point de celui-ci, qui

n'a été inventé dans les écoles que pour servir de regle aux autres.

Pour expliquer mieux les tempéraments des hommes, les Médecins ont attribué les matieres & les qualités des éléments à chaque humeur de corps : ils ont dit que la bile étoit chaude & seche comme le feu ; que la mélancolie étoit froide & seche comme la terre ; que la pituite étoit froide & humide comme l'eau ; & qu'enfin le sang étoit chaud & humide comme l'air.

ARTICLE I.

Quel tempérament doit avoir un homme pour être fort lascif.

APrès avoir expliqué en général les tempéraments des hommes, il faut présentement descendre dans le particulier, & examiner quel tempérament doivent avoir les deux sexes pour être fort lascifs. A voir ce jeune homme de vingt-cinq ans, on le prendroit pour un satyre, qui cherche incessamment par-tout de quoi assouvir sa passion. Toutes les femmes lui

ſont agréables dans l'obſcurité ; il n'en refuſe aucune, quelque laide qu'elle ſoit, il eſt toujours en état de la ſatisfaire : ſa raiſon n'eſt pas capable de retenir ſes emportements amoureux, & ſon tempérament eſt trop bouillant pour ſouffrir qu'elle en ſoit la maîtreſſe ; juſques-là même qu'il eſt ſi amoureux & laſcif, que, ſi le Magiſtrat veut lui accorder la permiſſion d'épouſer la ſtatue de la fortune, qu'il aime avec excès, il le fera publiquement, comme fit un autre impudique, qui careſſa la ſtatue de *Venus Gnidienne*, faite par *Praxitele*.

Il eſt vrai que tout favoriſe ſon tempérament & ſes voluptés déréglées. Rien ne lui manque dans la vie ; s'il y a au monde des aliments ſucculents & des breuvages delicieux, ils ſont pour lui. Parce qu'il eſt inceſſamment dans la bonne chere, ſon ventre eſt toujours plein, & ſes parties amoureuſes, qui n'en ſont pas fort éloignées, ſont auſſi toujours enflées de leur côté, ſelon la remarque de *Saint Jerôme ;* ſi bien que les bons aliments & l'excellent vin contribuent beaucoup à la laſciveté. C'eſt ſans doute de-là qu'eſt venu ce beau proverbe

latin, qui n'a point de grace ſi on le traduit en notre langue : *ſine Cerere & Baccho friget Venus.* En effet, tout eſt glacé dans l'amour ſans ce qui eſt marqué par le pepin de raiſin & par le grain de froment, qui ſont des figures bien faites des parties naturelles de l'homme & de la femme.

L'oiſiveté eſt une des ſources de l'amour deshonnête, & la fable n'a marié *Mars* avec *Venus*, & n'a fait *Priape* fils de *Bacchus* & de *Vénus*, c'eſt-à-dire, qu'elle n'a joint l'oiſiveté avec *Mars* & *Bacchus*, que pour cette raiſon ; auſſi trouve-t-on dans les armées beaucoup plus de déſordres amoureux que dans tout un Royaume, parce que les ſoldats ne ſont pas toujours occupés à la guerre.

La région & le climat ne contribuent pas peu à la laſciveté des hommes : nous voyons plus de chaſtes à *Stockholm* qu'à *Séville* ou à *Naples*, villes où ſouvent il naît des monſtres qui ſont les effets d'un amour abominable. L'hiſtoire que nous fait *Saint Auguſtin* eſt une preuve de ce que j'avance. Le Gouverneur d'Antioche, dit-il, preſſoit un jour un Marchand de lui donner une livre d'or ; cet

homme, au déſeſpoir de ne ſe pas trouver en état de le ſatisfaire, le communiqua à ſa femme, qui, pour mettre ſon mari hors de peine, lui demanda permiſſion de ſe proſtituer à un riche Marchand qui la prioit d'amour il y avoit quelques jours: elle eſpéroit, par ce moyen, aſſouvir l'avidité du Gouverneur, & tirer ſon mari de l'embarras où il ſe trouvoit en recevant de cet homme une pareille ſomme d'or. Le mari y conſent, la femme ſe proſtitue, & le Marchand, au lieu de lui donner une livre d'or, comme ils étoient convenus, lui fit donner une livre de terre. La femme, fort ſurpriſe de cette infidélité, porta ſes plaintes au Gouverneur, qui fit payer au Marchand ce qu'il avoit promis à la femme.

Un homme donc qui ſera ému par toutes les cauſes de laſciveté dont je viens de parler, & qui d'ailleurs eſt d'un tempérament chaud & ſec, laiſſera le plus ſouvent agir ſa paſſion indiſcrette ſans vouloir la modérer; car, il a le cœur ſi échauffé, qu'il pouſſe ſans ceſſe un ſang extrémement chaud, ſubtil & plein d'eſprits dans toutes les parties du corps qu'il enflamme, &

ſon pouls agité en eſt un ſigne & un effet tout enſemble : il paroît plus ferme & plus fréquent quand on le touche. C'eſt par-là qu'un *Hippocrate* connut l'amour déréglé de *Perdicas* pour *Philé*, maîtreſſe de ſon pere.

Son foie, qui eſt la partie où l'amour a établi ſon ſiege, ſelon la penſée de *Galien*, eſt plein de feu & de ſouffre, & le corps, à qui il communique inceſſamment ſes humeurs, eſt tout jaune par la bile qu'il engendre. Cette chaleur exceſſive épaiſſit ſon ſang, & le rend épais & melancolique ; ſi bien que, par cette qualité, il conſerve plus long-temps la chaleur qui lui a été communiquée ; & comme le lievre eſt le plus mélancolique de tous les animaux, il eſt auſſi le plus laſcif.

Le cerveau de cet homme n'a pas aſſez de froideur pour tempérer l'ardeur de ſon cœur & de ſon foie ; il eſt preſque tout deſſéché par le feu exceſſif de l'amour, & il n'a pas plus de cerveau que cet *impudique Triacleur* dont on fit depuis peu la diſſection.

Ses reins, où l'Ecriture met le ſiege de la concupiſcence, ſont ſi chauds, qu'ils enflamment les parties voiſines, la chaleur dilate les vaiſſeaux ſpermatiques,

tiques, & y fait auſſi couler la ſemence plus abondamment ; ſi bien qu'un homme amoureux de la ſorte n'auroit point de honte de ſe faire ſervir à table par des filles nues, ainſi que faiſoit l'Empereur *Tibere*, ni de ſe faire traîner en public par d'autres filles nues, comme faiſoit l'infame *Heliogabale*.

Si nous conſidérons maintenant cet homme par le dehors, on diroit qu'il vole quand il marche, ſon embonpoint ne l'embarraſſe guere, il ſuffit qu'il ſoit charnu & nerveux pour être agile & laſcif tout enſemble ; ſa taille eſt médiocre, ſa poitrine large, ſa voix forte & groſſe : la couleur de ſon viſage eſt brune & bazanée, mêlée d'un peu de rouge ; & ſi on le découvre, ſa peau ne paroîtra pas tout-à-fait blanche : ſes yeux ſont brillants & bien ouverts, ſon nez eſt grand & aquilain, ſes bras ſont garnis de veines qui renferment un ſang ſubtil & pétillant ; ſi on le touche, on s'imagine mettre la main ſur du feu : ſa peau eſt ſi rude & ſi ſeche, que le poil, qui la couvre preſque par-tout, ne fait que l'adoucir un peu ; ſes cheveux ſont durs, noirs & friſés ; il n'a garde de

les faire couper sur ce qu'il a ouï dire des *Auvergnats*, que, pour avoir plus de bétail, ils ne coupoient jamais la laine de leurs brebis, ni les crins de leurs chevaux, parce qu'ils ont remarqué, par expérience, qu'il se fait par-là une dissipation d'esprits qui s'oppose à la lasciveté & à la génération : sa barbe, qui est un signe de l'admirable puissance de faire des enfants, marque la force & la vigueur de sa complexion ; elle est épaisse, noire & dure : ses parties naturelles sont comme ensevelies dans le poil ; & si la nature s'est hâtée à y en faire naître dès l'âge de treize ou de quatorze ans, ce n'a été que pour donner des marques d'une lasciveté désordonnée qui se manifeste dans le temps.

Il est certain, selon que les Naturalistes le remarquent, que les oiseaux qui ont le plus de plume aiment le plus éperdument leurs femelles, parce qu'ils ont beaucoup plus d'excréments vaporeux : aussi les hommes qui ont le plus de poil sont les plus amoureux, leur humidité étant vaincue par l'excès d'une chaleur qui n'est pourtant pas capable de les rendre malades.

C'est cette même chaleur qui desse-

che le cerveau & le crâne des hommes lascifs, & qui les fait promptement devenir chauves : car, comme ils manquent à la tête de vapeurs terrestres dont les cheveux sont produits, & que d'ailleurs les cheveux ne peuvent percer une peau dure & seche, comme l'ont ceux qui sont d'un tempérament chaud & sec, on ne doit pas s'étonner s'ils deviennent chauves, & si cette chauveté s'augmente tous les jours par l'usage des femmes. C'est ce qui attira sur *Jules-César* cette raillerie piquante que l'on publia à Rome lorsqu'on l'y menoit en triomphe : *Romani, servate uxores ; mæchum, calvum adducimus.* Ajoutez à cela que cet Empereur fut si amoureux & si lascif, qu'il changea quatre fois de femmes légitimes qu'il dépucela ; *Cléopatre*, dont il eut *Cesarion*, qu'il aima éperdument ; *Eunoé*, Reine de Mauritanie, qu'il caressa ; *Posthumia*, femme de *Servius Sulpicius ; Lollia*, femme de *Gabinius ; Tertulla*, femme de *Crassus ; Murcia*, femme de *Pompée ;* & *Servilia*, sœur de *Caton* & mere de *Marcus Brutus.* De plus, si cet homme lascif a perdu une jambe, il s'acquittera beaucoup mieux qu'un

autre de ſon devoir auprès de ſa femme, parce que les parties mutilées ne recevant point d'aliment, le ſang s'arrête dans les parties de la génération, & les rend plus fortes & plus laſcives que dans les autres hommes.

Cet homme, dont nous venons de faire le portrait, eſt d'un tempérament ſi chaud & ſi amoureux, qu'il auroit beau avoir la vertu des perſonnes les plus ſaintes, ſa nature lui donnera toujours une pente à l'amour des femmes; on auroit plutôt éteint un grand feu avec une goutte d'eau, & l'on obligeroit plutôt un fleuve rapide à remonter vers ſa ſource, que de corriger l'inclination de cet homme. Cette paſſion déréglée, qui lui échauffe inceſſamment l'imagination, eſt la cauſe de tous les déſordres de ſa vie; c'eſt un appétit qui s'arme avec violence contre ſa raiſon, & qui détruit à toute heure ce beau préſent que Dieu lui a fait; en un mot, c'eſt une maladie habituelle qui ne s'empare ordinairement que des ames folles qui ſe laiſſent éblouir par la beauté de quelque femme. Les Rois & le vin ſont bien puiſſants; mais, à dire le vrai, la femme l'eſt encore plus, & il faudroit

que Dieu fît un miracle, si on vouloit que cet homme-là corrigeât son humeur amoureuse. Quand on s'abandonne trop mollement aux plaisirs du mariage, selon la pensée de *S. Augustin* dans ses Confessions, ces plaisirs deviennent coutume, & cette coutume nécessité.

Son ame, qui est aussi éprise d'amour que son corps est échauffé, rend sa passion sans exemple : il ne voit pas plutôt une femme un peu découverte, que ses parties naturelles en sont émues ; & il ne l'a pas plutôt observée avec réflexion, que cet objet fait autant impression sur lui, que le fouet en faisoit sur cet autre dont on nous raconte qu'il ne caressoit jamais plus ardemment une femme que lorsqu'on le fouettoit le plus cruellement.

Mais, quand ce feu sera un peu appaisé par la froideur de l'âge, l'amour, qui agite à cette heure cet homme, lui donnera en ce temps-là de l'esprit & de l'agrément ; mais, il n'étouffera pas entierement la flamme qu'il a nourrie dans son sein ; au contraire, elle sera plus violente qu'autrefois ; ce sera alors un feu allumé

dans du fer, qui conſervera plus long-temps ſa chaleur; & cette bile, qui étoit autrefois la ſource de tous ſes emportements amoureux, ſe changera peu à peu en une humeur épaiſſe & mélancolique, qui feroit encore la cauſe de ſes voluptés déréglées, ſi ſes parties étoient alors en état de lui obéir.

Il eſt donc véritable, par tous les ſignes que nous venons de rapporter, que les hommes qui ſont d'un tempérament chaud & ſec, bilieux ou mélancolique, ſont les plus laſcifs : ils ne manquent ni d'appétit naturel, ni de mouvements de concupiſcence ; ils ont en abondance de la matiere & des eſprits vaporeux, qui diſpoſent inceſſamment leurs parties naturelles à ſe joindre amoureuſement à une femme ; & ſi ceux qui ſont d'un tempérament chaud & humide, que nous appellons ſanguins, aiment plus éperdument que ces autres, cependant leur ſemence n'eſt pas accompagnée d'une qualité ſi âpre qui les chatouille à toute heure, & qui les rend ainſi plus amoureux. *Périclès* étoit du nombre de ces dernieres perſonnes, puiſqu'il épouſa une courtiſanne, après

s'être enquis de sa vie passée. Il y a des Suisses & des Allemands qui en font de même aujourd'hui, & la plupart s'en trouvent bien.

ARTICLE II.

Quel tempérament doit avoir une Femme pour être fort amoureuse.

L'Amour embrase tellement le cœur d'une jeune fille qui aime l'oisiveté, les louanges, les habits somptueux, les festins & les discours d'amourettes, qu'enfin elle succombe à ses appas, & qu'elle ne peut se défendre de ses atteintes : elle y a même d'ailleurs une pente & une inclination naturelle ; car, si on la considere par le dehors, sa taille est médiocre, son marcher chancelant & badin, & son embonpoint modéré : elle est brune, & ses yeux étincelants sont des marques d'une flamme cachée : sa bouche est belle & bien faite, mais un peu grande & seche, son nez un peu camus & retroussé, sa gorge est grosse & dure, sa voix forte & ses flancs bien ouverts : ses cheveux sont noirs,

longs & un peu rudes; & dès l'âge de onze ou de douze ans, elle s'apperçut que le poil sortoit à ses parties naturelles, & qu'il y excitoit déjà des émotions amoureuses. Ce fut alors que la chaleur de son tempérament bilieux avança ses regles & lui fit faire des démarches deshonnêtes pour son sexe; si bien qu'il ne faut pas s'étonner si elle continue encore présentement son commerce indiscret.

Plus le sang & les esprits coulent dans une partie que la douleur ou la volupté irrite, plus il s'y fait de violentes fluxions. D'abord, cette jeune fille n'étoit qu'émue dans ses embrassements amoureux; à cette heure que les conduits sont fort ouverts, & qu'ils portent abondamment du sang & des esprits à ses parties naturelles, dès la moindre petite émotion amoureuse, sa passion est si violente qu'elle ne sauroit la modérer: les avis de ses parents sont vains, les regles de la pudeur & de l'honnêteté sont inutiles, & les réflexions qu'elle y peut faire ne sont plus de saison. Il n'y a point de lieu pour la vertu ni pour la tempérance, quand la passion domine, & que notre tempérament nous force à aimer; témoin

Bonne

Bonne de Savoie, femme de *Galeas Sforce*, que l'on ne put jamais faire revenir de son impudicité.

L'on épuiseroit plutôt la mer, & l'on prendroit plutôt les astres avec les mains, que de rompre les mauvaises inclinations de cette jeune fille : sa nature, sa beauté, sa santé & sa jeunesse sont de grands obstacles à sa pudicité, & tout cela lui a servi de bon maître pour lui apprendre à aimer tendrement. Il lui semble qu'elle a de la confusion & qu'elle fait quelque chose contre la bienséance, quand elle refuse un jeune homme bien fait qui la prie de bonne grace; & si, par hasard, elle paroît quelquefois le refuser, par quelque pudeur du sexe qui lui reste encore, c'est alors qu'elle en a le plus d'envie, & qu'elle s'abandonneroit avec le plus de passion. Elle ressent dans elle-même un appétit secret pour se lier amoureusement à un homme, & il semble que la côte dont sa premiere mere lui a laissé une petite partie veuille incessamment, par un instinct naturel, se joindre à la personne dont elle a été séparée, & qu'elle veuille imiter *Eve* après sa création, qui ne mangea & qui ne but qu'après

avoir été careſſée de ſon mari. Il n'y a point d'excès d'amour où cette jeune fille ne ſe porte ; & ſon imagination eſt ſi échauffée par les objets, que, ſi elle manque quelquefois d'occaſion pour ſe ſatisfaire, elle tombe au même inſtant dans une fureur d'amour que l'on ne peut corriger qu'avec peine. C'eſt alors que ſes diſcours ſont impudiques & ſes actions laſcives, & qu'elle cherche avec les yeux, quand la maladie lui en permet l'uſage, quelque perſonne capable de la guerir.

Cette fureur amoureuſe vient ſouvent à tel point, qu'elle la force à ſolliciter un homme de l'embraſſer tendrement, & à ſe proſtituer même au premier venu ; mais ſi, par haſard, elle devient groſſe, tout ſe calme chez elle, & ſes parties amoureuſes ſont alors comme aſſouvies, ainſi qu'il arriva à cette femme, quoique vertueuſe, dont *Matthieu de Gradis* nous rapporte l'hiſtoire.

Au reſte, toutes les femmes amoureuſes ne ſont pas ſemblables ; l'on en voit d'agiles, d'inconſtantes, de babillardes, de hardies ou d'inquietes ; d'autres paroiſſent mornes, ſolitaires, timides ou languiſſantes : il s'en eſt

trouvé qui n'ont pas eu de honte de publier ce que les autres cachent avec tant de ſoin. *Suetone* nous apprend que *Tibere* ſit peindre autour de ſa ſalle toutes les poſtures laſcives qu'il avoit tirées du livre de la courtiſanne *Eliphaëtis*. On en a vu d'autres qui, craignant les ſuites fâcheuſes de l'amour, ſe divertiſſoient avec des filles comme ſi elles euſſent été des hommes; c'eſt ce que le Poëte *Martial* reproche aigrement à *Baſſa*. On ſait encore que *Mégille* méritoit le même reproche, & que *Sapho Leſbienne* avoit chez elle quantité de ſervantes pour un pareil divertiſſement.

Si nous en voulons croire *S. Jérôme*, & après lui *S. Thomas*, une fille deſire avec plus de paſſion qu'une femme d'être careſſée d'un homme, parce, diſent-ils, qu'elle n'a jamais goûté les plaiſirs que cauſe une conjonction amoureuſe, & qu'elle s'imagine qu'ils ſont tout autres qu'ils ne ſont; mais l'expérience, que ces deux grands hommes n'avoient point, nous fait voir tout le contraire, & nous ſavons qu'une femme qui ſait ce que c'eſt que l'amour, a beaucoup plus de peine qu'une fille à ſe garantir de ſes

attraits : j'en appelle à témoin la Reine *Sémiramis*, qui, après avoir pleuré la mort de son mari, se prostitua à beaucoup de personnes, & qui, pour cacher ses désordres amoureux, fit bâtir quantité de mausolées pour enterrer tout vivants ceux avec qui elle avoit pris des plaisirs illicites, afin que son impudicité fût cachée aux yeux des hommes.

On dit qu'une femme stérile est plus amoureuse qu'une femme féconde, & l'on ne marque point de raisons là-dessus ; car, si on considere l'envie déréglée qu'a la premiere de se perpétuer par la génération, & la cause la plus ordinaire de sa stérilité, qui est l'ardeur de ses entrailles, on avouera qu'elle doit être plus lascive que l'autre : témoin les femmes de Malabar, qui ne sont pas les plus fécondes du monde, à cause de la chaleur du pays, & qui, à cause de cela, ont la permission de prendre autant de maris qu'il leur plaît, parce que les enfants, selon leur loi, ne sont nobles que de leur côté. C'est assurément une piperie pour le libertinage où les Orientaux sont plongés.

Mais, une femme qui devient grosse,

& qui devroit avoir assouvi sa passion, ne laisse pas encore d'aimer éperdument ; j'en prends à témoin *Popilia*, qui, étant un jour interrogée sur la passion déréglée d'une femme grosse, par rapport aux autres animaux, répondit fort spirituellement, qu'elle ne s'étonnoit pas de ce que les femmes des bêtes fuyoient alors la compagnie des mâles, parce qu'en effet elles étoient des bêtes.

Peut-être ne manquerions-nous pas ici de raisons pour excuser cette ardeur dans les femmes grosses ; & si nous avions dessein de nous servir de la morale, nous pourrions dire que, si Dieu leur a donné ces desirs ardents, ce n'a été que pour conserver la chasteté de leurs maris, & pour se mériter la gloire d'être vertueuses en résistant fortement à l'amour.

Cette passion d'amour déréglée, en quelque état que soient les femmes, cause le plus souvent de si étranges désordres quand elle s'est une fois saisie de leur esprit, qu'il n'y a point de meurtres, de trahisons ni d'empoisonnements qu'elles n'entreprennent pour venir à bout de leurs desseins impudiques. *Pantia* empoisonna ses

deux enfants avec de l'aconit pour faire un adultere ; & *Tarpeia* trahit sa patrie en donnant des moyens aux *Gaulois* pour prendre le Capitole, parce qu'elle aimoit leur Roi. *Jeanne de Naples*, cette infame Princesse, fit étrangler *André*, son premier mari, aux grilles de sa fenêtre, parce que ce jeune Prince infortuné n'assouvissoit pas sa passion indiscrette ; mais quelle apparence qu'un homme seul pût éteindre la flamme d'une femme lascive, si cinquante ne le purent faire autrefois à l'égard de *Messaline?* La matrice d'une femme est du nombre des choses insatiables dont parle l'Ecriture ; & je ne sais s'il y a quelque chose au monde à quoi on puisse comparer son avidité : car, ni l'enfer, ni le feu, ni la terre, ne sont pas si dévorants que le sont les parties naturelles d'une femme lascive.

A-t-on vu plus de passions criminelles, plus d'effronterie que dans *Vestilia*, femme de *Titus Laveo*, laquelle déclara hautement, devant les Ediles de Rome, qu'elle protestoit de vivre désormais en femme publique.

La passion de se joindre étroitement à un homme est extrême dans l'esprit

d'une femme : c'eſt un appétit ſans jugement & ſans meſure ; car, il s'en eſt vu qui ſont devenues fort pauvres pour contenter leur laſciveté. *Chloé* fut la dupe de *Lupercus* par ſa prodigalité ; & *Sempronia*, qui étoit ſi ſavante, aima plutôt les hommes qu'elle n'en fut aimée, & n'épargna non plus ſa bourſe que ſa renommée pour ſatisfaire ſa paſſion.

J'avoue que l'amour fait des indiſcrettes ; mais celles qui paſſent pour les plus chaſtes n'ont ſouvent pas moins de flamme que les autres, pour être beaucoup plus retenues. Celle-là eſt chaſte que l'on n'a peut-être jamais prié d'amour ; & ſi l'on examinoit dans le particulier celles qui paſſent pour les plus vertueuſes, on trouveroit peut-être qu'elles ſont auſſi criminelles que les autres, & qu'il y en auroit peu de pudiques & d'honnêtes. La Matrône d'Epheſe, dont *Pétrone* fait raconter ſi agréablement à *Séneque* l'hiſtoire, laquelle étoit en chaſteté l'admiration des provinces voiſines, ſe laiſſa mollement perſuader à un ſoldat.

Pénelope, qui étoit l'exemple de la vertu parmi les Anciens, fut ſi abandonnée à ſes plaiſirs illicites, pendant

l'abſence d'*Ulyſſe* ſon mari, qu'elle fit un enfant qui prit le nom de tous ceux qui avoient contribué à le faire ; & *Lucrece*, qui paſſoit parmi les Romains pour la vertu même, n'eſt pas exempte de ce crime pour s'être miſe le poignard dans le ſein. Si ce n'eſt pas une impudicité d'ètre violée, ce ne doit pas être auſſi une injuſtice de ſe tuer lorſque l'on n'eſt pas coupable ; & ſi elle s'eſt punie de la ſorte, elle s'eſt perſuadée que le crime qu'elle avoit commis étoit ſi énorme, qu'il méritoit la mort de ſa propre main.

Il faut donc avouer que les femmes ſont naturellement portées à l'amour, & que leur tempérament eſt l'une des cauſes de cette paſſion ; mais auſſi que l'éducation & la liberté, qu'on leur donne aujourd'hui, ne contribuent pas peu à leurs déſordres ; & quoique l'on diſe, je ne trouve point injuſte ce que l'on ordonnoit & ce que l'on pratiquoit même autrefois à Paris lorſque l'impudicité d'une femme étoit avérée. On faiſoit monter le mari ſur un âne, duquel il tenoit la queue à la main, ſa femme menoit l'âne, & un héraut crioit par les rues : *l'on en fera de même à celui qui le fera.* Une preſque

ſemblable coutume étoit établie en Catalogne ; le mari payoit l'amende quand la femme étoit convaincue d'adultere, comme ſi par-là on eût dû plutôt imputer la faute au mari qu'à la femme.

ARTICLE III.

Qui eſt le plus amoureux de l'Homme ou de la Femme.

ON confond ordinairement l'amour avec le plaiſir, & la chaleur avec la laſciveté ; mais, à dire le vrai, le plaiſir n'eſt qu'un effet de l'amour, & la laſciveté ne ſe trouve pas toujours avec la plus grande chaleur. Nous avons deſſein d'examiner ici lequel des deux ſexes eſt le plus amoureux & le plus laſcif, nous réſervant de traiter ailleurs cette queſtion, qui prend le plus de plaiſir de l'homme ou de la femme lorſqu'ils ſe careſſent amoureuſement.

Ceux qui veulent que les hommes ſoient plus laſcifs que les femmes, diſent que l'homme a plus de chaleur ; qu'il a le pouls plus ferme, la reſpira-

tion plus forte, les entrailles & la peau plus chaudes & plus seches ; qu'il a plus de poil ; qu'il vit plus long-temps ; qu'il est plus agissant ; enfin, qu'il attaque les femmes avec plus de vigueur.

Il est vrai que l'homme est beaucoup plus chaud que la femme, & qu'il a les autres qualités qu'on lui attribue ; mais pour cela il n'est pas plus lascif. L'amour ne trouble le plus souvent que les foibles esprits ; mais l'homme ayant l'esprit plus fort que la femme, il n'est pas sujet à des transports ni à des emportements si extraordinaires : il semble que sa passion soit en quelque façon réglée par le jugement, au lieu que celle de la femme est sans ordre & sans mesure ; car, s'il est question de parler de l'amour & d'en exécuter les ordres, nous ne sommes que des enfants au prix des femmes, qui en savent plus que nous, & qui nous feroient long-temps leçon sur ces sortes de matieres.

D'ailleurs, les femmes ont l'imagination plus vive que nous ; & parce qu'elles sont ordinairement dans l'oisiveté, au lieu que les hommes sont dans l'embarras des affaires, elles ont

plus de loisir à se représenter les objets qui leur peuvent donner de l'amour. Le desir qu'elles ont de se remplir & d'empêcher par-là le vuide que la nature abhorre tant, est en vérité insatiable, au lieu que notre passion est modérée & qu'elle ne nous invite que pour nous décharger : aussi leur imagination est émue par deux sortes d'objets ; l'un est de s'humecter en se remplissant, & l'autre de se défaire en même temps de la matiere qu'elles engendrent en plus grande abondance que nous.

Personne ne nie qu'elles ne soient plus humides que nous ; leur embonpoint, leur beauté & leurs regles en sont des marques évidentes : c'est leur tempérament qui leur fournit plus de semence qu'à nous, & qui les expose souvent aux vapeurs & à la fureur ; car, si leur semence se corrompt, ces maladies en sont cause, ainsi qu'il arriva il n'y a pas long-temps aux *Vierges de Loudun*, selon la pensée de *Senert* & de *Duncan*.

Les hommes ne sont pas sujets aux désordres que causent les vapeurs d'une semence corrompue, quoi qu'en veuillent dire quelques-uns ; ils ont peu de

femence en comparaifon des femmes, & ils ne font jamais incommodés de fa rétention ; la nature a trouvé des moyens pour les en décharger en dormant, lorfque fouvent elle leur fait naître des idées agréables qui la leur font épancher.

Ce n'eft pas une preuve de lafciveté que de demeurer fort peu de temps dans des careffes amoureufes ; mais c'eft plutôt parce que la matiere n'eft pas fort éloignée du lieu d'où elle fort. Les femmes y demeureroient un jour entier, comme fit autrefois *Meffaline*, & il ne leur tarderoit pas de s'en éloigner, comme à nous, après y avoir pris les plaifirs que nous en efpérions.

Si les animaux qui ont le plus de femence font les plus lafcifs, nous ne pouvons pas douter que la femme ne foit plus amoureufe que nous, puifque l'enfant qu'elle a conçu ne fe nourrit d'abord que de cette matiere, ainfi que nous le prouverons ailleurs. Nous obfervons encore parmi les animaux, que les plus lafcifs font les plus petits & ceux qui vivent le moins ; fi cela eft ainfi, comme perfonne n'en doute, la femme eft plus lafcive que l'homme,

puisqu'en général elle est plus petite & vit beaucoup moins que lui.

La matrice & les testicules sont des parties situées dans le corps des femmes, sans être exposées comme les nôtres aux injures d'un air froid qui éteint notre flamme : aussi remarquons-nous que les animaux, qui ont leurs parties génitales cachées, sont plus lascifs que les autres. C'est pour placer la matrice que la nature a fait les femmes avec des flancs ouverts & des hanches élevées, qu'elle leur a donné de grosses fesses & des cuisses charnues, au lieu que les hommes ont les parties d'en haut plus larges & plus grosses que celles d'en bas, la chaleur ayant dilaté les unes & fortifié les autres.

Après tout, s'il m'étoit permis de joindre l'expérience aux raisons, je dirois que nous n'avons que trop d'exemples dans les écrits des Payens, & même dans l'Ecriture sainte, qu'il n'est pas besoin de rapporter ici. *Nectimene* & *Valeria* rechercherent toutes deux les caresses de leur propre pere ; *Agrippine* se prostitua à son fils ; *Julie* reçut des plaisirs amoureux de l'Empereur *Caracalla* son gendre, qui

l'épousa ensuite; *Sémiramis* s'abandonna à une infinité d'hommes. Une fille de Toscane, du temps du Pape *Pie V*, se fit couvrir d'un chien; & la plupart des filles *Egyptiennes* s'accouplent encore aujourd'hui avec des boucs; & je doute fort que la satyre que l'on amena à *Sylla*, lorsqu'il passoit par la *Macedoine*, ne fût plutôt une marque de la lasciveté d'une femme que d'un homme.

Je ne parle point ici des deux *Faustines* ni des deux *Jeanne de Naples*; l'on sait qu'elles ont été impudiques & lascives dès leur bas âge, & qu'elles n'ont ensuite rien épargne pour se bien divertir avec les hommes; & jamais les Conciles d'*Elibéry* & de *Néocésarée* n'eussent fait des ordonnances contre les femmes, si elles n'eussent été lascives. Le premier commanda aux gens d'Eglise mariés de répudier leurs femmes quand elles sont dans le déréglement, autrement il les prive de la Communion à l'article de la mort. Le second, d'ôter les Ordres à celui dont la femme est adultere, à moins qu'il ne la répudie. Toutes les femmes étoient d'un autre tempérament que *Berenice*, qui, au rapport de *Joseph*,

se sépara de son mari pour en être trop caressée. En effet, une personne amoureuse l'est en toutes sortes d'états; elle a beau être fille ou femme, mariée ou veuve, vuide ou pleine, stérile ou féconde, tout cela n'empêche pas qu'elle ne soit plus lascive qu'un homme.

Enfin, on peut ajouter à tout cela l'autorité des Théologiens & des Jurisconsultes. Les premiers avouent ingénuement que la passion de l'amour est plus excusable dans les femmes que dans les hommes, parce, ajoutent-ils, qu'elles en sont plus susceptibles; & les seconds, par la même raison, punissent de mort un homme adultere, & ne souffrent pas qu'une femme soit privée de la vie pour être tombée dans un semblable désordre; ils se contentent seulement de la faire fouetter, de la tondre & de la jeter dans un couvent.

Il faut donc conclure, après tout cela, que les femmes sont beaucoup plus lascives & plus amoureuses que les hommes; & si la crainte & l'honneur ne les retenoit bien souvent dans la violence naturelle de leur passion, il y en auroit très-peu qui n'y suc-

combaſſent ; ou, pour nous arrêter ou pour nous engager, elles feroient pour nous ce que nous avons accoutumé de faire pour elles. Pour moi, j'admire tous les jours la force d'ame de ces filles belles & jeunes, qui réſiſtent courageuſement ; leurs combats m'étonnent, mais leurs victoires me raviſſent. Par-tout l'amour leur tend des pieges & leur livre des combats ; par-tout elles ſe défendent fortement, & ſont beaucoup plus heureuſes en amour qu'*Alexandre* & que *Ceſar* en victoires. Elles ſont ſouvent des conquêtes avant que d'avoir combattu ; mais enfin, il faut un jour ſe rendre à cette paſſion naturelle, tant il eſt vrai de dire, en paraphraſant les deux vers d'*Alciat* :

Qu'aiſément l'amoureux poiſon
S'introduit dans le cœur d'une jeune pucelle,
Et qu'une mere, avec raiſon,
Fait, pour l'en garantir, une garde fidelle.
D'un ennemi qui plaît l'abord eſt dangereux ;
Un ſage ſurveillant a peu de deux bons yeux :
Pour être toujours en défenſe,
Argus en avoit cent, & il découvroit tout ;
Cependant de ſa vigilance
Cupidon ſut venir à bout.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

En quelle ſaiſon l'on ſe careſſe avec le plus de chaleur & d'empreſſement.

LEs opinions ſont ſi différentes ſur cette matiere dans les livres des Auteurs, & par le rapport des hommes à qui j'en ai parlé, qu'il me ſemble impoſſible de réſoudre d'abord cette queſtion, ſans diſtinguer auparavant les climats & les ſaiſons, ſans prendre garde à l'un & à l'autre ſexe, & ſans faire réflexion ſur l'âge, ſur le tempérament & ſur la coutume des hommes.

La chaleur eſt ſi différente, ſelon la variété des climats, que les effets qu'elle produit dans les corps ne ſont pas ſemblables. Les *Eſpagnols* du Royaume de *Grenade* ont des mœurs très-éloignées des mœurs des *Hollandois*, par la diſtance des lieux qu'ils habitent, & par la différence de la chaleur qui les échauffe; & l'on ne peut douter que la paſſion de l'amour ne ſoit plus violente dans les uns que dans les autres. La chaleur exceſſive

de l'air eſt ordinairement la cauſe de la bile & de la violence de nos inclinations : elle ouvre aiſément les pores pour s'inſinuer dans les corps ; elle élargit les conduits pour faire couler plus fortement les humeurs, & elle échauffe les parties qui ſont froides par leur propre tempérament ; au lieu que la froideur, c'eſt-à-dire la chaleur moderée de l'air, fait tout le contraire ; elle produit de la pituite qui cauſe enſuite des effets tout oppoſés.

Venus ne veut que des perſonnes vigoureuſes pour exécuter ſes ordres : les jeunes gens ſont trop mous & trop ſcrupuleux pour cela, & les vieillards trop foibles & trop timides ; il en faut d'un âge médiocre, depuis vingt-cinq juſqu'à quarante-cinq ans, pour s'acquitter parfaitement de leur devoir ; & parmi tous ces âges, il faut encore choiſir ceux qui ſont d'un tempérament chaud & ſec, dans leſquels la bile ou la mélancolie chaude domine, & avec tout cela qui ſoient fermes, hardis & amoureux.

Les Médecins diſent que la coutume eſt une ſeconde nature : en effet, ceux qui ont accoutumé de jouir ſouvent

des voluptés du mariage, ont les conduits de la génération plus ouverts, & les parties plus grosses & plus larges que ceux qui, dans les deserts & dans la solitude, ne voient des femmes qu'en songe; j'en prends à témoin l'Empereur *Néron*, sous le nom d'*Eucolpe*, & le Chevalier *Claude Seneſton*, sous le nom d'*Acylte*, à qui l'amour réitéré avoit fait de si grosses parties, qu'on les distinguoit par-là des autres hommes, si nous en croyons l'histoire de *Pétrone*.

La rétention des regles & de la semence ne cause pas tant de désordres aux femmes, après avoir souvent joui des plaisirs de l'amour, qu'elle leur en cause auparavant. Les esprits & le sang, à force de passer dans les parties secrettes de l'un & de l'autre sexe, y entretiennent une chaleur qui les dilate, au lieu que dans les parties naturelles de ces vénérables Hermites, & de ces bienheureuses Vierges, à peine y a-t-il des conduits qui y portent des esprits pour les vivifier, & des vaisseaux qui y conduisent du sang pour les nourrir, ainsi que les observations d'anatomie nous le font connoître.

Nous avons fait voir que le tempérament de l'homme est différent de celui de la femme ; que l'homme, à parler en général, est chaud & sec ; qu'il est plein de bile & de mélancolie, & qu'il a d'ailleurs une ame intrépide, un corps ferme, resserré & endurci : on sait aussi que la femme est froide & humide, c'est-à-dire moins chaude que lui ; que le sang & la pituite sont les deux principales humeurs qui dominent dans son corps & qui le rendent poli, mollet & délicat.

Les saisons ne sont pas réglées par les Médecins comme par les Astrologues : elles n'ont pas un temps limité, selon le sentiment des premiers, ni un certain nombre de jours qui les déterminent ; il n'y a que la chaleur & la froideur qui leur impose des bornes. Le mois de Septembre sera l'automne, quand il fera un temps inconstant & tempéré d'été, quand la chaleur se fera ressentir avec excès ; l'hiver ne sera quelquefois que d'un mois, la rigueur du froid n'étant excessive que pendant ce temps-là, & le printemps en durera quatre, la douce température de l'air se faisant

connoître pendant un long eſpace de temps. Ce ſont donc ces deux qualités premieres qui reglent principalement les ſaiſons, & non un nombre déterminé de jours.

Nos corps reçoivent de l'air, ſans pouvoir nous y oppoſer, les différentes qualités qu'il communique : s'il eſt froid ou chaud, rude ou tempéré, il fait une telle impreſſion ſur nous, que nous en devenons ſains ou malades, ſelon les divers états où l'on ſe trouve quand on le reſpire & que l'on en change.

Cela étant ainſi, il me ſemble que l'on peut maintenant répondre à la queſtion propoſée, & concilier en même temps tous ceux qui ont eu ſur cette matiere des ſentiments différents. Je ne m'arrêterai point ici à en citer les paſſages, ni à en faire la critique, ce ſeroit une choſe trop embarraſſante, & pour les autres & pour moi-même ; je me contenterai ſeulement de dire ce que je penſe ſur les différentes émotions amoureuſes que nous avons dans chaque ſaiſon de l'année, & j'examine avec quelle ardeur un homme & une femme ſe careſſent dans un temps plus que dans un autre.

La chaleur excessive de l'été nous épuise & nous affoiblit tellement, que nous ne sommes pas alors capables d'entreprendre une affaire où il y a beaucoup à travailler; témoins en sont les habitants du Midi, qui naturellement sont si lâches & si paresseux, qu'ils aiment mieux demeurer incessamment dans l'oisiveté, que de ménager une affaire qui peut leur causer un peu de peine.

L'excès de la chaleur du mois de Juillet & d'Août, jointe à notre complexion bouillante, détruit notre chaleur naturelle, dissipe nos esprits & affoiblit toutes nos parties; elle produit beaucoup de bile & d'excréments âpres, qui ensuite nous rendent foibles & languissants. Si nous voulons alors nous joindre amoureusement à une femme, nos forces nous manquent aussi-tôt; & bien qu'au commencement la passion nous en fournisse assez pour faire quelque effort, nous ressentons néanmoins bientôt après des foiblesses & des épuisements extraordinaires, qui nous empêchent d'être vaillants; & si nous voulons nous affoiblir tout-à-fait & nous procurer des maladies, nous n'avons alors qu'à caresser souvent une femme.

Au contraire, les femmes ſont beaucoup plus amoureuſes pendant l'été ; leur tempérament froid & humide eſt corrigé par les ardeurs du ſoleil ; leurs conduits ſont plus ouverts, leurs humeurs plus agitées, & leur imagination plus émue. C'eſt en ce temps-là que quelques-unes ſollicitent plutôt les hommes qu'elles n'en ſont ſollicitées, & qu'une nudité négligée de leur part nous fait aiſément connoître qu'elles meurent d'envie d'éteindre le feu que la nature leur a allumé dans le ſein.

En vérité, ces paſſions amoureuſes ſont mal partagés ! Pendant que les femmes ſont ardentes, nous ſommes languiſſants ; leur paſſion ne commence pas plutôt à paroître, que la nôtre ſe diſſipe, comme ſi la nature nous vouloit montrer par-là que l'excès de l'amour eſt tout-à-fait contraire à la ſanté des hommes.

L'automne, qui dure ordinairement peu, eſt plus propre pour nous à l'exercice de l'amour : bien que l'air en ſoit chaud & ſec, il eſt pourtant tempéré par la fraîcheur des nuits & par l'inconſtance de la ſaiſon. Les hommes ne ſont pas échauffés en ce

temps-là, & leur chaleur naturelle eſt un peu plus forte : la diſſipation ne s'en fait pas ſi-tôt, leurs pores n'étant pas alors ſi ouverts ; cependant, parce qu'il y a peu de temps que nous ſommes ſortis des ardentes chaleurs de l'été, & que nous ſommes tout affoiblis par des indiſpoſitions fâcheuſes, qui arrivent ſouvent dans l'automne, il faut avouer que nous ne ſommes encore guere en état de faire de grands efforts dans les careſſes des femmes.

Je n'en oſe pas dire autant d'une jeune fille ; la chaleur qu'elle a contractée dans le cœur par la violence de l'amour, & celle que l'air chaud de l'été précédent lui a communiqué, ne s'éteignent pas ſitôt : ſon tempérament n'eſt pas refroidi, & le mouvement de ſes humeurs n'eſt pas appaiſé ; c'eſt une mer agitée dont le calme ne peut paroître que long-temps après la tempête.

L'hiver eſt incommode par ſes glaces, ſes neiges & ſes pluies froides ; nous en ſommes vivement touchés, & nos parties amoureuſes, qui ſont expoſées au dehors, en reſſentent ſouvent de ſi fâcheuſes atteintes, que ſi, dans le

le Septentrion, on n'avoit soin de se les couvrir avec des fourrures, on couroit risque de les faire couper & de perdre ensuite la vie. Parce qu'elles sont d'un tempérament froid & sec, & qu'elles ne sont échauffées que par les esprits qui y sont portés en abondance, je ne m'étonne pas si elles se retirent vers le ventre pour se conserver par la chaleur qu'elles y rencontrent. C'est en hiver que nous faisons beaucoup de pituite & de crudités ; & bien que nous ayions plus de chaleur naturelle qu'en été, nous ne laissons pas, dans cette saison, d'être presque aussi lents que dans l'autre.

Ce n'est pourtant pas ce que pensent plusieurs, qui croient que l'hiver est une saison où l'on se caresse avec le plus d'ardeur & de passion ; car, disent-ils, nous mangeons alors beaucoup plus, nous sommes plus agiles, & notre chaleur naturelle semble être beaucoup plus forte.

Si ceux qui raisonnent de la sorte prennent l'hiver pour une saison tempérée & exempte de grands froids, ainsi qu'il arrive dans les pays du Midi, je serois sans doute de leur

ſentiment ; mais, s'ils vouloient qu'un Suédois, qui eſt près de cinq mois dans les glaces & dans les frimats de ſon pays, eût dans l'hiver des empreſſements amoureux, je ne ſaurois ſouſcrire à cette penſée : cet homme, quelque vigoureux qu'il fût, eſt ſi pénétré de froid, que *Vénus*, que les Poëtes ont cru être faite de la partie la plus chaude des eaux, ne ſauroit l'exciter, ni lui faire naître dans le cœur aucune ardeur amoureuſe.

Les femmes ſont encore plus languiſſantes en hiver que nous ne le ſommes ; leur tempérament froid le devient encore plus, & l'amour ne s'eſt jamais ſi bien fait connoître parmi elles dans les contrées du Septentrion que dans celles du Midi. Toute la nature eſt en ce temps-là en repos ; pas une plante ne ſe diſpoſe à la production, & les arbres ne nous donnent preſque aucune marque de vie.

Il n'y a que le printemps qui nous inſpire du courage & de la vigueur pour l'amour ; mais c'eſt ce beau printemps qui n'eſt plus accompagné de gelées ni de frimats ; c'eſt cette aimable ſaiſon où toute la nature, par ſon

verd & par ses fleurs, ne respire que production : alors le sang bouillonne dans les veines de l'un & de l'autre sexe, & sur le gazon nous contons souvent notre martyre à une belle, pendant que le *rossignol* conte le sien à l'*écho des forêts*.

Nous ne manquons alors ni de disposition, ni de matiere pour satisfaire notre passion autant de fois qu'elle nous excite. Nous faisons assez de sang pour nous soutenir dans l'exercice amoureux, & l'air froid ne nous empêche plus d'agir avec liberté : tout nous inspire de l'amour ; il n'est pas jusqu'aux oiseaux & aux insectes qui, dans le mois de mai, ne se caressent avec plaisir. L'amour, qui se fait ressentir en ce temps-là plus que dans un autre, est peut-être la cause de ce que l'on dit ordinairement, que les enfants engendrés au mois de mai sont le plus souvent ou fous ou hébêtés : on y va alors avec trop d'ardeur ; & les efforts, trop souvent réitérés, sont sans doute la cause des défauts qui se remarquent aux enfants qui sont produits en ce temps-là. C'est pour cela sans doute que les Romains défendoient avec tant de sévérité de

faire des noces au mois de mai, & que dans ce même mois ils en faisoient fermer tous les Temples pendant que l'on célébroit les fêtes Lémuriennes, parce qu'ils croyoient que les noces étoient alors malheureuses, & que les enfants qui étoient conçus dans cette saison étoient trop vifs, trop pétulants & trop étourdis; cependant, c'est la saison dans laquelle les hommes les plus sages & les plus spirituels ont été engendrés, pourvu toutefois que leurs peres n'aient pas pris de trop fréquents ni de trop violents plaisirs en les engendrant.

Nous pouvons donc dire que le printemps est la saison où les hommes & les femmes sont plus amoureux; il nous fait naître des envies naturelles de nous joindre amoureusement les uns aux autres, & nous y sommes principalement conviés par les exemples qu'il nous en fournit de toutes parts.

ARTICLE I.

A quelle heure du jour on doit baiser amoureusement sa femme.

LA bonne digestion de l'estomac ne contribue pas peu à notre santé : si elle est bien faite, notre chyle est bon, notre sang est pur, nos esprits sont agités & pénétrants, notre semence est épaisse & féconde, toutes nos parties solides sont robustes, en un mot, nous jouissons d'une santé parfaite ; mais, si quelque chose trouble l'action de notre estomac, nous sommes pleins de crudités, notre sang n'est qu'une pituite, nos esprits qu'une eau languissante, & notre semence que du phlegme. Nous ressentons au dedans de nous des indigestions & des foiblesses qui nous empêchent d'être en état de faire aucune action de vigueur.

Entre toutes les causes qui ruinent notre estomac, qui en affoiblissent la digestion, il n'y en a point de plus forte que l'amour ; il nous épuise de telle sorte par la dissipation de notre

chaleur naturelle, par la perte de nos eſprits, qu'après cela nous en reſſentons de l'incommodité dans les principales parties qui nous compoſent.

L'eſtomac, qui eſt la partie qui contribue le plus à la ſanté quand il fait bien ſa fonction, eſt donc le premier attaqué dans les excès de l'amour; mais le cerveau & les nerfs n'en ſouffrent pas moins, & leur ſouffrance a été quelquefois juſques-là dans quelques hommes, qu'ils en ont perdu l'eſprit, & *Poppée* dans *Pétrone*, craignoit fort que *Neron* n'en devînt paralytique.

Toutes les parties ſpermatiques étant naturellement froides, ſont affoiblies par l'excès de l'amour: l'eſtomac, qui en eſt une des plus conſidérables, n'eſt pas des derniers à s'en reſſentir, & l'on peut dire que c'eſt elle qui eſt la ſource de toutes nos incommodités, quand nous abuſons de ces plaiſirs.

Puiſque *Vénus* eſt donc une des cauſes étrangeres qui eſt la plus contraire à notre vie, quand nous nous y adonnons avec excès ou à contre-temps, & que d'ailleurs, ſelon l'expérience que nous en avons, elle entretient notre ſanté, lorſque nous

en uſons à propos, examinons quelle heure du jour eſt la plus commode pour n'en recevoir aucune incommodité.

Ce ne ſont ni les divertiſſements du jour ou de la nuit, ni les plaiſirs du matin ou du ſoir, qui nous cauſent des incommodités. Que ce ſoit avant ou après le ſommeil que nous nous jetions entre les bras d'une femme, ce n'eſt pas ce qui détruit notre ſanté & qui nous fait des foibleſſes d'eſtomac & de nerfs, ni des maux de tête peſante. Tous les déſordres qui nous viennent des femmes, ne naiſſent que de l'excès de notre paſſion, & de l'occaſion que nous ménageons ſouvent fort mal lorſque nous voulons les careſſer. Si notre paſſion étoit modérée, & que nos emportements amoureux fuſſent mieux réglés, ſi avec cela nous les baiſions quand nous ne ſommes ni trop vuides ni trop pleins, je ſuis aſſuré que *Vénus*, bien loin de nuire, entretiendroit la ſanté d'un jeune homme; car, ce qui eſt ſelon les loix de la nature, ne peut nous cauſer de mal, ſi nous n'en abuſons.

Quelques Médecins penſent que les

plaisirs amoureux que nous prenons pendant le jour sont plus funestes que ceux de la nuit ; & que, comme les caresses des femmes nous épuisent excessivement, nous devons être en repos après les avoir faites, & réparer, par le sommeil & la tranquillité, les esprits que nous y avons perdus ; au lieu qu'après les occupations ordinaires du jour, nous nous fatiguons encore auprès d'une femme, & nos lassitudes ne se guérissent pas par d'autres lassitudes.

Il y en a d'autres qui s'expliquent mieux là-dessus, & qui croient que le point du jour est le temps le plus propre à se caresser : c'est alors, disent-ils, que nous sommes dans un état moins inégal ; que nos forces ne sont pas dissipées par les actions du jour ; que notre estomac n'est point accablé par les aliments, & que le sommeil a multiplié nos esprits & fortifié notre chaleur naturelle. Nous n'appréhendons point alors les crudités qui souvent nous incommodent ; la coction est achevée, & les nerfs, tous pleins d'esprits, ne se relâchent point si promptement. C'est ce que nous veut dire *Hippocrate*, quand il met par

ordre ce que nous devons faire pour conserver notre santé, & qu'il nous conseille le travail avant le manger & le boire, & le sommeil avec *Venus*.

En effet, l'aurore, qui répond au printemps, paroît plus commode pour la génération; car, après qu'un homme s'est agréablement diverti avec sa femme, & qu'il s'est un peu endormi après ses plaisirs légitimes, il repare ainsi toutes les pertes qu'il vient de faire, & guérit les lassitudes qu'il vient de gagner amoureusement: après cela il se leve & va où ses occupations ordinaires l'appellent, pendant que sa femme demeure au lit pour conserver le précieux dépôt qu'il vient de lui confier. C'est ainsi qu'en usent la plupart des artisans qui se portent si bien, & qui ont des enfants si bien faits & si robustes: car, après s'être lassés du travail du jour précédent, ils attendent presque toujours l'aurore à poindre pour embrasser leurs femmes. C'est par-là sans doute qu'ils évitent les incommodités qu'ont les autres hommes, qui, sans faire reflexion à leur santé, s'abandonnent à toute heure à la violence de leur passion.

Tous les Médecins demeurent d'accord qu'il ne faut pas baiser sa femme à jeun, parce que l'on ne doit point travailler quand on a faim. Le travail épuise & desseche nos corps ; mais le travail de l'amour énerve entiérement. Nous devons, au contraire, nous réjouir avec elle, selon la pensée de quelques-uns, quand nous avons le ventre médiocrement plein : car, c'est en ce temps-là, disent-ils, que, par la chaleur & les esprits que les aliments nous communiquent, il nous vient *je* ne sais quelle envie de les toucher ; après quoi nous pouvons réparer, par le sommeil, la perte que nous avons faite, le repos étant l'unique remede pour ces sortes de lassitudes.

Mais, à parler franchement, il y a quelque chose à dire sur toutes ces opinions. Le jour n'a rien de fâcheux, ni la nuit rien de favorable pour l'amour ; au contraire, on diroit que le jour a quelques attraits que la nuit n'a pas : notre passion se réveille & s'excite de nouveau à la vue d'une belle personne, & la lumiere d'une bougie ne nous la fait pas paroître avec tant de charmes que celle du

ſoleil ; j'en appelle à témoin *S. Grégoire de Nazianze*, qui, à ſoixante ans, fut tellement épris de la beauté de la femme de ſon voiſin, qui logeoit vis-à-vis de ſa maiſon de campagne, qu'il ſe réſolut à abandonner ſa demeure pour ne pas ſe laiſſer ſurprendre aux attraits de l'amour.

Au reſte, le matin ſeroit le véritable temps de nous embraſſer, ſi nous avions quelque choſe de bon dans l'eſtomac, & ſi toutes les coctions qui ſe font en nous n'étoient point accomplies ; mais en ce temps-là il ne ſe trouve dans notre eſtomac que de la pituite & des crudités, qui ſont des reſtes de notre dernier repas, & qui ne ſont capables d'être émues par les plaiſirs de l'amour que pour notre perte. C'eſt à cauſe des crudités matinieres que les Médecins, pour conſerver la ſanté, conſeillent de manger un peu le matin, afin que la digeſtion ſe faiſant par les aliments qu'on a pris, l'eſtomac ſoit déchargé des ordures qui s'y étoient aſſemblées pendant le ſommeil, & ſoit enſuite plus pur pour recevoir ce que nous voudrions lui donner à dîner.

Si nous embraſſons donc amoureu-

ſement une femme ayant l'eſtomac vuide, nous languiſſons un moment après, nous reſſentons plus fortement les douleurs & les foibleſſes que cauſe cet épuiſement : nous avons perdu de notre chaleur & de nos eſprits par ces careſſes, & nous n'avons pas chez nous de quoi les réparer auſſi-tôt ; bien loin de les réparer, nous augmentons par-là les crudités que nous avons, & par les mouvements paſſionnés de l'amour, nous les contraignons de ſe mêler parmi notre ſang & d'en corrompre la maſſe.

Pour réſoudre donc la queſtion, après avoir dit ce que l'on peut dire ſur cette matiere, on me permettra de n'obſerver ni le jour, ni la nuit, ni les heures, ni les momens, mais la ſeule diſpoſition dans laquelle nous ſommes quand nous ſentons les aiguillons de *Vénus*.

Si par haſard nous nous ſentons peſants, ſi une douleur obſcure de tête nous accable, qu'une peſanteur de reins nous preſſe, que nous ſoyons chagrins & mélancoliques ſans en avoir de ſujet, & qu'avec cela, contre notre coutume, il y ait long-temps que nous n'ayons careſſé de femme,

alors on ne doit point obſerver de temps ni prendre de meſure. Il n'importe d'embraſſer une ſemme à jeun ou après le repas, le matin ou le ſoir; toutes ces heures ſont propres, quand il eſt queſtion de nous défaire d'une matiere qui nous incommode. On ſe délaſſe lorſque l'on change d'occupation; le travail amoureux nous paroît doux après les occupations ordinaires du jour; nous nous ſentons plus légers & plus gais, la digeſtion ſe fait mieux, notre ſang s'agite avec plus de liberté, en un mot, notre corps ne nous embarraſſe plus comme auparavant.

Mais il ne faut pas ſe trouver dans ces ſortes d'occaſions, qui ſont plus rares que l'on ne ſe perſuade, parce que la nature, pendant le ſommeil, nous décharge ſouvent de ces humeurs ſuperflues, après cela il n'en reſte plus le lendemain pour nous faire de la peine. Si nous nous trompons, & que nous penſions être incommodés de beaucoup de ſemence, lorſque nous ſommes malades d'une autre cauſe, nous en reſſentons auſſi-tôt des effets malheureux, & à peine pouvons-nous enſuite réparer la faute que nous avons commiſe.

Il vaut bien mieux attendre que la premiere digeſtion ſoit faite, & que la ſeconde s'accompliſſe, que l'eſtomac ſe ſoit déchargé de ce qu'on lui a donné à digérer, & que le cœur, le foie & les autres viſceres ſanguins achevent de changer en ſang le chyle qu'ils ont nouvellement reçu ; alors tout notre corps eſt plein de chaleur & d'eſprits, & notre eſtomac a été depuis peu ſatisfait & raſſaſié, notre cerveau & nos nerfs ſont vivifiés par de nouveaux eſprits qui en fourniſſent inceſſamment à nos parties naturelles : ainſi, quelque effort que nous faſſions en ce temps pour nous épuiſer, nous recevons ſans ceſſe au dedans de quoi réparer la perte que nous venons de faire.

Après ces grandes maximes, qui ſont établies ſur l'expérience, j'oſe dire qu'il y a, dans vingt-quatre heures, deux temps conſidérables pour obéir à l'amour ; l'un eſt à quatre ou cinq heures après dîner, & l'autre à quatre ou cinq heures après ſouper : alors notre corps n'eſt ni trop plein, ni trop vuide ; la coction de notre eſtomac eſt en quelque façon accomplie ; nos entrailles ſont réjouies par

l'abord d'une nouvelle humeur ; notre chaleur naturelle eſt récrée, nos eſprits ſont multipliés ; & quand nous en diſſiperions beaucoup dans ce moment, nous en aurions toujours aſſez pour n'être pas incommodés de leur perte : c'eſt en ce temps-là que nos embraſſements ne ſont pas inutiles ; bien loin d'en reſſentir de la douleur & des vertiges, nous en avons de la joie, & nous en recevons du ſoulagement ; ſi bien qu'il me ſeroit permis de dire, ſelon l'avis d'*Hermogene*, que la nuit les plaiſirs de l'amour ſont doux, & que le jour ils ſont ſalutaires.

Ce que je trouve pourtant de plus avantageux dans l'une de ces deux occaſions, c'eſt que nous nous fortifions par deux moyens lorſque nous careſſons une femme l'après-dînée, nous réparons en partie nos forces par le ſouper, nous les augmentons tout-à-fait par le ſommeil de la nuit ſuivante ; au lieu que, ſi nous la baiſons après ſouper, nous n'avons que le repos de la nuit pour réparer ce que nous venons de perdre.

Les oiſeaux, qui ne ſuivent que les mouvements de la nature, pour ne

pas parler ici des autres animaux, ne se joignent le plus souvent que le soir: on entend alors de toutes parts, au mois de Mai, le mâle appeller sa femelle, & la femelle répondre à son mâle: la chaleur du jour les a disposés à se caresser; les aliments qu'ils ont pris pendant le jour ont échauffé leur sang, & l'humeur qui s'est engendrée dans leurs parties amoureuses depuis le soir précédent, les irrite alors à s'en décharger.

Plus les plaisirs sont grands, plus ils nous causent de maux quand nous ne prenons pas assez de précautions pour nous garantir de leurs appas. Sous cette apparence de volupté, il se glisse incessamment des causes de douleurs & de chagrin, & nous prenons volontairement ce fin poison, dont même nous ne nous appercevons pas.

Si l'amour nous fait ressentir la pointe de ses fleches, & qu'il nous embrase le cœur après la debauche, ainsi qu'il ne manque pas de faire à ceux qui sont les plus lascifs, nous devons en ce temps-là faire tous nos efforts pour éviter ses attraits, si nous sommes en état de les connoître. Nous savons que le vin nous rend hardis & amoureux,

amoureux, mais aussi qu'il étouffe peu à peu notre chaleur naturelle, si nous en prenons avec excès: nous paroissons à la vérité plus gais & plus enjoués après avoir bien bu, & nous sommes alors capables d'entreprendre plus que dans un autre temps. Peut-être nous ressemblons à un arbre, au pied duquel on jette de la chaux pour en échauffer les racines; le fruit en vient plutôt, & il est même beaucoup plus coloré, mais l'arbre après ne vit pas long-temps; & si l'amour & le vin agissent également sur nos parties, il ne faut point douter qu'ils ne nous incommodent doublement.

On doit donc éviter toutes les occasions qui nous peuvent donner de l'amour après avoir fait la débauche, si nous voulons éviter les maux dont souvent nous ne connoissons pas les suites fâcheuses.

Les épuisements que nous souffrons d'ailleurs, joints aux plaisirs que nous prenons à contre-temps avec les femmes, ne peuvent que nous incommoder de la même sorte; & je ne conseillerois jamais à un homme d'embrasser sa femme après une saignée, un flux de ventre ou une

maladie considérable, à moins que de vouloir abréger sa vie : car *Vénus* ne peut être agreable après d'autres épuisements ; quelque robuste que soit un homme, il ne sauroit éviter les accidents funestes que peuvent lui procurer ces plaisirs déréglés.

J'ai connu des hommes qui, n'étant pas encore tout-à-fait guéris d'une maladie aiguë, sont morts bientôt après avoir caressé leurs femmes, quoiqu'il n'y eût aucun signe qui nous eût donné des marques de leur mort, & aujourd'hui j'en connois même d'autres qui n'en peuvent revenir.

Cependant, s'il faut faire une fois une faute, il vaut beaucoup mieux se joindre à une femme le ventre plein que vuide, les accidents n'en sont pas si fâcheux, & nous avons plus de remedes pour subvenir à la plénitude qu'aux épuisements.

L'expérience ne nous a pas appris jusqu'ici que les femmes doivent observer le temps pour être caressées : les humeurs qu'elles épanchent lorsque nous les embrassions, ne sont pas si spiritueuses que les nôtres, & leur foiblesse ne vient pas tant de la perte de leur matiere, que de l'excès au

chatouillement & de la lassitude du mouvement de l'amour, au lieu que la nôtre est causée par la dissipation de nos esprits & de notre chaleur naturelle ; si bien qu'on peut dire que les femmes le peuvent faire en tout temps, & que les hommes doivent prendre des précautions, puisque l'expérience nous le fait connoître.

ARTICLE II.

Combien de fois pendant une nuit l'on peut caresser amoureusement sa femme

LA vanité est une passion naturelle à l'homme ; il s'y laisse aller quand il y pense le moins ; & nous pouvons dire, sans exagération, qu'elle est un des plus grands maux auxquels il est sujet. En effet, l'homme n'est qu'un songe de l'ombre, si nous en voulons croire un Poëte Grec ; & à bien considérer, il n'est que foiblesse & que misere : il ne paroît jamais plus ridicule & plus foible que dans la vanité, & c'est sans doute ce qui obligea *Démocrite* à se moquer de lui.

Mais il n'y a point d'occasion où la vanité se fasse voir davantage que dans les matieres de l'amour, quand, pour nous faire admirer, nous nous attribuons des exploits que nous n'avons jamais fait. C'est ainsi que l'Empereur *Proculus* nous en impose, lorsqu'écrivant à son ami *Metianus*, il nous veut persuader qu'ayant pris en guerre cent filles *Sarmates*, il les avoit toutes baisées en moins de quinze jours ; & le Poëte, qui est le maître de la galanterie, se vante aussi de l'avoir fait neuf fois pendant une nuit.

J'avoue que nous sommes vaillants en parlant de l'amour ; mais nous sommes souvent bien lâches quand il faut exécuter ses ordres. Ce n'est pas assez que de badiner avec une femme, il faut encore quelque chose de réel par où il paroisse qu'on est homme, & qu'on peut produire son semblable.

Je sais qu'il y en a qui sont d'un tempérament si lascif, qu'ils pourroient baiser plusieurs femmes plusieurs nuits de suite : ils se sentent presque toujours en état d'en satisfaire quelqu'une ; mais enfin ils s'affoiblissent, & ils s'énervent d'une telle façon, que leur semence n'est plus féconde,

& que leurs parties naturelles refusent même de leur obéir. L'Empereur *Neron* ne fut pas le seul qui manqua de force & de courage entre les bras de la belle *Poppée*, comme le rapporte *Petrone* : nous en avons aujourd'hui une infinité d'autres exemples ; & s'il m'étoit permis de nommer les personnes qui ont paru épuisées & impuissantes entre les bras des belles qu'ils aimoient, j'en remplirois plus d'une page de ce livre.

Il faut tenir pour fabuleux ce que *Crucius* nous rapporte d'un serviteur qui engrossa dix servantes pendant une nuit, & ce que *Clement Alexandrin* nous dit d'*Hercules*, qui, ayant couché pendant douze ou quatorze heures avec cinquante filles *Athéniennes*, leur fit à chacune un garçon, qu'on appella ensuite les *Thespiades*.

Nous savons, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, que la semence de l'homme est conservée dans des réservoirs (*k*) & dans des glandes (*l*), qui sont à la racine de la verge ; que ces réservoirs ressemblent à de petites vessies, qui ont communication les unes avec les autres, & qui sont arrangées à peu près comme sont les places

d'une grenade dont on a ôté les grains. Il y en a trois ou quatre de chaque côté, ou plutôt il n'y en a qu'une qui a plusieurs petites cavités. Ces vessies, aussi-bien que ces glandes, sont pleines de semence dans un jeune homme qui se porte bien, & qui d'ailleurs est d'un tempérament amoureux ; si bien que l'une & l'autre de ces parties peuvent à peu près contenir autant de semence qu'il en faut pour trois ou quatre épanchements, & il s'en peut même trouver encore pour un autre dans les vaisseaux qui viennent des testicules. Je ne suis pas ici si exact que ceux qui disent qu'il y a de trois sortes de semence qui ont chacune leur vertu. Je suis convaincu, par l'expérience, qu'il n'y en a que d'une sorte, que l'on voit sortir de la verge ; & bien que l'on en trouve en divers lieux de plus liquides & de plus épaisses, cependant, parce qu'elles se mêlent ensemble lorsqu'elles sortent, elles ne paroissent que d'une seule matiere & que d'une seule consistance.

Dès que l'imagination est touchée, & que les petites fibres du cerveau sont ébranlées par les pensées de l'amour, il se fait aussi-tôt une sueur

interne dans nos parties naturelles, & les esprits qui s'y portent avec tumulte & précipitation, font sortir des prostates (*l*) une matiere liquide, qui prépare le conduit pour le passage de la semence; mais, quand on s'est joint amoureusement à une femme, alors deux ou trois petites vessies (*k*), qui sont les plus prêtes à se vuider, se vuident incontinent, & par-là on donne des marques que l'on est homme parfait.

Cependant, la nature tâche de réparer, un moment après, ce que l'on vient d'épancher, & puis l'on est bientôt encore en état de jouir des voluptés de l'amour, & l'on épanche une seconde fois l'humeur qui se trouve la plus disposée à sortir.

La nature qui, dans cette action, n'a pour but que la génération des hommes, rassemble encore promptement la matiere dont elle a besoin; elle dispose cette humeur à se répandre quand l'on voudra; si bien que l'imagination étant incessamment émue par la beauté & les charmes de la personne que l'on tient entre ses bras, la passion se réveille, & les parties naturelles se trouvent encore

en état de lui obéir. On se lie donc étroitement à elle, & on lui fait part une troisieme fois de ce que l'on a de plus pur & de plus précieux.

Si l'on veut aller plus loin, que le cœur soit encore embrasé, pendant que les parties naturelles commencent à perdre leurs forces par la dissipation de notre chaleur naturelle & de nos esprits, la nature fait encore un effort pour ramasser ce qui reste de matiere dans les vessies séminaires (*k*) & dans les parties voisines; il semble qu'elle les presse de toutes parts, & qu'elle se prépare à faire sortir avec empressement cette humeur qu'elle a rassemblé avec tant de promptitude: il se fait alors un nouveau concours d'esprits; & le feu, qui paroissoit auparavant éteint, se rallume dans le moment, & se fait ressentir aux parties naturelles: c'est alors qu'un homme caresse encore amoureusement une femme, qu'il la presse étroitement, & qu'il peut même la rendre féconde par ces épanchements réitérés.

Enfin, après s'être reposé quelque temps, & avoir un peu réparé, par le sommeil, les esprits dissipés, on se trouve encore près d'une personne que l'on

l'on aime éperdument; les caresses sont réciproques, quoiqu'il semble qu'elles soient alors plus pressantes du côté de la femme, qui commence à s'échauffer quand l'homme est épuisé, & qui l'invite à cette heure, au lieu que l'homme l'invitoit au commencement.

Après tout, on se sent encore ému, & les parties naturelles, de flétries qu'elles étoient auparavant, commencent à se roidir: la nature ramasse des parties voisines ce qu'elle peut de semence, elle en tire même des testicules, afin de la disposer à un cinquieme épanchement.

J'avoue qu'elle ne peut faire cela sitôt, & qu'il lui faut du temps pour remplacer la matiere qui s'est depuis peu répandue. Néanmoins, de tous les efforts qu'elle fait en nous, il n'y en a pas un de plus prompt ni de plus violent que celui avec lequel elle entreprend la génération.

L'imagination s'échauffe donc encore, & l'on ne manque ni de courage ni de matiere pour faire un nouveau sacrifice à l'amour. Les parties naturelles ont assez d'esprits pour se tenir quelque temps en état de faire

leur devoir ; & aux moindres caresses d'une femme, on l'embrasse encore, on lui fait part de l'humeur qu'elle desire avec tant de passion.

Mais, s'il y faut retourner une sixieme fois, quoique nous éprouvions encore une envie secrette de continuer nos caresses amoureuses, nos parties sont pourtant glacées ; & si, après l'épuisement qu'elles ont souffert à cinq différentes reprises, il en sort encore un peu d'humeur, c'est une matiere crue & aqueuse, qui n'est point propre à la génération, ou du sang vermeil comme celui d'un poulet que l'on vient d'égorger, qui se répand quelquefois en telle abondance par la foiblesse des parties naturelles, que l'on a bien de la peine à en revenir ; témoin un galant homme de ma connoissance, qui vit encore, mais qui vit misérablement, lequel, après avoir embrassé deux courtisanes cinq fois en une après-dînée, rendit par la verge, à la sixieme fois, plus de deux onces de sang.

Il faut donc croire que les plus grands efforts que l'on puisse faire auprès d'une femme pendant une nuit, ne sauroient aller qu'à quatre

ou cinq embraſſements. Tous ces grands excès d'amour que l'on nous raconte ſont autant de fables que l'on nous débite ; & ſi nous en voulions croire les hommes ſur ce qu'ils nous diſent là-deſſus, ſans conſulter la raiſon, nous nous laiſſerions aller, auſſi-bien qu'eux, à l'impoſture & à la foibleſſe d'ame.

Un Roi d'*Aragon* rendit autrefois un Arrêt authentique ſur cette matiere. Une femme, mariée à un *Catalan*, fut obligée de ſe jeter un jour aux pieds du Roi, pour implorer ſon ſecours ſur les fréquentes careſſes de ſon mari, qui, ſelon ſon rapport, lui ôteroient bientôt la vie, ſi l'on n'y mettoit ordre. Le Roi fit venir le mari pour en ſavoir la vérité ; le *Catalan* avoua ſincérement que chaque nuit il la baiſoit dix fois ; ſur quoi le Roi lui défendit, ſous peine de la vie, de la baiſer plus de ſix fois, de peur qu'il ne l'accablât par les excès de ſes embraſſements.

Je ſais que les Eſpagnols, qui demeurent dans un pays chaud, ſont beaucoup plus amoureux que nous ne le ſommes en France : la chaleur exceſſive de leur climat, leurs aliments

succulents, leurs femmes renfermées & voilées, le tempérament bilieux & mélancolique des hommes, qui aiment naturellement l'oisiveté, sont sans doute les causes de leur lasciveté ordinaire; au lieu qu'en France, la chaleur est modérée, les aliments nourrissent moins, les femmes sont libres & elles conversent avec nous, les hommes sont moins bilieux & moins mélancoliques; enfin, nous nous appliquons à quantité de choses, & l'oisiveté nous est naturellement odieuse: si bien qu'à parler en général, si un Espagnol peut baiser une femme six fois pendant une nuit, un François ne la pourra caresser que cinq.

Les Rabbins, qui n'avoient en vûe que la conservation de leur nation, taxoient le devoir qu'un paysan devoit rendre à sa femme, à une nuit par semaine; celui d'un Marchand ou Voiturier, à une nuit par mois; celui d'un Matelot, à deux nuits par an; & celui d'un homme d'étude, à une nuit en deux ans. Je suis assuré que, si les femmes faisoient les loix, elles n'en useroient pas de la sorte; témoin la femme d'un Avocat, qui, sur cela, me dit l'autre jour fort ingénument,

qu'elle eût mieux aimé avoir été la femme d'un paysan que de tous les autres.

Les Anciens avoient accoutumé de mettre *Mercure* près de *Vénus*, quand ils faisoient le portrait de cette Déesse, pour nous apprendre que la raison, dont ils pensoient que *Mercure* étoit le Dieu, devoit toujours ménager nos voluptés. En effet, nous les goûtons avec plus de tranquillité, lorsque l'usage n'en est pas si fréquent. Souvent nous nous dégoûtons des aliments que nous avons en abondance, & quelquefois nous sommes bien aises de quitter la table des grands pour celle d'un pauvre homme.

Si la modération est louable en quelque chose, c'est sans doute dans l'amour. *Solon*, qui fut estimé de l'Oracle l'un des plus sages de la Grece, prévoyoit bien les malheurs qui devoient arriver aux hommes par l'usage indiscret de l'amour, lorsqu'il ordonna à ses citoyens qu'il ne falloit baiser sa femme que trois fois le mois.

Les caresses trop fréquentes des femmes nous épuisent entiérement, au lieu que, si elles nous sont modérées, notre santé s'en conserve, & notre

corps en devient beaucoup plus libre qu'auparavant ; si bien que je ne conseillerois pas à un jeune homme ni de fuir *Vénus* avec horreur, ni de se laisser aller à ses charmes avec trop de mollesse & de complaisance. Je ferois ici le souhait qu'*Euripide* faisoit autrefois en parlant à *Vénus* :

Vénus, en beauté si parfaite,
Inspire de grace à mon cœur
Ta plus belle & plus vive ardeur,
Et rends dans mes amours mon ame satisfaite ;
Mais tiens si bien la bride à mes ardents desirs,
Que, sans en ressentir ni douleur ni foiblesse,
Jusques dans l'extrême vieillesse,
Je prenne part à tes plaisirs.

Je ne saurois louer le Philosophe *Acas*, qui ne baisa sa femme que trois fois pendant son mariage, bien qu'il lui fit un garçon chaque fois. Pour *Xenocrate*, qui parut plutôt une pierre qu'un homme auprès de la courtisane *Phryne*, on doit croire que ce fut un effet de la continence, qu'il devoit à l'étude de la Philosophie, plutôt que le défaut du mouvement de ses parties naturelles.

Le tempérament, l'âge, le climat,

la ſaiſon & la façon de vivre, reglent toutes les careſſes que nous faiſons aux femmes. Un homme de vingt-cinq ans, qui eſt d'une complexion chaude, rempli de ſang & d'eſprits, qui habite les plaines fertiles de Barbarie, qui eſt l'un des plus aiſés de ces contrées-là, baiſera plutôt cinq fois une femme pendant une nuit du mois d'Avril, qu'un autre de quarante ans, qui eſt d'un tempérament froid, & demeure dans les montagnes ſtériles de Suede, & qui, avec cela, a de la peine à vivre, n'en connoîtra une autre deux fois pendant une du mois de Janvier.

Les femmes n'ont pas leurs voluptés bornées comme nous les avons, autrement les Nobles de *Lithuanie* ne permettroient pas aux leurs, comme ils font, d'avoir des aides dans leur mariage. En effet, les femmes ne ſe ſentent pas épuiſées, quand même elles ſouffriroient long-temps de ſuite les attaques amoureuſes d'une multitude d'hommes; témoin l'impudique *Meſſaline* & l'infame *Cleopâtre.* La premiere, ayant pris le nom de *Lyciſca*, fameuſe courtiſane de Rome, ſurpaſſa de vingt-cinq coups en moins de vingt-quatre heures, dans un lieu

public, la courtisane que l'on estimoit la plus brave en amour; & après cela elle avoua qu'elle n'étoit pas encore tout-à-fait assouvie. L'autre, si nous en voulons croire la lettre de *Marc-Antoine* à l'un de ses amants, souffrit, pendant une nuit, les efforts amoureux de cent six hommes, sans témoigner d'en être fatiguée.

ARTICLE III.

Si l'on doit prendre des remedes pour dompter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une femme.

IL n'y a rien qui soit plus capable de troubler notre tempérament, que si nous changeons tout d'un coup & à contre-temps notre façon de vivre. L'air, le manger, le boire & les autres choses, que nous appellons naturelles, peuvent beaucoup sur nous, & ce sont principalement ces causes auxquelles nous devons tout le bonheur ou le malheur de notre vie, selon la maniere dont nous en usons.

C'est un axiome dans la Médecine

qu'*Hippocrate* a remarqué le premier, que le changement qui se fait en nous avec précipitation, nous cause toujours des maladies, à moins que nous ne soyions assez forts pour nous y opposer. Si l'on veut, par exemple, corriger le tempérament trop chaud & trop sec d'un homme amoureux, on doit y procéder avec tant de lenteur & de prudence, qu'il ne s'apperçoive presque pas lui-même de l'action des remedes, qui le rafraîchissent & qui l'humectent; autrement on le jetteroit dans une intempérie contraire, qui le rendroit malade.

ARTICLE IV.

Des remedes qui domptent le tempérament amoureux.

LEs hommes qui, dans la fleur de leur âge, jouissent d'une santé parfaite, & qui sont d'un tempérament chaud & humide, ont beaucoup plus de semence que ceux qui sont d'un tempérament chaud & sec; mais cependant, ceux-ci sont les plus lascifs, ainsi que nous l'avons dit ailleurs.

Si ces derniers n'ont pas tant de ſemence, elle eſt du moins plus âpre, plus chatouillante & plus pleine d'eſprits & de vents : c'eſt ce qui les rend hardis & amoureux, au lieu que les premiers ſont ſimples & débonnaires.

En quelque lieu que vive un homme laſcif, il eſt toujours embarraſſé de ſon tempérament amoureux. La vertu ne peut rien où l'amour agit naturellement, & la Religion même a trop peu de pouvoir ſur ſon ame pour retenir ſes premiers mouvements, & pour vaincre ſa complexion, qui lui fournit à toute heure des objets amoureux, dont ſon imagination eſt échauffée.

Dans le chagrin où il en eſt, il cherche par-tout des remedes qui puiſſent dompter ſa paſſion. Celui que la nature lui préſente pour éteindre ſon feu, lui plairoit plus que tous les autres, s'il étoit permis, mais il a de certaines conſidérations pour ne le pas prendre. Cependant, tous les autres remedes, dont on peut uſer par dedans ou par dehors, ſont tous, en quelque façon, inutiles ou dangereux pour lui. Leur fraîcheur éteint preſque notre chaleur naturelle, leur

aſtriction épaiſſit trop nos eſprits, & l'un & l'autre détruiſent preſque notre mémoire & font tort à notre jugement. C'eſt ce qui a fait dire à pluſieurs Médecins, qu'il ne falloit pas tout-à-fait s'oppoſer à la violence de l'amour, & qui inſpira l'Oracle d'Apollon Delphique, que *Diogene* interrogea pour ſon fils amoureux : *qu'on ſe gardât bien d'arrêter la violence de cette paſſion, ſi l'on vouloit conſerver la vie des hommes.* En effet, ſi l'on s'opiniâtre à détruire notre humeur amoureuſe, on détruit en même temps notre tempérament, & par-là on nous cauſe des maladies dont ſouvent nous ne guériſſons jamais.

Cependant, ſi notre paſſion eſt ſi forte qu'elle nous apporte quelques incommodités fâcheuſes, & que même elle nous en faſſe appréhender d'autres qui ne le ſont pas moins, nous pouvons alors nous ſervir des remedes que les Médecins nous propoſent ſur ce ſujet ; mais avec une telle modération, que nous ne faſſions rien dont nous ayons lieu enſuite de nous repentir.

L'expérience nous apprend que l'air froid, les aliments qui ſont peu de

ſang & d'eſprits, le jeûne, l'eau en boiſſon, l'application à l'étude, le travail & les veilles, ſont des remedes propres à combattre un amour déréglé; de plus, éviter la compagnie de la perſonne que l'on aime éperduement, ſe lier d'amitié avec une autre, fuir la nudité dans les portraits & dans les ſtatues, ne lire jamais de livres qui nous excitent à l'amour, & ne regarder point d'animaux qui ſe careſſent, ſont encore de puiſſants moyens pour corriger cette paſſion : car, le grand ſecret pour vaincre ici & pour remporter la victoire, c'eſt de ne combattre point, ou de ne combattre qu'en fuyant.

Mais tous ces remedes ſont peu de choſe pour un homme qui aime paſſionnément, & qui d'ailleurs eſt d'une telle complexion qu'il aimeroit quand il ne voudroit pas aimer : il faut quelqu'autre remede qui faſſe plus d'impreſſion ſur lui-même, & qui lui arrache par force, pour parler ainſi, l'amour déréglé dont ſon imagination eſt bleſſée.

Je ne m'arrêterai point ici à décrire tous les remedes que nos Médecins emploient à combattre cette paſſion,

je propoſerai ſeulement ceux qui ont le plus de force à la détruire, ou plutôt à la diminuer ; mais, avant que de les propoſer, il me ſemble que l'on doit ſavoir que tous les tempéraments ne ſont pas égaux, & qu'il y a des remedes qui diminuent le ſang, les eſprits & la ſemence, en émouſſant la pointe dans les uns, & qui cependant en d'autres en produiſent abondamment.

Ce que j'avance ſeroit difficile à croire, ſi l'expérience, par laquelle nous apprenons preſque tout ce que nous ſavons, ne nous en inſtruiſoit. La laitue & la chicorée, par exemple, s'oppoſent preſque dans tous les hommes à la génération de la ſemence ; mais je ſais certainement que, dans quelques-uns principalement, s'ils en mangent le ſoir, elles en engendrent une telle abondance, qu'ils ſe polluent la nuit en dormant. La même expérience nous apprend encore que le poivre & le gingembre diminuent la ſemence & diſſipent les vents qui ſont ſi néceſſaires à l'action de l'amour ; cependant, il y en a d'autres qui ſont beaucoup plus amoureux qu'auparavant quand ils en ont uſé.

La raiſon de ces effets ſi différents, n'eſt fondée que ſur la variété des complexions des hommes. La laitue, qui nous rend pour l'ordinaire lâches en amour, par l'aveu de toute l'antiquité, rend ceux-ci plus amoureux, en tempérant leur chaleur & leur ſécheresſe exceſſive par ſa froideur & par ſon humidité. Leurs parties naturelles étant ainſi tempérees, acquierent enſuite un tempérament égal, qui eſt la cauſe de la vigueur de toutes ces parties-là. Le poivre au contraire, diſſipant les humeurs ſuperflues de ces autres, échauffe & deſſeche leurs parties génitales, qui ſont naturellement froides & humides; & leur procurant ainſi un tempérament égal, il augmente leur force, qui eſt enſuite la cauſe d'une coction plus avantageuſe, ou, pour parler avec le ſavant *Daniel Tauvry*, Docteur en Médecine, qui me cite, dans cet endroit de ſon livre de médicaments, les remedes qui augmentent la ſemence, ſont preſque tous remplis de parties huileuſes & volatiles; ſi bien que les froids & les chauds, agiſſant différemment ſur diverſes complexions, cauſent une abondance

de ſemence & des pollutions nocturnes dans les hommes : car, les premiers calment le mouvement du ſang & temperent les parties de la génération ; les autres, qui trouvent le ſang en quelque eſpece de repos, lui donnent du mouvement, & ainſi procurent aux parties de la génération une filtration abondante de ſemence dans les uns & dans les autres.

C'eſt encore par la même expérience, que nous ſavons qu'il y a des remedes chauds ou froids, que les uns & les autres diſſipent ou étouffent notre feu & s'oppoſent à notre concupiſcence. Nous en prenons par la bouche, & nous nous en appliquons par dehors, afin d'éteindre de toutes parts cet amour déréglé qui nous cauſe tous les jours tant de déſordres.

Je ne dirai rien ici des teintures rafraîchiſſantes, des lames de plomb que l'on s'applique ſur les reins, des roſes blanches dont on parſeme ſon lit, de la mandragore, des groſeilles rouges, du citron aigre, & de tous les autres remedes qui s'oppoſent à la génération de la ſemence, en nous rafraîchiſſant & en nous deſſéchant beaucoup. Je dirai ſeulement quelque

chofe de ceux qui ont le plus de force à éteindre notre feu & à détruire notre femence.

Les lys d'étang blanc, que quelques-uns appellent *volet*, & que nos Apothicaires nomment *nenuphar*, auffi-bien que les Arabes, a une qualité fi particuliere pour combattre nos defirs amoureux, qu'au rapport de *Pline*, fon ufage, pendant douze jours confécutifs, empêche la génération de la femme; & fi nous en ufons pendant quarante, nous ne fentirons plus les aiguillons de l'amour. Sa féchereffe, jointe à la froideur de cette plante, eft fi active, qu'elle defféche & rafraîchit toutes nos parties, fans que d'ailleurs nous en reffentions aucune incommodité. C'eft par ces qualités, fi nous en croyons *Galien*, qu'elle entretient notre voix & nourrit notre corps, & que, s'oppofant à la génération de la femence, elle empêche la diffipation des efprits, qui fe pourroit faire par les mouvements de l'amour.

On en ufe diverfement; tantôt l'on en fait une decoction, du fyrop, de la conferve, de l'eau diftillée au bain-marie, & tantôt l'on en compofe un liniment. Bien

Bien que nous n'avions pas la *ciguë* des Athéniens, qui est d'un verd obscur & d'une puanteur insupportable, cependant la nôtre ne laisse pas de nous incommoder par sa froideur, quand nous la mangeons ; témoin *François Trapelinus*, Précepteur de *Pomponace*, qui, en ayant mangé dans un souper, fut troublé bientôt après ; témoin encore le Chevalier *Nasarimus-Bassanus*, qui, en ayant aussi mangé en guise de racines de persil, en devint aussi-tôt insensé.

Nous savons pourtant, sur le rapport de *Scaliger* & d'*Anguilara*, que les Piémontois en coupent le germe, quand elle pousse au printemps, & qu'ils en mêlent dans des salades, & que quelques pauvres d'Italie s'en servent encore aujourd'hui avec du pain en forme d'asperges. *Jules Scaliger* avoue même en avoir mangé en guise de *chervi*, sans en avoir été incommodé ; & *S. Jerôme* nous assure que les Prêtres d'Athenes, par l'usage qu'ils faisoient de la *ciguë*, cessoient de ressentir les mouvements de la concupiscence. La *ciguë* n'a donc point de mauvaises qualités, selon la pensée de ces Auteurs ; & *Mercurial*

n'auroit jamais conseillé aux femmes d'en boire la décoction pour empêcher de tomber dans les excès de l'amour, s'il n'eût été persuadé qu'elle ne produisoit point de mauvais effets.

De tout cela, on peut conclure qu'il y a des especes différentes de *cigue*, ou que la force des personnes qui en usent résiste plus ou moins à la vertu de cette plante; ou qu'enfin, ce que je croirois plutôt, les unes en prennent peu & les autres beaucoup: car, *Galien* nous apprend que, si nous en usons avec modération, elle nous rafraîchit & dissipe notre semence; au contraire, si nous en prenons un peu plus, elle nous rend stupides; & enfin elle nous tue, si nous en mangeons beaucoup.

Après cela, l'on ne doit point être si scrupuleux dans l'usage de notre *ciguë*, que le sont quelques Medecins d'aujourd'hui, qui ne veulent pas même que l'on s'en serve par dehors en petite quantité; & l'histoire de *Socrate*, qui mourut après avoir bu un mélange de *ciguè*, ne nous doit pas faire craindre d'user de la nôtre avec modération, puisque la boisson de la *ciguë* des Athéniens étoit un

poison aiguisé avec de l'opium que l'on mettoit dans du vin. Cependant, nous apprenons de *S. Basile*, dans sa septieme Homélie, que non-seulement les Prêtres Athéniens usoient de leur *ciguë*, qui est plus ennemie de l'homme que la nôtre, pour dompter leur tempérament amoureux, & pour effacer de leur esprit les idees lascives, mais encore que les femmes incommodées de la fureur de la matrice, en étoient entiérement guéries quand elles s'en étoient servies.

De tous les remedes chauds qui détruisent la semence & qui combattent les vents, il n'y en a point que l'on estime avoir plus de force que le *camphre*, l'*agnus castus* & la *rue*. Ce sont ces remedes, à ce que l'on dit, qui causent aux hommes & aux femmes la chasteté & la sterilité même, & qui dissipent tous les fantômes que l'amour peut presenter à leur imagination.

Le *camphre crud* que l'on nous apporte de *Perse*, de la *Chine* ou de l'*Isle de Borneo*, est une espece de gomme, que quelques Médecins pensent être froide & seche, parce qu'étant mêlée avec quelques remedes

froids, ces remedes rafraîchissent avec beaucoup plus de force.

Mais d'autres soutiennent le contraire, & croient que le *camphre* est chaud & sec au second degré, parce qu'il échauffe la langue & l'estomac, qu'il a une odeur pénétrante, qu'il enflamme & qu'il brûle même dans l'eau. En effet, je n'ai point trouvé de meilleurs remedes, dans les épuisements que cause l'étuve, que de mettre dans la bouche gros de *camphre* comme la tête d'une épingle: dès qu'il se fond à l'humidité de la bouche, il envoie par-tout le corps des esprits qui nous récréent, & tombant ensuite dans notre estomac, il nous échauffe & nous incommode même par sa chaleur, si nous en prenons beaucoup.

Quelques Médecins pensent que les hommes qui en usent souvent, sont pour la plupart stériles, parce qu'ils ont appris qu'il avoit la propriété d'éteindre notre feu & la semence même: en effet, sa sécheresse est trop considerable pour ne pas dessécher nos humidités, & sa matiere trop subtile, pour ne pas faire evaporer les parties spiritueuses de notre semence.

Mais cette pensée, quelqu'apparence qu'elle ait, & l'expérience qu'en fit *Scaliger* sur une chienne de chasse, n'empêchent pas que nous ne demeurions toujours dans notre sentiment, savoir, que nous ne croyons pas qu'il puisse éteindre la semence ni empêcher la génération : car, comme l'opinion contraire n'est point bien établie par l'expérience, & que l'histoire de *Jules Scaliger* est unique, nous avons lieu de croire qu'il n'est pas ennemi de la génération des hommes ; ce que je pourrois prouver par moi-même & par *Tachenius*, qui nous assure que ceux qui purifient le camphre à Venise & à Amsterdam, sont très-amoureux & très-féconds.

Les femmes Athéniennes, qui servoient aux cérémonies que l'on faisoit à l'honneur de *Cérès*, préparoient des lits avec des branches d'*agnus-castus* dans le Temple consacré à cette Déesse. Elles avoient appris par l'usage, que l'odeur des branches de cet arbre combattoit les pensées impudiques & les songes amoureux. A leur exemple, quelques Moines chrétiens se font encore aujourd'hui des ceintures avec des branches de cet arbre, qui se plie

comme de l'osier, & ils prétendent par-là s'arracher du cœur tous les desirs que l'amour y pourroit faire naitre. En vérité, la semence de cet arbre, que les Italiens appellent *pipercila*, & que *Serapion* nomme le poivre des Moines, fait de merveilleux effets pour se conserver dans l'innocence : car, si l'on en prend le poids d'un écu d'or, elle empêche la génération de la semence ; & s'il s'en fait encore après en avoir usé, elle la dissipe par sa sécheresse, & puis sa qualité astringente resserre tellement les parties secrettes, qu'après cela elles ne reçoivent presque plus de sang pour en fabriquer de nouvelle. N'est-ce point pour cela que la statue d'*Esculape* étoit faite du bois d'*agnus-castus*, & qu'aujourd'hui, dans la cérémonie du Doctorat des Medecins, on ceint les reins du nouveau Docteur avec une chaîne d'or, qui rafraichit de lui-même, pour lui marquer qu'en faisant la médecine, il doit être pudique & retenu avec les femmes.

La *rue* seche produit les mêmes effets : sa semence, qui est chaude & seche au troisieme degré, aussi-bien que celle de l'*agnus-castus*, desseche

tellement notre semence, qu'il n'en reste presque point pour faire des épanchements amoureux ; & si l'on en prend de temps en temps le poids d'un écu d'or, l'on se trouve ensuite impuissant auprès d'une femme, quelqu'effort que l'on puisse faire.

Je ne saurois passer ici sous silence le remede horrible dont se servit *Faustine*, fille de l'Empereur *Antoine* le Debonnaire, pour calmer l'amour déréglé qu'elle portoit à un *Gladiateur*. L'Empereur, qui l'aimoit tendrement, se persuadoit qu'elle avoit été enchantée, & il croyoit qu'il étoit impossible, sans charmes, qu'une femme abandonnât un mari qui avoit de si belles qualités, comme avoit *Antoine* le Philosophe, pour aimer un *Gladiateur*. C'est ce qui l'obligea à envoyer consulter les Caldéens, qui lui firent réponse que *Faustine* devoit boire du sang de celui qu'elle aimoit, & coucher ensuite avec son mari, pour haïr horriblement ce premier homme : en effet, le succès répondit à la promesse ; & *Antonius Commodus* naquit de ces embrassements, qui, dans le temps, se delecta au meurtre, comme le meurtre avoit été la cause de sa vie.

ARTICLE V.

Des remedes qui excitent l'homme à embrasser amoureusement une femme.

JE dis encore une fois que je ne pretends point écrire pour des personnes qui ont l'esprit mal tourne, mon dessein n'étant pas d'enseigner les excès de l'amour ; ce seroit favoriser le vice, & en même temps détruire la santé des hommes.

La matiere que je traite est comme un couteau à deux tranchants, qui fait du bien à ceux qui le prennent à propos, & du mal aux autres qui ne savent pas le manier. Si je suis la cause de quelques excès, il ne faut pas m'en imputer le blâme ; on doit plutôt blâmer ceux qui se laissent mollement aller au crime, & qui n'ont pas assez de vertu pour se soutenir. La terre n'est pas la cause de notre ivresse, bien qu'elle nous donne tous les ans ses liqueurs agréables ; elle n'est pas non plus la cause de notre mort, quoiqu'elle nous présente ses herbes venimeuses.

J'écris

J'écris donc pour des maris qui ſont foibles par des défauts naturels, par l'âge, par les déſordres de leur vie paſſée, ou par quelque longue maladie; qui n'ont pas aſſez de force pour engendrer ni pour ſatisfaire leur femme; qui cherchent par-tout des moyens pour avoir des ſucceſſeurs légitimes, & qui n'épargnent ni leur bien ni leur ſanté même pour y réuſſir.

Je m'étonne de ce que les Caſuiſtes qui ont écrit tant de bagatelles ſur la matiere que j'examine dans ce livre, aient oublié cette queſtion importante, & qu'ils ne nous aient point du tout enſeigné ſi c'étoit un crime de s'exciter, ou pour rendre le devoir à une femme, ou pour engendrer un enfant; car ces deux fins ſont, ce me ſemble, fort raiſonnables, au lieu que la volupté ne l'eſt pas. Quoi qu'il en ſoit, nous tâcherons d'en parler ſelon que la nature nous en inſtruira, & que l'expérience nous donnera des lumieres pour connoître les remedes qui ſont le plus propres à nous exciter à l'amour.

La nature a mis dans le cœur de tous les hommes un violent deſir d'avoir des enfants pour ſucceſſeurs

& pour héritiers de leur nom & de leur bien. Je ne vois donc pas de crime à ſeconder cette inclination ſi naturelle, pourvu qu'elle tienne dans de juſtes bornes; mais hormis cela, je ne craindrois point d'imiter un Médecin Italien, qui donna à un vieillard un remede purgatif pour un remede amoureux.

Je ne veux point parler ici de tous les remedes qui nous excitent à l'amour, & qui produiſent beaucoup de matiere dans nos parties ſecrettes, comme ſont les *jaunes d'œufs*, les *teſticules de coq*, les *chancres*, les *chevrettes*, les écreviſſes, la moëlle de bœuf, le vin doux, le lait & les autres choſes qui nourriſſent beaucoup. Je ne dirai rien auſſi des remedes qui cauſent des vents, comme les *artichauts*, l'*ail* cuit, l'*hipomane*, le membre de *cerf* ou de *taureau* tué au mois de Mai ou Octobre, les cucubes, &c. je m'arrêterai ſeulement à ceux qui ont le plus de force pour encourager un homme à embraſſer vigoureuſement une femme.

Je dirai donc en peu de mots ce que je penſe du petit *crocodile*, que les Latins appellent *ſcincus*, & que

l'on pourroit nommer *crocodile terrestre*, & que l'on appelle aux Antiles *mabouia* & *brochet terrestre*, du *chervi*, du *satyrion*, du *borax*, de l'*opium*, des *cantharides* & de l'*herbe* dont parle *Théophraste*; mais j'avertirai encore ici ceux qui sont lents dans l'exercice de l'amour, de ne se servir de ces remedes qu'après avoir inutilement employé les autres moyens naturels & légitimes.

Parce que nous ne connoissons presque point en France le petit *crocodile*, qui se trouve ordinairement en Egypte, & que nous n'en avons l'expérience que par le rapport d'autrui, nous nous contenterons de dire que la chair d'autour de ses reins, mise en poudre & bue dans du vin doux, du poids d'un écu d'or, fait des merveilles pour exciter un homme à l'amour; aussi l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties secrettes & qui fait aimer éperduement.

Ce ne sont que les noms différents que chaque nation donne aux plantes, qui nous troublent le plus souvent quand il en faut parler : plus une plante a de vertu, plus on lui a donné de noms; témoin le *chervi*, dont les

Auteurs qui en ont traité, ont fait une telle confusion, qu'il faut avouer que les plus éclairés dans la ſcience des plantes, ont bien de la peine aujourd'hui à débrouiller ce que les anciens & les nouveaux Herboriſtes nous en ont voulu dire : les uns l'ont nommé *genicula* ou *genichella*, les autres l'ont appellé *fraxinelle*. *Avicenne* lui a donné le nom de *langue d'oiſeau ; Pline*, de *langue d'oiſon*, & les Arabes l'ont déſigné par celui de *ſecacul*. Ce n'eſt pourtant ni la *renouée*, ni le *ſeau de marie* de *Dioſcoride*, ni le *dictam*, ni le *freſne*, ni enfin l'*ornithagalon* des Anciens, parce que tous ces noms marquent des plantes particulieres & différentes.

Ce que nous appellons *chervi*, & qui eſt aujourd'hui en France aſſez connu par ce nom-là, a tant de vertu pour exciter les hommes à aimer, que *Tibere*, l'un des plus laſcifs de tous les Empereurs, ſi nous en croyons l'Hiſtorien, en faiſoit venir tous les ans d'Allemagne pour s'exciter avec ſes femmes. En effet, tous les Médecins demeurent d'accord de ſes qualités, & diſent qu'il engendre beaucoup de vents & de ſemence,

aussi-bien que l'artichaut ; ce qui oblige encore aujourd'hui les femmes Suedoises, au rapport des matelots qui viennent du Septentrion, d'en donner à leurs maris quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'amour.

Le *satyrion* est une plante dont on fait plusieurs especes, dont on peut user indifféremment pour les effets que nous en espérons ; sa racine représente ordinairement deux testicules de chien : la bulbe basse est succulente & dure, & la haute toute flétrie & mollette, comme étant la plus vieille. C'est cette premiere racine que l'on doit toujours prendre quand on en a besoin : cependant le *satyrion*, qui n'a qu'une seule racine bulbeuse, doit être préféré aux autres, selon le sentiment de plusieurs Médecins ; mais, quoi qu'il en soit, les bulbes de toutes ces plantes font beaucoup de semence & engendrent beaucoup de vents, si on les fait cuire sous la cendre comme des *truffes*, & si on les mêle ensuite avec du beurre frais, du lait & du girofle en poudre, ou qu'on les fasse confire en sucre, comme l'on en vend aujourd'hui chez les Droguistes

de Paris. Ces racines, par leur humidité ſuperflue, enflant nos parties naturelles, nous rendent ſemblables à des Satyres, d'où cette plante a pris ſon nom. On lui attribue tant de vertu, qu'il y en a qui penſent que, pour s'exciter puiſſamment à l'amour, il ne faut qu'en tenir dans les deux mains pendant l'action même.

C'eſt cette racine qui a donné le nom à ce fameux mêlange que les Médecins ont nommé *diaſatyrion*. Si l'on en prend le matin & le ſoir la peſanteur d'un demi écu d'or avec du vin doux, ou du lait de vache pendant ſept ou huit jours, ils aſſurent que les vieillards reprendront la vigueur de leurs jeunes ans pour ſatisfaire leurs femmes & pour ſe faire des ſucceſſeurs. On debite une boiſſon gluante dans les cabarets de Perſe, dont la baſe eſt une eſpece de *ſatyrion*, qui eſt fort commun dans ce Royaume-là. Elle échauffe beaucoup, auſſi la boit-on chaude comme le café: c'eſt pour cela que les Perſes en uſent plutôt pendant l'hiver que durant l'été, principalement dans les villes ſeptentrionales de ce pays-là; ils l'appellent *ſcharcb-rhalcb*, c'eſt-à-dire,

ſirop de renard, parce que le *ſatyrion* a ſes bulbes ſemblables aux teſticules de cet animal. Quelques-uns ont cru que c'étoit l'herbe amoureuſe de *Théophraſte*, ce que nous examinerons ci-après.

Le *borax* raffiné eſt du nombre de ces remedes qui excitent puiſſamment à l'amour. Il eſt un eſpece de ſel dont uſent aujourd'hui nos Orfevres pour faire fondre plus aiſément l'or qu'ils mettent en œuvre ; il pénetre toutes les parties de notre corps, il en ouvre tous les vaiſſeaux, & par la ténuité de ſa ſubſtance, il conduit aux parties génitales tout ce qui eſt capable en nous de ſervir de matiere à la ſemence. Il a tant de vertu, ainſi que l'expérience me l'a ſouvent fait connoître, que, ſi l'on en donne à une femme qui ne peut accoucher, un ou deux ſcrupules dans quelque liqueur convenable, l'on en verra bientôt des effets ſurprenants : il ſe porte d'abord aux parties naturelles, & y produit tout ce que l'on peut attendre d'un remede qui a été tenu fort long-temps pour un ſecret.

On ne doit pas appréhender d'en uſer par la bouche : l'uſage n'en eſt

point dangereux ; & si quelques Médecins ont écrit qu'il étoit un poison, ils ont confondu la *chrysocolle* des Grecs avec le *baurach* des Arabes, l'un & l'autre servant à faire fondre l'or plus aisément. C'est ainsi que les mêmes effets des drogues, & que la différence des noms que l'on impose aux choses, ont souvent trompé les hommes les plus doctes & les plus éclairés.

Si *Fallope, de Lobel, Rodriguez à Castro* & *Mercuriale*, s'en sont heureusement servis dans des maladies des femmes, nous ne devons point en avoir de l'horreur ; & si ce dernier Médecin nous assure qu'il agit si puissamment pour les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, qu'il jette même les hommes dans le *priapisme*, si l'on en use avec excès ; nous pouvons hardiment nous en servir avec modération.

Peut-être me blâmera-t-on de ce que je place ici, avec les remedes qui excitent à l'amour, l'*opium*, que toute l'antiquité a cru être froid au quatrieme degré, & tuer les hommes par l'excès de cette qualité. Bien loin, dira-t-on, de nous enflammer auprès

d'une femme, il nous cause le sommeil & nous rend stupides, au lieu de nous rendre amoureux ; mais, si nous faisons réflexion qu'il est amer & âpre à la bouche, qu'il s'enflamme au feu, & que les Orientaux en usent pour être vaillants à la guerre & auprès des femmes, nous serons sans doute d'un autre sentiment.

Quand l'Empereur des Turcs leve une armée, les soldats se garnissent d'*opium*, qu'ils appellent *amfiam* ou *affion*, pour s'en servir comme nos matelots de tabac, si nous en croyons *Bellon*. Une petite dose, prise par la bouche, excite des vapeurs qui montent au cerveau, troublent bénignement l'imagination, comme fait le vin ; mais une dose excessive fait entiérement évaporer notre chaleur naturelle, & dissipe tout-à-fait nos esprits, comme le safran, si nous en prenons beaucoup.

Les Orientaux, qui aiment naturellement l'excès de l'amour, ont l'imagination incessamment embarrassée d'objets lascifs ; & lorsqu'ils ont pris un peu d'*opium*, auquel ils sont accoutumés, elle s'échauffe alors & se trouble plus qu'auparavant ; &

comme ils ressentent des demangeaisons & des chatouillements par tout le corps, principalement à leurs parties naturelles, je ne m'étonne pas s'ils sont si étourdis à la guerre & si lascifs avec les femmes.

C'est un poison pour nous, qui n'y sommes point accoutumés, à moins que nous soyons aussi sains & aussi robustes que l'étoit Mr. *Charas* * quand il en prit douze grains. Pour moi, j'ai de la peine à en donner deux ou trois grains de crud à mes malades les plus vigoureux, me souvenant toujours des funestes effets que j'ai vu arriver par le mauvais usage de ce remede, & des préceptes que nous donne *Zuingerus* sur cette drogue.

Je ne m'etonne pas si les Turcs & les autres Orientaux ont une inclination si déréglée à prendre de l'*opium* pour jouir d'une volupté indicible. Pour moi, qui ai éprouvé les vertus de cette drogue dans une maladie presque désespérée en 1688, je dirai sincérement ce que j'en ai ressenti. Tous les remedes m'étoient alors inutiles dans les vomissements excessifs,

* *Charas*, fameux Médecin du Roi d'Espagne, & connu par sa Pharmacopée.

dans le fâcheux cours de ventre que je ressentois ; je crus qu'il n'y avoit point au monde d'autre moyen de me sauver que de prendre deux grains d'extrait simple d'*opium* : je ne l'eus pas plutôt pris, que je me sentis guéri comme par miracle, & que, pendant un jour entier, je ressentis des plaisirs que je ne saurois exprimer. Une petite vapeur douce & chatouillante couloit insensiblement, comme je le pense, par les nerfs & par les membranes externes de mon corps. Cette vapeur me caussoit une volupté excessive ; car, depuis la nuque du cou & les épaules jusqu'au croupion, je sentois un chatouillement qui me causoit un plaisir parfait, puis cette vapeur agréable étoit portée aux pieds & aux genoux, où je ressentois encore principalement autour de la rotule des chatouillements inexplicables. Ce plaisir se fit ressentir plusieurs fois, en sommeillant, pendant ce jour-là, si bien que je ne fus pas marri d'avoir été malade, pour avoir ressenti des plaisirs qui sont une ombre de ceux du Ciel, & une image d'une félicité bien imaginée. Je ne m'étonne donc pas si les Levantins sont si friands d'*opium*, puisqu'il

caufe tant de plaifir à ceux qui en ufent.

Les *mouches cantharides* ont tant de pouvoir fur la veffie & fur les parties génitales de l'un & de l'autre fexe, que, fi l'on en prend deux ou trois grains, l'on en reffent de telles ardeurs, que l'on en eft enfuite malade; témoin ce qui arriva ces années paffées à un de mes amis qui vit encore. Son rival étant au défefpoir de ce qu'il époufoit fa maîtreffe, s'avifa de mettre des *cantharides* dans un pâté de poires qu'il lui fit préfenter le foir de fes noces. La nuit étant venue, le marié careffa tellement fa femme, qu'elle en fut incommodée; mais ces délices fe changerent bientôt en trifteffe, lorfque cet homme, fur le minuit, fe fentant extrêmement échauffé, avec une grande difficulté d'uriner, s'apperçut qu'il faifoit du fang par la verge. La peur lui augmenta le mal, qui fut accompagné de quelques foibleffes: on le traita avec tout le foin poffible, & l'on appliqua à fon mal des remedes qui le guérirent avec de la peine.

L'herbe qu'*Androphile*, Roi des Indes, envoya au Roi *Antiochus*,

étoit l'*herbe de Théophraste*, fort efficace pour exciter les hommes à embrasser amoureusement les femmes, & en cela surpassoit toutes les vertus des autres plantes. S'il en faut croire l'Indien qui en étoit le porteur, il assuroit qu'elle lui avoit donné de la vigueur pour soixante-dix embrassements; mais il avouoit aussi qu'aux derniers effets, ce qu'il rendoit n'étoit plus de la semence.

Nous savons, par ceux qui ont voyagé dans les Indes, que les Indiens sont beaucoup plus lascifs que nous ne le sommes, & que l'une de leurs principales occupations est de prendre avec les femmes les plaisirs que l'amour leur présente. Parce qu'ils se plaisent à cet exercice amoureux, ils ont trouvé des remedes pour s'y exciter davantage : ils usent ordinairement de *betel*, d'*areca* ou de *banghé*, qu'ils prennent quelquefois seuls, & qu'ils mêlent souvent les uns avec les autres, ou avec un peu de *chaux de coquille.*

L'herbe dont parle *Théophraste* est sans doute l'une de ces trois choses; & si je suis un bon devin, je choisirois plutôt le *banghé* que les deux

autres ; fondé ſur cette conjecture que le *banghé*, au rapport de *Cluſius*, a des qualités ſemblables à celles du *maſlach*, *meſlack* ou *maeſlack* des Turcs, qui n'eſt autre choſe que l'*amſiam* des Orientaux, ſelon la penſée de *Baubin.* Si l'*amſiam* rend les hommes plus alegres & plus laſcifs, ainſi que nous l'avons rapporté ci-deſſus, le *banghé* ne produira pas de moindres effets, ſi nous en croyons ceux qui en ont uſé, c'eſt-à dire, qu'il nous rendra ardents à careſſer les femmes, & nous cauſera en dormant d'agréables rêveries, ſi l'on s'en ſert en petite quantité ; mais, ſi l'on en prend beaucoup, l'on on devient inſenſé : témoin les femmes Indiennes, qui, voulant témoigner l'affection qu'elles portoient à leurs maris pendant leur vie, prennent beaucoup de *banghé*, qu'elles mêlent avec du *ſeſane*, & ſe jettent ainſi, toutes inſenſées, dans le feu où l'on fait brûler le corps de leurs maris défunts.

Cette conjecture m'en fait naître deux autres, l'une, que le *banghé* des Orientaux eſt le *bamjain* des Egyptiens, que *Céſalphinus* dit avoir la ſemence dure & ſemblable à celle

d'un petit cochon ; l'autre, que c'eſt l'herbe que nous appellons *ſtrammonium* ou *pomme épineuſe*, qui eſt une eſpece de *ſolanum* , ou plutôt que nous nommons *chanvre*, de la ſemence de laquelle on fait commerce dans l'Orient, comme dans l'Occident de *tabac*.

Ces conjectures ſont appuyées ſur le rapport d'un honnête homme, qui a paſſé quelques années dans les Indes, & qui m'a dit que les Orientaux uſoient d'une petite ſemence qui les rendoit comme inſenſés auprès des femmes, & il me l'a dépeinte ſemblable à celle du *ſtrammonium ;* à quoi ſe rapporte fort bien ce qu'avoit appris *Hofman* du Médecin *Ratzembach*, qui lui avoit dit que les Turcs avoient dans une fortereſſe, qui fut priſe par les Chrétiens en l'an 1595, une grande quantité de ſemence.

D'ailleurs le *ſtrammonium*, que les Turcs appellent *tatoula* ou *datoula* , produit des effets ſemblables à ceux du *banghé ;* car, ſi l'on donne un peu de ſa ſemence avec du vin aux perſonnes qui y ſont accoutumées, il les rend joyeuſes, & remplit leur imagination d'objets qui ne ſont point

désagréables ; & parce que la plus grande passion des Orientaux est celle qu'ils ont pour les femmes, il ne faut pas s'étonner si, ayant l'esprit un peu troublé par la vertu de cette plante, ils ont, en dormant, d'agréables rêveries, qu'en veillant même ils se sentent extrêmement émus auprès des femmes.

Mais, il ne faut pas trop s'y jouer ; car, si ceux qui y sont les plus accoutumés, en prennent la pesanteur de deux écus d'or, ils en deviennent insensés pendant trois jours ; si la dose est un peu plus forte, ils en meurent ; & une demi-once tue le plus robuste de tous les hommes.

Ces conjectures que j'avois faites autrefois n'étoient pas, ce me semble, mal fondées ; cependant, j'ai appris depuis de bonne part que le *banghé* des Orientaux étoit une herbe & une composition qu'ils appellent *banghé* l'une & l'autre ; au moins les Perses & les Levantins les nomment ainsi. Les Barbares de Madagascar & des Isles adjacentes les plus voisines de l'Afrique, les appellent *aleth mangha*, les Egyptiens *asis*, *assis* ou *axis*, & les Turcs *azarath :* or, l'*assis* des Egyptiens

Egyptiens ne ſignifie que de l'herbe par excellence, que je crois être notre *chanvre ;* puis examinant le *banghé* des Aſiatiques & le *bamjain* des Egyptiens, je trouve qu'ils ſont le *mangha* des Africains, à quelques lettres près : ainſi, on peut conclure que l'herbe laſcive dont *Théophraſte* fait mention, eſt plutôt le *chanvre* que toute autre choſe, puiſqu'elle a une odeur vineuſe, qu'elle cauſe l'ivreſſe & qu'elle trouble l'imagination. J'en dis de même de la compoſition que l'on en fait, comme je l'ai écrit fort au long dans mon livre de la boiſſon des peuples : ainſi, il ne faut pas croire que ce ſoit ni le *ſatyrion* ni le *ſtrammonium*, comme je l'ai dit, ni le *ſurnag* des Africains, qui eſt peut-être notre *ſatyrion*, ni enfin le *ginzeng* des Chinois & des Tartares.

J'avoue que les Européens ne reſſentent pas les mêmes effets de l'uſage de ces *narcotiques*, que font les Aſiatiques & les Africains. La coutume fait que ces drogues produiſent des effets différents dans ceux qui en uſent, & nous n'obſervons chez nous que la tranquillité de l'ame, le plaiſir & la demangeaiſon du corps, au lieu

des égarements amoureux qui se remarquent chez les autres. Si tous ces remedes sont assaisonnés avec de l'ambre ou du musc, ils seront beaucoup plus efficaces & exciteroient davantage à l'amour, l'expérience nous montrant que ces deux parfums portent les humeurs aux parties naturelles qui en sont chatouillées. Je ne parlerai point ici de la chair de lion, parce que l'expérience a fait connoître qu'elle étoit ennemie des hommes; car, un Médecin en ayant donné trois gros à *Alifo Vaticus* pour l'exciter à aimer, il le tua au lieu de le guérir.

Les remedes que l'on prend par la bouche ne sont pas les seuls qui excitent les hommes à embrasser amoureusement les femmes; ceux que l'on applique par dehors y contribuent beaucoup, & l'on en forme des liniments pour en oindre les reins & les parties naturelles. Ces liniments se font avec du miel, du *storax liquide*, de l'*huile de fourmis volant*, du *beurre frais* ou de la *graisse d'oie sauvage*; on y ajoute un peu d'*euphorbe*, de *pied d'alexandre*, de *gingembre* ou de *poivre*, pour faire pénetrer le remede,

& l'on y mêle quelques grains d'*ambre gris*, de *musc* ou de *civette* pour le parfumer.

On peut encore appliquer des remedes sur les testicules des hommes lents pour les exciter à aimer. Comme ces parties sont la seconde source de la chaleur, selon le sentiment de *Galien*, ils la communiquent aussi à tout le corps; car, outre la force d'engendrer, ils fabriquent encore une humeur spiritueuse, qui nous rend robustes, hardis & courageux. Pour cela, on peut prendre de la poudre de canelle, de girofle, de gingembre & de roses, avec de la thériaque, de la mie de pain & du vin rouge.

Mais, cet homme dont nous avons parlé ailleurs, après *Celius Rhodiginus*, se servoit d'un plaisant remede pour s'exciter avec une femme: il se faisoit bien fouetter dans l'action; & si quelquefois, par respect ou par pitié, on le fouettoit avec plus de modération, il se mettoit en colere contre celui qui l'épargnoit; si bien qu'il n'étoit jamais plus content que lorsque la douleur l'obligeoit à satisfaire sa passion déréglée.

CHAPITRE VI.

Si l'Homme prend plus de plaisir que la Femme lorsqu'ils se caressent.

IL n'y a point de plaisir, ni plus prompt ni plus grand que celui de l'amour ; il réjouit dans un instant tout notre corps, & ravit de joie toute notre ame. Nous n'avons besoin ni d'industrie ni de maître pour nous apprendre à aimer ; la nature nous a imprimé dans le cœur je ne sais quoi d'amoureux qu'elle cultive peu à peu, à mesure que nous croissons ; & quand elle nous incite à caresser une femme, je ne saurois dire en combien de manieres elle nous fait naître des contentements. Les approches de l'amour sont aussi délicieuses que la jouissance même ; le plaisir est extrême quand nous y pensons par avance, & le souvenir en est agréable. La douleur que nous souffrons à aimer nous plaît autant que le plaisir même ; enfin, toutes les passions de l'ame sont, pour ainsi dire, les esclaves de cette passion amoureuse.

Le ſentiment vif & indicible que nous avons dans les plaiſirs du mariage, nous fait connoître celui qui en eſt l'auteur ; & je me perſuade que Dieu a voulu nous en faire connoître l'excès & la grandeur, pour nous indiquer ceux que nous devons eſpérer à l'avenir. Je n'aurois oſé avancer cette penſée, ſi *S. Auguſtin* ne me l'avoit fournie dans ſon livre 14 de la Cité de Dieu, chap. 17 ; & je ne m'étonne pas, pourſuit-il, ſi les plaiſirs que nous prenons avec les femmes ſont ſi exceſſifs, & s'ils ſurpaſſent tous ceux que les hommes peuvent reſſentir, & s'ils nous touchent ſi vivement au dedans & au dehors, puiſque notre ame & notre corps en ſont ſi puiſſamment émus. La nature ne nous a pas permis d'éviter ces voluptés, quelque ſaints que nous ſoyons, quand, dans le mariage, nous voulons nous appliquer à faire des enfants.

Si la nature n'avoit mis des délices extrêmes dans l'action de l'amour, je ne ſaurois croire qu'un homme d'eſprit pût ſe plaire à ſe repentir ſi ſouvent ; mais les idées trompeuſes de l'amour ſont ſi engageantes, qu'il eſt comme impoſſible de s'en garantir ;

& il faut que le plaisir que l'on prend avec les femmes soit bien grand, puisque, selon le sentiment de la plupart des Théologiens, les diables en sont si friands.

L'expérience de tous les jours nous fait voir que les plaisirs du mariage ne nous rendent pas heureux; au contraire, il y a peu de personnes qui ne se repentent après les avoir pris, comme nous venons de dire. Il faut faire peu de réflexion sur les attraits de l'amour, dont la nature nous a charmés, pour connoître que ce n'est pas où il faut nous arrêter; si bien que, pour parler juste, il ne faut aimer les plaisirs du mariage que pour la génération, & peut-être pour être chastes & pour obéir aux ordres de Dieu, qui veut garnir le Ciel des bienheureux, dont nous sommes les organes & les instruments. Les hommes charnels n'entendent point ce langage, il n'y a que les spirituels qui les goûtent: car, ceux qui croient que le bien de l'homme, dans le mariage, est dans la chair, & que le mal est ce qui les détourne des plaisirs; que ceux-là s'en soulent & qu'ils y meurent! mais ceux qui n'ont en

vue que d'obéir à Dieu, & de satisfaire à ses commandements, qui ont une femme comme s'ils n'en avoient point, ainsi que parle *S. Paul*, & qui ont pour ennemis ceux qui les empêchent de faire leur devoir; que ces personnes-là se consolent en notre Seigneur!

Que si nous considérons le mariage avec toutes ses suites, en qualité d'hommes charnels, nous n'y trouverons que des malheurs & des imperfections; mais, si nous l'examinons en qualité de Chrétiens, nous verrons que c'est l'ouvrage de Dieu, que *Jesus-Christ* a perfectionné par sa grace, que nous avons perdue par notre corruption. Si nous ne nous servons du milieu de *Jesus-Christ*, tous nos plaisirs, quelque licites qu'ils puissent être, ne seront que des malheurs & des disgraces. Le mariage, sans *Jesus-Christ*, est abominable; avec *Jesus-Christ*, il est aimable & saint, puisqu'il l'a sanctifié avec tout ce qui en dépend.

J'avoue que nous ne saurions empêcher que l'amour ne se fasse par-tout ressentir, & que les hommes les plus retirés qui habitent les grottes & les

déserts ne sauroient éviter ses atteintes ; il les touche aussi-bien que nous, & cette passion se fait connoître dans les forêts les plus affreuses, aussi-bien que dans les villes les plus peuplées.

La volupté du corps consiste à ne ressentir aucune douleur : celle de l'esprit réside dans la joie intérieure de n'être point esclave de ses passions ; mais les plaisirs que nous prenons dans le mariage sont quelque chose de divin, s'ils ne passent pas les bornes de la raison. C'est ce qui obligea les Anciens à établir une *Vénus* honnête & modeste, qui veilloit aux actions licites des femmes mariées ; & c'est cette même volupté que la nature a donnée comme des attraits pour la perpétuité de notre espece.

Ce n'est point un crime que de prendre des plaisirs amoureux avec sa femme, si nous en voulons croire *S. Bonaventure* & *Salomon*, le plus sage & le plus heureux des hommes, qui a le mieux parlé des plaisirs de l'amour par l'expérience qu'il en avoit faite ; & on ne doit point se persuader que la nature ait joint les plaisirs à la conjonction des sexes pour nous faire faire des crimes.

De

De ces trois ſortes de voluptés, ſavoir, du corps, de l'eſprit & de l'amour, la derniere eſt ſans doute la plus forte & la plus grande : notre corps & notre ame ſe fondent de joie, pour ainſi dire, lorſque nous nous perpétuons ; & ces deux parties de nous-mêmes reſſentent tant de contentement, qu'on ne les a pu encore bien expliquer juſqu'à cette heure.

Si l'amour cauſe des égarements & nous fait ſouvent perdre l'eſprit, c'eſt une preuve de la violence de ſes voluptés. Notre ſiecle nous fournit aſſez d'exemples malheureux, ſans en aller chercher dans les ſiecles paſſés pour nous apprendre cette vérité. La Chambre de Juſtice que notre grand Monarque a depuis peu établie contre les empoiſonneurs, nous marque aſſez, par les Arrêts qu'elle donne, juſqu'où peuvent aller les emportements de l'amour. Si ſes voluptés n'étoient pas ſi charmantes, & qu'elles n'euſſent pas tant d'empire ſur notre eſprit, nous n'en verrions pas tous les jours tant de funeſtes effets, & jamais *Viturio* & *Ferrier* n'auroient perdu la vie en la voulant donner à un autre, ſi l'amour ne les avoit charmés.

L'homme & la femme goûtent tous deux des plaisirs extrêmes quand ils se caressent, & j'aurois peine à dire lequel des deux en reçoit le plus ; cependant, si l'on peut découvrir celui qui a les parties de la génération plus sensibles & plus entortillées, qui engendrent plus de vents, qui a l'imagination plus forte & le sang plus chaud & plus mobile, je me persuade que la question sera aisée à décider.

On ne doute pas que nos parties secrettes ne soient beaucoup plus sensibles que celles des femmes ; elles sont toutes nerveuses, ou, pour mieux dire, elles ne sont que de nerfs, au lieu que les parties des femmes sont charnues, & par conséquent moins sensibles que les nôtres. Si entre toutes les parties de notre corps les nerfs ressentent une plus vive douleur quand on les touche, ils recevront aussi une plus grande volupté : d'ailleurs, nos vaisseaux spermatiques par où passe la semence, sont extrêmement entortillés, & nos testicules ne sont, à proprement parler, qu'un tissu de nerfs & de vaisseaux, pliés les uns sur les autres : si l'on pouvoit développer nos vaisseaux spermatiques,

& qu'ensuite on les mesurât, je ne mentirois point en disant qu'ils sont plus longs huit ou dix fois que nous ne sommes hauts, au lieu que ceux des femmes ne sont pas plus longs que le doigt.

Si les vents sont nécessaires pour les plaisirs de l'amour, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs, nous avouerons que les hommes n'étant pas si réglés dans leur façon de vivre que les femmes, ils engendrent aussi beaucoup plus de vents & d'esprits flatteurs.

Nous avons encore l'esprit plus ferme & l'imagination plus forte que les femmes; les filets de notre cerveau sont plus tendus & plus durs, & quand nous aimons, nous aimons plus fortement & plus voluptueusement: les femmes, au contraire, ont l'esprit plus inconstant & l'imagination plus foible: les fibres de leur cerveau sont plus mollettes & plus flexibles; & bien qu'elles paroissent quelquefois aimer plus ardemment, elles ne ressentent pas pour cela plus de volupté que nous dans les caresses amoureuses.

Enfin, notre sang est plus chaud & plus âpre que le leur, il s'agite avec

plus de force, & il s'est vu des hommes trembler de froid à l'approche d'une femme qu'ils vouloient embrasser, le cœur & le cerveau se défaisant alors de la plus grande partie de leur chaleur & de leurs esprits pour les employer avec précipitation aux parties naturelles.

Nous sommes navrés de joie, quand la semence toute enflée d'esprits se fait passage au travers de nos vaisseaux entortillés : les vapeurs chaudes & chatouillantes qui s'en élevent, & le mouvement précipité des esprits qui pénetrent nos membranes, ne contribuent pas peu à nos voluptés excessives.

Bien que les femmes soient vivement touchées des plaisirs de l'amour quand nous les embrassons, je ne saurois croire que leur volupté y soit plus grande : leur semence est plus liquide & moins chaude, elle n'est pas remplie de tant d'esprits, & ne se darde pas si promptement que la nôtre.

Quoi qu'il en soit, on pourroit dire que la question demeure toujours indécise, & que l'on ne sauroit la décider, si l'on ne prend pour juge *Tiresias*, qui, ayant été femme & homme tout ensemble, peut mieux

juger qu'aucun autre du plus grand plaiſir de l'un ou de l'autre des ſexes. Ce fut lui qui décida en faveur de *Jupiter* contre *Junon*, & qui prononça que les femmes prenoient plus de plaiſir que les hommes quand elles en étoient embraſſées.

En effet, on pourroit dire que les parties naturelles des femmes s'agitent avec plus de violence, quand elles veulent être humectées par la ſemence de l'homme, & la femme reſſent un plus grand plaiſir lorſque ſes parties attirent & ſucent nos humeurs, qu'elles les preſſent de toutes parts par la conception, & qu'elles s'épuiſent elles-mêmes par des épanchements conſidérables, ſi bien qu'il s'eſt trouvé quelqu'un qui a hardiment avancé que le plaiſir des femmes ſurpaſſoit d'un tiers celui des hommes.

Mais, ſans m'arrêter à ce dernier ſentiment, qui ne me paroît pas le plus véritable, je conclurai avec *Hippocrate*, que les femmes ont beaucoup moins de volupté que nous, mais que leur plaiſir dure plus long-temps : car, puiſque la nature fait notre plaiſir de peu de durée, elle a auſſi voulu qu'il fût extrême, au lieu

que le contentement des femmes étant moindre, elle les a récompensées en le faisant beaucoup plus durer; & c'est sans doute cette raison qui fit déterminer *Tiresias* à donner gain de cause à *Jupiter*, prenant la durée pour l'excès du plaisir.

ARTICLE I.

De la maniere dont les personnes mariées doivent se caresser.

JE n'aurois point traité cette matiere, si je ne l'avois trouvée dans les livres des Casuistes, si mal agitée, qu'il est impossible que l'on en puisse tirer des conséquences véritables, à moins que de faire tort à la vérité. Le fondement de cette question se trouve dans l'expérience, dans les livres de la nature, ou dans ceux des fameux Médecins, que la plupart des Théologiens, des Casuistes & des Confesseurs n'ont jamais lu; si bien que je ne m'étonne pas s'ils se trompent si lourdement dans ces sortes de matieres.

La fin du mariage, selon le sentiment de l'Eglise, est de faire des

enfants ou d'assouvir médiocrement sa concupiscence. Elle blâme la seule volupté dans les caresses des femmes, & la condamne comme un crime capital, si elle passe les bornes de la raison.

La Religion Chrétienne a donc en abomination les caresses de l'homme & de la femme qui ne se font que par délices ; & la Médecine, qui s'emploie à conserver la vie des hommes, nous donne des loix qui ne peuvent souffrir que nous abusions des contentements que la nature nous y présente. C'est contre cette vie abominable que *Saint Paul* crie si haut dans le premier Chapitre de son Epitre aux Romains.

Toutes les postures que la courtisane *Cyrene* inventa autrefois jusqu'au nombre de douze pour se caresser, que *Pheilenis* & *Astynasse* publierent, qu'*Elephanits* composa en vers *Léonins*, & que l'Empereur *Tibere* fit ensuite peindre autour de sa salle, nous font bien voir que les femmes savent mieux que nous toutes les souplesses de l'amour, & qu'elles s'abandonnent plus aux voluptés amoureuses. En effet, leur passion est plus violente, & leur plaisir dure plus

long-temps ; c'eſt comme un feu qui s'entretient dans du bois verd par la foibleſſe & la légéreté de leur jugement.

Quoiqu'un homme ait entrepris de parler, dans ces derniers ſiecles, des poſtures de l'amour, & qu'il en ait fait graver de belles planches par les *Caraches*, je ſuis pourtant perſuadé qu'il n'y a pas ſi bien réuſſi que les femmes qui s'en ſont mêlées ; car, dans ces ſortes de matieres, par-tout où elles ſont, elles emportent le prix.

La nature a appris à l'un & à l'autre ſexe les poſtures permiſes & celles qui contribuent à la génération, & l'expérience a montré celles qui ſont défendues & celles qui ſont contraires à la ſanté.

Nos parties amoureuſes n'ont pas été faites pour nous careſſer debout, comme les hériſſons, nous altérons notre ſanté dans cette poſture, & nous nous oppoſons même à la génération ; car, toutes nos parties nerveuſes travaillent alors, & ſe reſſentent de la peine que nous nous donnons : les yeux en ſont éblouis, la tête en pâtit, l'épine du dos en ſouffre, les genoux en tremblent, & les jambes

ſemblent ſuccomber à la peſanteur de tout le corps ; c'eſt la ſource de toutes nos laſſitudes, de nos gouttes & de nos rhumatiſmes : mais encore la génération en eſt empêchée ; car, la matiere que nous communiquons à une femme, n'eſt jamais bien reçue dans le lieu que la nature a deſtiné à cet uſage ; le conduit de la pudeur eſt trop preſſé par la poſture de la femme, quand nous l'embraſſons ainſi.

Etre aſſis, n'eſt pas non plus la poſture qu'il faut à un amour bien réglé ; les parties naturelles ne ſe joignent qu'avec peine, & la ſemence n'eſt pas toute reçue pour faire un enfant accompli dans toutes ſes parties.

L'homme, qui, ſelon les loix de la nature, doit avoir l'empire ſur ſa femme, & qui paſſe pour le maître de tous les animaux, eſt bien lâche de ſe ſoumettre à une femme quand ils veulent prendre enſemble des plaiſirs amoureux ! Si cette femme eſt émue d'une paſſion déréglée, & qu'elle veuille s'abandonner aux voluptés d'un amour impudique, il n'eſt pas de l'honnête homme de lui plaire ni de ſe ſoumettre lâchement à elle ; c'eſt une atteinte qu'il donne à ſon

privilege, & une honte qu'il s'attire par sa propre complaisance.

Au lieu de faire des enfants, on rend, par cette posture, une femme stérile ; & si par hasard il en vient quelqu'un, il est ou petit ou imparfait. Le peu de matiere que le pere a donné pour le former, a si peu fourni d'esprits, que l'ame, qui doit un jour s'en servir comme d'instruments pour ses plus belles facultes, ne fait dans la suite rien qui vaille, & les enfants en deviennent nains, boiteux, bossus, louches, imprudents & stupides. Il ne faut point aller chercher ailleurs des marques du déréglement de ceux qui leur ont donné la vie, que ces mêmes enfants contrefaits.

La plus commune des postures est celle qui est la plus licite & la plus voluptueuse ; on se parle bouche à bouche, on se baise & on se caresse, quand on s'embrasse par devant.

Si un homme est trop pesant, & que la femme soit extrêmement delicate, il me semble qu'on n'agiroit point contre les loix de la nature, si l'on se caressoit de côté, à l'imitation des renards ; on éviteroit, par cette posture, tous les accidents auxquels

une femme délicate peut être exposée dans la posture la plus commune, & il n'arriveroit jamais par-là de suffocation ni de fausses-couches.

Je mettrois ici la posture de caresser une femme par derriere parmi celles qui sont contre les loix de la nature, si un Philosophe & deux Médecins ne me disoient le contraire. En effet, toutes les bêtes, si nous en exceptons quelques-unes, se joignent de la sorte; & pour engendrer, la nature ne leur a point appris d'autre moyen que celui-là. La matrice des femelles est alors plus en état de recevoir la semence du mâle, elle la retient & la fomente plus commodément; si bien que, ne s'écoulant pas si aisément de leurs parties naturelles que dans une autre posture, l'expérience leur a fait voir que l'on rendoit ainsi des femmes fécondes qui étoient stériles auparavant.

Il est certain que l'Anatomie nous montre que la matrice est beaucoup mieux située pour la conception, lorsqu'une femme est sur ses mains & sur ses pieds, que quand elle est sur son dos: le fond de cette partie est alors plus bas que son orifice, & il n'y a

qu'à jeter de la ſemence, elle y coule d'elle-même, & par ſa propre peſanteur, elle tombe où elle doit être conſervée pour la génération. Cette poſture eſt la plus naturelle & la moins voluptueuſe. L'action de l'amour nous donne d'elle-même aſſez de plaiſirs, ſans en chercher de plus grands par une autre figure, & je ne doute pas que les Caſuiſtes ne nous permiſſent d'en uſer de la ſorte pour éviter l'excès de la volupté dans les embraſſements des femmes.

Si une femme eſt naturellement ſi graſſe qu'elle ait le ventre en pointe, qui s'oppoſe à l'approche de ſon mari, ſera-t-on une diſſolution de mariage plutôt que de conſeiller à cet homme de careſſer ſa femme par derriere ?

Mais encore, puiſque la loi commande à un mari de rendre le devoir à ſa femme quand elle témoigne l'aimer ardemment, elle oblige auſſi la femme de rendre ce même devoir à ſon mari quand il ne peut dompter ſa paſſion. Si par haſard il veut éteindre ſa concupiſcence ſur la fin de la groſſeſſe de ſa femme, ne pourroit-on pas alors lui permettre de la careſſer par derriere plutôt que d'étouffer

l'enfant qui eſt ſur le point de naître, ou que d'aller lui-même chercher ailleurs à faire un crime? Dans cette poſture, il n'y a point de crainte pour une fauſſe-couche, l'épine du dos ſouffre plutôt que le ventre les ſecouſſes que l'amour inſpire aux hommes dans cette rencontre.

En effet, *S. Thomas* *, qui eſt eſtimé parmi les Théologiens pour un des meilleurs Caſuiſtes qu'il y ait, eſt de ce ſentiment : il nous apprend qu'il n'y a point de crime quand des perſonnes mariées ſe careſſent par derriere, pourvu que ce ne ſoit pas à deſſein de prendre des plaiſirs exceſſifs, mais ſeulement pour des cauſes légitimes, comme lorſqu'un homme a le ventre trop gros, & qu'il a peur d'étouffer, dans les entrailles de ſa femme, l'enfant qui en doit bientôt naître.

Si *Paul Eginette* & *Mercurial*, après le Philoſophe *Lucrece*, ont été

* Monuerim aliquando converſionem debiti ſitus omnino culpâ vacare, cùm non captandæ voluptatis gratia, ſed aliqua juſta cauſa intercedit, ſcilicet ob pinguedinem viri, ſuffocandique fœtum metum. 4. *d*. 31. *in expoſ. literali*.

de ce ſentiment, que les femmes concevoient plutôt en les careſſant par derriere que par devant, je ne ſaurois me perſuader qu'ils aient voulu parler de ce crime énorme auquel l'Ecriture ne donne point de nom. On ne conçoit jamais de la ſorte ; & les Philoſophes, qui ſuivent les loix de la nature, ne ſont jamais infectés d'opinions qui ſoient contre ſes maximes. Il eſt donc permis de careſſer ſa femme de quelque maniere que ce ſoit, pourvu que la volupté ne ſoit pas exceſſive, que notre ſanté n'y ſoit pas intéreſſée, & que l'on ne commette point de faute contre la propagation des hommes. C'eſt ainſi que le penſent *S. Thomas*, comme je l'ai dit, le *Cardinal Cajetan*, *Albert le Grand*, *Abulenſis* ſur *Saint Mathieu*, & quelques autres Caſuiſtes.

Mais je m'apperçois ici plus qu'ailleurs, que les choſes dont je parle ſont trop délicates pour en dire davantage. Je proteſte que je n'ai pu choiſir des termes moins durs pour expliquer mon ſentiment ſur ce ſujet ; & ſi j'ai paſſé quelquefois les bornes de la bienſéance, comme le fit autrefois *S. Auguſtin*, on peut croire que ce n'a été que par la force de la matiere que je traite.

ARTICLE II.

Si l'on se trouve plus incommodé de baiser une laide femme qu'une belle.

LA beauté est un des plus grands priviléges que la nature nous ait donnés, pour avoir de l'autorité sur les autres : c'est cette qualité qui exerce sur les hommes une espece de tyrannie, & qui les charme d'une maniere si extraordinaire, que même les plus barbares en sentent les attraits. C'est ce qui oblige encore aujourd'hui quelques peuples de l'Afrique de mettre sur le Trône les hommes les mieux faits d'entr'eux, & c'est aussi ce qui inspiroit à un Evêque de Milan de choisir pour ses laquais des personnes les mieux faites & les plus accomplies.

La beauté, que l'on admire dans les femmes, est un puissant aiguillon pour nous exciter aux délices de l'amour, elle nous engage à les aimer ; & ce que l'Avocat *Hiperis* n'avoit pu gagner par son éloquence sur l'esprit des Juges, la beauté de *Phryné* l'emporta hautement. Il n'y a pas moyen de se

garantir des charmes d'une jeune personne qui a toutes les graces à sa suite ; elle ménage nos inclinations comme il lui plaît, & la tyrannie de la beauté dont elle est ornée est si puissante, que malgré nous nous devenons ses esclaves ; témoin *Néron*, qui, gagné par les attraits de *Poppee*, ne put jamais se garantir des attraits de ses charmes : sa beauté lui enflamma le cœur & l'appella au dernier plaisir, comme *Pétrone* * nous le rapporte.

On diroit que la nature a fait un chef-d'œuvre en formant cette femme : en effet, sa taille est haute, bien prise & des plus fines ; son air a un je ne sais quoi si rempli de majesté, qu'il inspire du respect aux plus hardis ; son humeur est agréable, & son esprit vif & brillant. A la considérer en particulier, son embonpoint est accompli, & le tour de son visage est merveilleux ; ses dents sont blanches, ses joues & ses levres sont de couleur de rose, son front est assez large, ses yeux grands & bleus, bien ouverts & pleins de feu, ses sourcils noirs, sa

* Ipsa corporis pulchritudine ad se vocante trahebat ad Venerem.

bouche & ſes oreilles petites, ſon nez bien fait, ſa gorge un peu élevée, ſes mains longues & ſes doigts deliés, ſa poitrine large, ſon flanc preſſé, ſes pieds petits & délicats; en un mot, ſa beauté femelle a tout ce qui peut nous ſéduire en s'emparant de notre raiſon; & ſi l'on veut une beauté qui plaiſoit aux Anciens, je dirai avec *Pétrone*, qu'elle a les cheveux naturellement friſés, qui lui battent agréablement les épaules; que ſon front eſt petit, au deſſus duquel on voit de véritables cheveux retrouſſés agréablement; que ſes ſourcils ſe courbent; que ſes yeux ſont plus brillants que les étoiles dans l'obſcurité de la nuit; que ſon nez eſt un peu aquilin; que ſa bouche eſt petite, ſemblable à celle de *Venus* de *Praxitele*: enfin, que ſon viſage, ſa gorge, ſes bras & ſes jambes ornés de liens, de colliers & de braſſelets d'or, effacent la blancheur du marbre le plus eſtimé.

En vérité, il eſt bien mal aiſé de garder une fille pour qui tous les hommes ſoupirent. Un homme même, à qui la nature a fait préſent d'une beauté extréme, a bien de la peine à ſe garantir des inſultes des autres

hommes ; & si *Spurine*, Gentilhomme Toscan, ne se fût blessé au visage pour en effacer la beauté, jamais il n'eût été à lui-même, & cette beauté eût été assurément une des principales sources de l'embarras & des désordres de sa vie. Pour les belles femmes, il y en a peu qui n'aient été superbes ou impudiques ; & il semble aujourd'hui qu'il ne faut être que belle pour n'être pas estimée vertueuse, ou pour ne l'être pas en effet.

Que rarement la chasteté
Se soutient avec la beauté !
Qu'il est charmant de plaire & de passer pour belle !
Et que de ce plaisir flatteur
A l'engagement de son cœur
La pente est douce & naturelle !

C'étoit autrefois cette beauté à laquelle l'on donnoit des couronnes de myrte ; & c'est encore aujourd'hui cette même beauté qui a tant de pouvoir sur l'ame des hommes, qu'il s'en est vu qui, étant presque impuissants à l'amour par la froideur de leur tempérament, en ont été échauffés & se sont trouvés capables de génération,

Cette beauté, qui est un don de Dieu, a tant d'empire sur notre ame, & ménage si fort nos passions, qu'elle les fait agir comme si elles lui appartenoient; & jamais *Urie* n'auroit été sacrifié à la passion d'un Prince, si *Bethsabée* n'avoit été belle.

A la vue d'une belle femme, tout s'émeut chez nous; & notre amour, qui, au rapport de *S. Jerôme*, n'est autre chose dans l'Ecriture que la charité & le desir de la beauté, est souvent si excessif, que nous ne pouvons nous ménager là-dessus sans avoir des forces surnaturelles. Un Casuiste seroit bien fâcheux, s'il vouloit nous persuader que nos actions sont criminelles lorsque, transportés de la beauté d'une femme, nous la caressons avec ardeur: alors notre chaleur s'augmente dans notre corps & se fait ressentir à notre cœur; nos parties naturelles se gonflent & s'agitent en dépit de nous, si bien qu'elles nous montrent, par leur mouvement importun, que la beauté a des attraits pour elles. En effet, les jours ne nous semblent durer que des moments en la compagnie d'une belle femme, & alors nous ne nous appercevons

presque pas que nous avons faim, & nous méprisons toutes les incommodités qui accompagnent ordinairement le plaisir de l'amour. Nos caresses réitérées ne nous semblent ni fades ni ennuyeuses ; la beauté les fait renaître sans peine, & nous donne de nouveaux desirs & de nouvelles forces pour la jouissance.

Je m'étonne que les plaisirs du mariage soient présentement en horreur, & qu'on nous défende d'en jouir. Je ne sais si cela est bien dans l'ordre, que d'établir le mariage comme une chose sainte & vénérable, & d'avoir de l'horreur pour les plaisirs, qui en sont inséparables : c'est avoir de l'appétit, & vouloir manger & boire, sans s'appercevoir que l'on en a. Qu'y a-t-il de plus contraire à la raison, que d'honorer un Sacrement, & en même temps d'abhorrer ce qui en est le sceau ? Mais Dieu est admirable dans tout ce qu'il fait ; il a mis dans la femme une beauté qui nous charme, & en même temps des plaisirs excessifs pour l'action du mariage, & en même temps il nous défend d'en jouir avec excès. Sans ce contrepoids nous serions malheureux, & nous nous jetterions

du côté des plaiſirs, qui nous expoſeroient ſans doute à toutes ſortes de maux, & qui empêcheroient la génération, qui eſt le véritable deſſein de Dieu.

La laideur, au contraire, calme tous nos tranſports : bien loin de nous exciter à aimer, elle nous fait abhorrer les plaiſirs de l'amour. Si par haſard nous ſommes obligés de nous approcher d'une laide femme, nos parties naturelles s'abattent au lieu de ſe roidir, & nous ſentons dans notre cœur je ne ſais quoi qui nous rebute & qui nous empêche de nous joindre amoureuſement. Si nous voulons le faire par des principes de devoir ou de néceſſité, il nous faut du temps pour nous y diſpoſer, & encore après cela, nous ne nous trouvons preſque jamais en état de preſſer étroitement une laide femme. Il faut qu'*Anacarſis* ſe touche & s'excite long-temps, ſans cela il n'agiroit point, & ſes parties n'obéiroient jamais à ſa paſſion languiſſante.

Alors nous reſſentons en nous du feu & un glaçon; la nature nous embraſe le cœur pour nous joindre, & en même temps cette même nature

glace nos parties amoureuſes pour fuir, pour traduire ici la penſée de S. *Auguſtin*. Ces deux paſſions oppoſées nous cauſent d'étranges peines ; & ſi l'amour l'emporte quelquefois ſur l'horreur, ce que nous prêtons à cette femme nous épuiſe tellement, que nous ſommes enſuite accablés des mêmes incommodités qui arrivent à ceux qui abuſent des plaiſirs de l'amour. Le cœur, en qui la haine a éteint la plupart de ſes eſprits, eſt fort incommodé après en avoir communiqué à nos parties naturelles ; & le cerveau, où ces paſſions oppoſées ſe font la guerre, s'affoiblit inceſſamment quand il faut envoyer ſes eſprits ailleurs ; ſi bien que l'on pourroit dire qu'une ſeule careſſe faite à une laide femme, cauſe plus de foibleſſe & de défaillance, que ſix que l'on aura faites à une belle : la beauté a des charmes qui dilatent notre cœur & qui en multiplient les eſprits ; mais la laideur a je ne ſais quoi qui le ferme & qui le glace.

S'il naît par haſard des enfants de ces conjonctions forcées, ce ne ſont que des perſonnes peſantes & ſtupides, qui nous marquent évidemment le

peu de contentement qu'a pris leur pere dans les caresses de leur mere.

Il est donc vrai que l'on se trouve beaucoup plus incommodé quand l'on embrasse une laide femme que quand l'on en caresse une belle ; & que, si j'ose décider en Théologien, c'est un plus grand crime de caresser une laide femme que d'en caresser une belle ; car, s'il y a des charmes dans celle-ci dont on ne puisse se garantir, il y a des défauts dans l'autre qui ne devroient pas permettre de s'en approcher : si on le fait sans y être attiré par la beauté, la bonne grace & les autres agréments qui nous éblouissent pour l'ordinaire, il faut croire, avec *S. Chrysostôme*, que, s'excitant contre les loix de la nature, le crime est beaucoup plus grand de ce côté-là que de l'autre.

Si je voulois conseiller à quelqu'un de se marier, je lui dirois qu'il n'épousât ni une belle ni une laide femme ; la premiere auroit trop d'empire sur lui, & seroit plutôt commune que particuliere ; l'autre lui causeroit cent repentirs, & peut-être le divorce, s'il n'avoit une vertu toute particuliere.

CHAPITRE VII.

Si ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux & s'ils vivent plus que les autres.

NOus commençons à mourir dès que nous commençons à vivre; & bien que les causes de la vie & de la mort semblent être si opposées entr'elles, elles sont pourtant très-étroitement unies en nous-mêmes. La vie subsiste par le moyen de la chaleur naturelle, dont l'ame se sert comme d'un instrument qui lui est absolument nécessaire. La mort est la perte de cette même chaleur, qui, agissant continuellement sur notre humide radical, le dissipe sans cesse en se détruisant soi-même.

La nature, qui a une prévoyance admirable pour conserver tout ce qu'elle a fait, n'a jamais su consentir à la perte de ses productions; elle a voulu s'y opposer par deux moyens. La nourriture repare incessamment ce que la chaleur naturelle consume dans les animaux, & la génération perpétue leur espece.

D'un

D'un côté, parce que les animaux dissipent tous les jours de trois sortes de matieres qui les composent; la nature a donné l'air, les aliments & la boisson pour réparer par autant de moyens ce qu'ils perdent à tout moment. La premiere remplace les parties les plus spiritueuses, l'autre rétablit les plus solides, & la derniere enfin répare les plus humides; d'un autre côté, cette même nature a caché dans les animaux des feux secrets, qu'elle ménage adroitement pour conserver leur espece : elle a distingué leur sexe non-seulement par leur complexion, mais par la situation & par la différence de leurs parties.

Tous les animaux se joignent de la même façon les uns que les autres; la belette, la vipere & les poissons ne conçoivent pas par la bouche, ainsi que quelques-uns nous l'ont voulu persuader, mais par les parties que la nature leur a données pour la génération. Les *cavales* de Portugal engendrent de la même façon que les femmes; il faut être fou pour croire que ce soit le vent du Septentrion qui les rende fécondes.

On ne sauroit exprimer quels

ardents desirs les animaux ont de se joindre, quels contentements ils ressentent lorsque l'amour les y convie ; & pour ne parler ici que de l'homme, quels plaisirs l'accompagnent dans cette action amoureuse.

L'air est si nécessaire pour remplacer dans nos corps les parties les plus subtiles qui s'évaporent incessamment, qu'au même instant que nous en manquons, nous cessons de vivre, & nous vivons même misérablement, s'il est impur & mêlé des vapeurs & des exhalaisons qui nous sont contraires. Il est encore aussi ennemi de nous-mêmes, s'il n'est pas agité par des vents qui en corrigent les mauvaises qualités & qui l'empêchent de se corrompre ; & de-là vient aussi que presque tous les ans l'on est affligé de peste dans la ville de Genes, le vent du Septentrion ne pouvant y faire sentir ses qualités salutaires, à cause des montagnes qui couvrent cette ville de ce côté-là.

L'aliment ne nous est pas moins nécessaire que l'air ; il ne doit pas avoir des qualités excessives ni une matiere trop étrangere pour nous nourrir, mais un certain tempérament

& une certaine matiere qui le faſſe aiſément changer en toutes nos parties.

Cet aliment, que reçoit tous les jours notre eſtomac, ne ſauroit s'y cuire ſans qu'il y ait quelque liqueur pour le diſſoudre ; & nous ne ſaurions vivre ſans qu'il ſe faſſe dans cette partie noble une eſpece d'ébullition, par le moyen de laquelle nous puiſſions enſuite nous nourrir : car, comme dans une grande ſéchereſſe les plantes meurent faute de pluie, ainſi nous ceſſerions bientôt de vivre, ſi nous ne nous ſervions de quelque breuvage qui, favoriſant nos coctions, réparât inceſſamment les parties humides qui s'évaporent tous les jours en nous-mêmes.

Plus les choſes ſont néceſſaires à la vie, plus a-t-on de plaiſir à les poſſéder ; & parce qu'il n'y a rien au monde de plus néceſſaire que la boiſſon, auſſi le contentement eſt exceſſif quand nous en aſſouviſſons notre ſoif. La faim n'eſt pas ſi violente que la ſoif, qui eſt un deſir de ſe rafraîchir & de s'humecter, ce qui fait que les buveurs d'eau prennent tous les jours beaucoup plus de précaution, & pour

l'eſpece de breuvage & pour la maniere de s'en ſervir.

Mais, parce qu'il y a de pluſieurs ſortes de breuvages, dont les uns ſont plus ſains que les autres, celui qui eſt le plus propre à étancher la ſoif eſt auſſi celui que la nature, comme une mere & une nourrice commune, nous a rendu le plus commun. Je ſais que l'art en a inventé de pluſieurs ſortes, que l'on a faits par l'expreſſion de quelques fruits, ou par l'infuſion & par la décoction de quelques racines, de quelques fleurs, de quelques ſemences, ou enfin par le mélange de *ſucre*, de *miel*, de *canelle*, de *levain*, de *vinaigre* & de quantité d'autres choſes, que les hommes ont cherchées pour s'empêcher de boire de l'eau crue, & pour ſe faire mourir, ce me ſemble, avec plus de volupté. C'eſt ainſi que l'on a fait le *vin*, le *cidre*, la *biere*, l'*hydromel*, le *chocolat*, le *tzibet*, en un mot, toutes ſortes de boiſſons.

De toutes les boiſſons, nous ne nous ſervons guere ici que de vin & d'eau ; car, pour les autres liqueurs, & principalement pour la biere & pour le cidre, l'on n'en uſe guere où le vin

eſt commun ; mais, parce qu'on en boit quelquefois, je dirai que la biere, outre qu'elle eſt un peu amere & deſagréable à boire, embarraſſe fort les entrailles par l'épaiſſeur & la viſcoſité de ſa matiere, & ſouvent y fait naître des vents & des tranchées : elle cauſe des ardeurs d'urine ; les nerfs & les reins en ſont incommodés ; elle rapporte même des douleurs de tête ; enfin, par ſon uſage continuel, elle donne quelquefois la naiſſance au *ſcorbut* & à la ladrerie blanche, ainſi que nous fîmes voir il y a quelques années dans un traité de cette premiere maladie, que nous fîmes imprimer par le commandement de *Monſeigneur Colbert de Terron.*

Le *cidre* eſt accompagné d'une humidité ſuperflue qui ruine le foie, & qui y aſſemble, avec le temps, beaucoup de mauvaiſes humeurs. La gale & la foibleſſe des ſens viennent ſouvent de ſon uſage immodéré, & nous avons quelquefois obſervé que, pour peu que l'on ait de diſpoſitions à la ladrerie blanche, le *cidre* ſuffiſoit pour rendre cette maladie incurable.

Le vin, que l'on peut nommer le ſang de la terre, eſt l'ennemi capital

des enfants. La jeunesse en est corrompue, parce qu'elle s'en sert souvent comme d'un doux poison; mais, pour ne m'étendre pas davantage sur ce sujet, l'on me permettra de dire en général qu'il est contraire en toute sorte d'âges par l'excès de sa chaleur & de son humidité, d'où vient que les maladies chaudes ou froides, qui sont causées par son excès, conduisent ceux qui en sont attaqués dans des suites funestes & dans des convulsions horribles, qui les menent indubitablement à la mort.

Nous avons presque tous, tant que nous sommes, les entrailles échauffées, la tête foible, le sang trop chaud; & nous sommes sujets, principalement en cette ville, à des fluxions importunes. Ce siecle est rempli de bilieux & de mélancoliques par l'excès d'une bile brûlée. Les maladies aiguës sont toutes ordinairement accompagnées d'une chaleur insupportable; & ce seroit alors faire une grande faute que d'user du vin, puisqu'il ne convient pas même aux personnes saines, à moins qu'il ne soit bien trempé. L'eau, au contraire, appaise d'abord la fureur des fievres; elle tempere les entrailles

qui en ſont incommodées, & guérit preſque elle ſeule les grands maux, qui ſouvent ne peuvent être combattus ſans ſon ſecours.

L'eau eſt un élément le plus beau & le plus néceſſaire de tous ; elle eſt tellement néceſſaire à la vie ſpirituelle & temporelle, que nos plus ſacrés Myſteres ne ſauroient être célébrés ſans eau, & que nous ne ſaurions vivre ſans en avoir. La nature même, pour le répéter, l'a eſtimée ſi néceſſaire aux hommes, qu'elle en a mis par-tout où l'on ſe peut trouver, & je puis dire que ç'a été l'eau, plutôt que le feu, qui a été la cauſe que les hommes ſe ſont mis enſemble pour faire des villes.

La meilleure de toutes les eaux eſt celle qui eſt froide, claire, pure, légere & ſans ſaveur ; ce que l'on peut appeller douceur dans l'eau, qui s'échauffe en peu de temps & qui ſe refroidit de même : enfin, pour être bonne, elle doit être ſans odeur, elle doit plaire à la langue & au palais, & être agréable à la vue ; ce ſont des marques aſſurées qu'elle paſſera bientôt par les urines, & qu'elle ne chargera pas l'eſtomac après l'avoir bue.

Celle qui ſort de la crevaſſe d'un rocher expoſé au ſoleil levant, aura toutes ces bonnes qualités ; mais l'on doit bien prendre garde de ne s'y pas tromper, comme fit autrefois l'armée du Prince *Ceſar Germanicus* aux côtes de *Friſe*, où elle but de l'eau d'une fontaine minérale qui la rendit en peu de temps preſque toute ſcorbutique.

L'eau de *fontaine*, de *puits*, de *citerne* ou de *riviere*, eſt très-excellente à boire, pourvu qu'elle ait les qualités que nous venons de dire. Il faut que la *fontaine* ſoit fort nette, le *puits* découvert, la *citerne* garnie de gros ſablons ou de petits cailloux, & que la *riviere* n'ait point de boue dans ſon lit.

L'eau de quelqu'une de ces eſpeces étanche merveilleuſement la ſoif, répare l'humeur radicale & empêche la diſſipation, tempere la chaleur des hommes, de quelque âge & de quelque région qu'ils puiſſent être : elle ſert à toutes les coctions qui ſe font dans notre corps ; elle diſtribue l'aliment qui nourrit nos parties ; elle appaiſe puiſſamment les ardeurs de la colere & de la bile, que le vin excite

d'une maniere extraordinaire. C'eſt l'uſage de l'eau qui fit autrefois nommer ſages les Rois de Perſe, qui faiſoient porter par-tout où ils alloient de l'eau du fleuve d'*Eulée* ou de *Choaſpe.* En effet, l'eau nous cauſe de grands biens ; elle nous humecte & nous donne une liberté de ventre ; elle empêche que les vapeurs chaudes & bilieuſes ne nous faſſent mal à la tête ; elle nous fait dormir avec beaucoup de plaiſir & de tranquillité, & les fluxions n'en ſont jamais excitées comme par le vin.

Après tout, ſi nous conſidérons les bons effets que produit l'eau dans ceux qui en uſent ordinairement, nous verrons qu'elle rend la couleur plus agréable, l'haleine plus douce & les ſens plus vifs ; qu'elle répare les forces, & qu'enfin elle fait vivre plus doucement. En effet, *Samſon* n'eût jamais été ſi fort, ſi ſa boiſſon ordinaire eût été autre choſe que de l'eau.

Le vin, au contraire, émouſſe la pointe des ſens, augmente les douleurs de tête, & fomente la chaleur des entrailles, qui eſt ſouvent exceſſive : il brouille l'imagination, il efface la mémoire & trouble la raiſon ;

il corrompt les humeurs, & ſouvent il cauſe, par ſon excès, la ſtérilité des femmes, ou du moins des maladies incurables aux enfants qui naiſſent de parents débauchés.

Qu'on ne me diſe donc pas que le vin réveille l'ame & qu'il excite l'eſprit, car je répondrai que cette vigueur artificielle ne dure pas long-temps quand on en uſe avec excès: il eſt comme de la chaux vive que l'on jette au pied d'un arbre, qui rend, à la vérité, ſon fruit & plus coloré & plutôt mûr, mais qui tue l'arbre bientôt après.

Qu'on ne me diſe pas encore, pour mépriſer l'eau, qu'elle ne convient ni aux ſains ni aux malades, & qu'*Hippocrate* & *Galien* ſe ſervoient de vin pour guérir la plupart des maladies aiguës: car, ſi l'on examine de bien près ce que ces deux Médecins en rapportent, l'on verra auſſi-tôt que la boiſſon qu'ils donnoient quelquefois à leurs malades étoit plutôt de l'eau que du vin, puiſqu'ils ne mêloient cette liqueur parmi l'eau que pour en ôter la crudité. Je pourrois rapporter ici, pour faire valoir l'eau, ce que ce dernier Médecin a laiſſé par écrit,

qu'il n'a jamais vu personne attaqué de fievre ardente qu'il n'ait guéri après lui avoir donné abondamment de l'eau fraiche à boire.

Mais ce ne seroit pas encore assez, pour l'éloge de l'eau, que d'avoir rapporté ce que nous avons dit ci-dessus, si la semence dont nous sommes formés ne lui étoit pas semblable; si nous ne nagions parmi les eaux dans le ventre de nos meres, & si notre cœur même n'en étoit incessamment arrosé.

La nature, qui est l'ouvriere de toutes choses, nous veut sans doute marquer par-là que, comme l'eau est ce qui nous donne l'être & nous le conserve ensuite dans le sein de nos meres, elle doit aussi être la principale chose qui nous fasse vivre lorsque nous en sommes sortis, puisqu'elle nous sert de principe pour perpétuer notre espece.

Vénus, qui n'est autre chose que la passion de l'amour, nous fait encore voir que l'eau est une excellente chose, & qu'on la doit preférer à toutes les liqueurs, puisqu'elle en a voulu tirer son origine. Avant le déluge, les hommes ne buvoient que de l'eau, &

l'on sait quel âge ils vivoient alors, puisqu'il s'en est vu qui ont atteint les huit & neuf cents ans; & présentement même il y a plus des trois quarts des hommes qui ne se servent que de cette boisson, parmi lesquels il y en a beaucoup qui vivent des siecles entiers. Cette façon de vivre n'est point misérable, comme quelques-uns se le persuadent, c'est un refuge assuré contre la misere; & c'est par cet artifice que de grands hommes ont vécu long-temps, qu'ils ont eu l'esprit sain & le corps robuste, & qu'ils ont été agréables à Dieu & aux hommes. Depuis que l'on a porté du vin & de l'eau-de-vie dans le Canada, les Iroquois, les Hurons & les Algonquins ne vivent pas si long-temps qu'ils faisoient auparavant; ils sont même sujets, pendant le peu de temps qu'ils vivent, à des maladies surprenantes, qui ne viennent sans doute que de ce qu'ils ne boivent plus d'eau.

Ajoutons encore à cela que la nature a des appétits secrets pour demander ce qui est le plus propre à la vie; & parce qu'il y a dans de certaines personnes une répugnance à

boire du vin, & une inclination à boire de l'eau, il faut auſſi croire qu'elle leur a donné aſſez de chaleur pour ne pas en devoir chercher au dehors par l'uſage du vin.

Ceux qui ne boivent que de l'eau ont ſouvent plus de ſanté que les autres : ils ont la vue plus perçante & l'eſprit plus éclairé ; ils aiment davantage les ſciences, & ſont plus propres au conſeil & aux grandes affaires. Il eſt vrai que le vin nous donne du feu & nous fait paroître plus ſpirituels que nous ne le ſommes ; mais en vérité il ne nous cauſe de l'éclat que dans la ſuperficie.

L'amour des femmes fait notre tempérament, & l'expérience nous fait voir qu'il y a des hommes plus chauds & plus amoureux les uns que les autres. La chaleur eſt le principe de toutes choſes, elle entre dans toutes les actions de la nature ; & parce que la génération en eſt la plus belle & la plus conſidérable, auſſi ne s'accomplit-elle jamais ſans qu'elle y ſoit : l'humidité y a ſa bonne part, ſans laquelle la chaleur ne ſauroit en aucune façon agir dans la production des animaux. Ce ſont particuliérement

ces deux principes que la nature emploie tous les jours pour engendrer toutes choſes, & j'aurois de la peine à dire lequel des deux eſt le plus néceſſaire, ſi je n'apprenois de quelques Philoſophes & de l'expérience même que l'eau eſt ce qui doit tenir le premier lieu dans la génération des animaux : car, outre tout ce que nous avons dit ci-deſſus, nous ſavons que les pays médiocrement froids, ſont beaucoup plus peuplés que ceux du Midi, & qu'il ſe trouve plus de villes ſur le rivage de la mer & ſur le bord des lacs & des rivieres, que dans la plaine : on n'en ſauroit donner de plus forte raiſon, ſinon que les pays du Septentrion & les bords des étangs, des rivieres ou de la mer étant beaucoup plus humides que la plaine, ils ſont auſſi plus propres à la génération. Et la mer ne produit-elle pas des poiſſons qui multiplient bien plus que les animaux terreſtres ? Nous avons l'expérience en France que ceux qui ne vivent preſque que de coquillages & de poiſſon, qui ne ſont que de l'eau raſſemblée, ſont plus ardents à l'amour que les autres : en effet, nous nous y ſentons bien plus portés en

carême qu'en toute autre saison, parce qu'en ce temps-là nous ne nous nourrissons que de poissons & d'herbes, qui sont des aliments composés de beaucoup d'eau.

Après tout, l'illustre Tiraqueau n'eût pas engendré trente-neuf enfants légitimes, s'il n'eût été un buveur d'eau ; & les Turcs n'auroient pas aujourd'hui plusieurs femmes, si le vin ne leur étoit défendu : car, puisque l'eau est d'elle-même venteuse, elle cause aussi aux hommes qui en usent pour boisson, plus de chatouillements que n'en ont ceux qui ne boivent que du vin ; & je suis assuré que, pour la génération, l'humidité & les vents sont deux choses qui sont les plus nécessaires.

Il est donc évident, après tout ce que nous venons de dire, que ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux & qu'ils vivent plus que les autres.



CHAPITRE VIII.

Si la Femme eſt plus conſtante en amour que l'Homme.

LEs ſaiſons ont beaucoup d'empire ſur nos corps & ſur nos humeurs : nous ne ſommes pas de même en été comme en hiver ; la bile domine dans cette ſaiſon-là, & la pituite dans celle-ci : ainſi, l'approche ou l'éloignement du ſoleil cauſe la variété de notre tempérament ; l'été nous échauffe le ſang, l'automne le ſeche, l'hiver le refroidit, & le printemps l'humecte & le rend fluide : ſi bien que la variété des ſaiſons change notre tempérament, parce qu'elle change les liqueurs de notre corps ; & comme nos inclinations ſuivent notre tempérament, au rapport de *Galien*, ſi notre complexion eſt changée par la variété des ſaiſons, ſelon que l'expérience nous le montre, il ne faut pas douter que nous ne ſoyions préſentement tout autres que nous n'étions auparavant.

La variété des climats fait encore en nous la variété de nos inclinations.

Nous

Nous sommes à Archangel d'une autre humeur pendant l'hiver que nous ne le sommes à Alexandrie d'Egypte l'année suivante pendant la même saison. L'air, les eaux, la façon de vivre & les autres choses, changent si fort notre complexion, & elle est si différente dans ces deux lieux, qu'elle produit en nous des effets tout opposés.

L'âge nous rend plus inconstants que tout ce que nous avons dit. Dans notre enfance, nous voulions ce que nous abhorrons présentement dans un âge plus avancé, & notre vieillesse ne peut supporter le souvenir des foiblesses de nos premieres années ; si bien qu'il y a des plaisirs & des haines de tout âge : bien plus, nous changeons tous les ans, tous les mois, toutes les semaines & même tous les jours ; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si notre ame est si chancelante, puisqu'elle se sert de notre sang & de notre tempérament pour faire ses plus belles actions.

Il semble que le changement nous soit naturel ; car, lorsque nous avons trouvé quelque chose d'assuré & de constant, bientôt après nous nous en rebutons, & notre constance n'est pas

de longue durée. Nous ſommes de véritables Pyrrhoniens tous tant que nous ſommes, & nous flottons entre la vérité & le menſonge.

Quand nous faiſons réflexion ſur notre nature, nous avons peine à croire que tant de contradictions viennent de nous. Nous ſommes donc inconſtants, puiſque nous les connoiſſons. Que l'on regarde dans l'antiquité, ſi l'on trouvera quelque homme conſtant, qui ait dreſſé ſa vie ſur quelque choſe de ferme & d'aſſuré: ſi on le rencontre, qu'on examine s'il n'a rien de fardé, qu'on le pratique dans ſa maiſon, qu'on le voie dans ſon particulier, pour ſavoir s'il exécutera bien le modele de vie qu'il s'eſt preſcrit; & après cela, je ſuis aſſuré que l'on ne trouvera perſonne dont les actions de ſa vie ſoient conſtantes. On ne verra que ſaillies qui naiſſent d'un principe inconſtant: l'imagination groſſit les objets, & nous les fait voir tous autres qu'ils ne ſont. Ce n'eſt pas notre raiſon qui nous conduit, c'eſt la coutume, la mode, l'opinion, l'inclination, l'appétit & les occaſions qui nous ménagent. Notre volonté n'eſt point juſte, nous

voulons & nous ne voulons pas ; nous desirons présentement une femme & demain une amie : en vérité, notre vie n'est qu'un mouvement inégal & irrégulier ; nous nous troublons nous-mêmes par l'instabilité de notre nature, & je puis dire hardiment que l'*homme est un animal le plus inconstant & le plus contrefait qui soit au monde.* Le Magistrat, dont la réputation est établie, & la vieillesse vénérable, qui donne du respect à tout le monde par sa gravité, se gouverne, comme on le croit, par une saine raison de Juge, selon l'apparence des choses, avec justice, sans s'arrêter aux vaines circonstances, qui souvent les accompagnent, & qui ne frappent que les foibles esprits. Il entre au Palais avec une gravité catonique ; il se place sur les fleurs de lys pour y rendre la justice ; mais, si l'Avocat ne lui plaît pas, qu'il ait une voix enrouée ou une langue begue, qu'il soit laid de visage, ou que par hasard il laisse cheoir son bonnet, alors la gravité du Magistrat se perd, il en rit, il en badine, il n'est plus ce qu'il étoit auparavant, & cela seul suffit pour faire une injustice & pour faire perdre

le procès à l'Avocat. Bon Dieu, quelle inconstance il y a dans l'homme! il a souvent des mouvements de fievre que la santé ne sauroit imiter.

Cette Dame *, dont *Pétrone* nous fait l'histoire par la bouche de *Séneque*, pour en parler encore ici, qui étoit l'exemple de la chasteté & de la constance de son voisinage, & qui avoit résolu de mourir dans le sépulcre auprès du corps de son défunt mari, se laisse lâchement persuader à un soldat qui lui en conte, & qui fait avec elle ce que la bienséance ne me permet pas de dire. Cette femme étoit depuis peu triste jusqu'à la mort, & présentement il n'y a point de joie à laquelle on puisse comparer la sienne : elle se sent heureuse, mais c'est d'un bonheur de frénétique, qui a ses fougues & ses saillies. En vérité, l'homme est un caméléon, qui change de couleur selon les différents lieux où il est. Il n'est pas besoin d'en rapporter ici d'autres exemples pour le prouver; & si d'un nombre infini nous en voulions choisir quelqu'un, nous dirions que l'Empereur *Auguste*, quelque grand qu'il fût, ternit sa

* La Matrône d'Ephese.

gloire par sa grande inconstance. Certes nous n'allons pas, on nous emporte tantôt doucement, tantôt avec violence. Cet homme qui étoit hier fort courageux, parce que la nécessité, la colere & le vin lui échauffoient l'imagination, est aujourd'hui le plus grand poltron du monde. Quelle inégalité & quelle inconstance est ceci! Cette variété a pourtant ses causes, puisqu'elle semble être si naturelle à l'homme.

On ne se tromperoit peut-être pas, si nous attribuions notre inconstance à l'ordre que Dieu a donné à la nature, qui ne se conserve que par des changements réciproques & successifs. Les astres ne demeurent jamais en repos; les saisons sont opposées les unes aux autres; les éléments, qui entrent dans la composition des mixtes, se font incessamment la guerre, sans se détruire. Toutes les générations du monde ne se font & ne se conservent que par des changements; l'homme même ne se forme dans les entrailles de sa mere que par des matieres différentes, & ne se conserve que par la diversité de ses mouvements. Le cœur, où réside l'ame comme dans

ſon trône, eſt-il toujours dans une même aſſiette? Le ſang, par lequel nous vivons, eſt composé de parties ſi différentes, que nous ne vivrions pas ſi ſa matiere étoit égale & ſes qualités ſemblables. Enfin, tout ce qui eſt au monde ne ſe fait & ne ſe conſerve que par la variété & l'inconſtance : ainſi, l'inſtabilité de notre tempérament, faiſant l'inconſtance de nos inclinations, contribue à la beauté du monde raiſonnable, & à nous rendre variables & légers.

Or, puiſque nos actions dépendent de notre tempérament, & que notre tempérament eſt ſi inconſtant par le changement de nos humeurs, nous pouvons conclure que l'*homme eſt le plus changeant & le plus inconſtant de tous les animaux*, & que ſa raiſon, bien loin de détruire ſa foibleſſe, ſert ſouvent à lui augmenter ſon inconſtance.

Après avoir prouvé que les deux ſexes ſont naturellement inconſtants & en avoir découvert la cauſe, il me ſemble que je puis préſentement examiner lequel des deux, ou de l'homme ou de la femme, eſt en général le plus inconſtant; & puis, deſcendant

dans le particulier, voir lequel des deux eſt le plus léger en amour.

Nous avons prouvé fort clairement au Livre 2, Ch. 3, Art. 2, que les hommes en général étoient plus chauds que les femmes, parce qu'ils étoient plutôt formés dans le ſein de leurs meres; qu'ils s'agitoient plutôt dans leurs flancs, & qu'ils naiſſoient auſſi plutôt; qu'étant nés ils agiſſoient avec plus de force & de fermeté dans tout ce qu'ils entreprenoient; qu'ils avoient le pouls plus plein & plus fort, & qu'enfin, comme les bêtes mâles étoient les plus fermes & les moins molles, les hommes auſſi étoient plus vigoureux, & par conſéquent plus chauds; & bien que nous ayions dit au même lieu qu'il y en avoit qui croyoient que les femmes fuſſent plus chaudes de tempérament que les hommes, nous y avons pourtant fait voir qu'ils ſe trompoient lourdement, puiſque les raiſons que nous y avons alléguées ont fait connoître que les femmes en général étoient plus froides & plus humides que nous.

Nous ne nous arrêterons donc point ici à des difficultés qui ſont décidées ailleurs d'une maniere claire & con-

vaincante ; il suffit que nous disions seulement que les femmes en général étant froides & humides, si on les compare aux hommes, elles ont aussi l'imagination plus foible, la raison moins solide, & la volonté plus légere, parce que la force de ses facultés ne dépendant que de la chaleur des esprits & de la fermeté des parties dont l'ame se sert pour les faire agir, & que les femmes n'ayant ni tant de chaleur d'esprits, ni tant de fermeté des parties que les hommes, on peut dire que les facultés de leur ame sont plus foibles & plus languissantes.

Sur ce principe, les Jurisconsultes veulent que les femmes aient des curateurs, & qu'elles rendent compte de l'administration des biens de leurs enfants, parce que, selon le sentiment de *Ciceron*, elles sont si foibles qu'elles ne sont pas capables de donner un bon avis. Ils veulent encore qu'elles soient mises à mort avant les hommes, pour découvrir ce qu'ils ont dessein de savoir dans les conspirations notables ; car, comme les femmes, ajoutent-ils, sont plus foibles que les hommes, l'expérience leur a montré qu'il en falloit user de la sorte.

En effet, les femmes ne ſont pas plus conſtantes que les enfants, dont le tempérament eſt preſque tout ſemblable, car elles ſont humides comme eux ; & leur chaleur médiocre eſt ſi embarraſſée dans l'abondance de leur humidité, qu'à tout moment elles donnent des marques de leur foibleſſe & de leur inconſtance.

Salomon, le plus ſage de tous les hommes, qui connoiſſoit mieux les femmes que nous, les compare au vent, & dit fort à propos, que celui qui a une femme dans ſa poſſeſſion, qui tâche de la retenir pour lui ſeul, reſſemble à celui qui veut retenir le vent entre ſes bras. En vérité, elle eſt bien légere par ſa nature, & ſe laiſſe aller aiſément aux petites choſes par la foibleſſe de ſon jugement ; elle s'arrête à la bagatelle, & paſſe toute ſa vie à faire ce qui marque l'inſtabilité de ſon ſexe. Sa taille eſt petite, ſes forces médiocres, ſes actions languiſſantes ; en un mot, elle eſt plus foible & plus inconſtante que l'homme.

L'homme, au contraire, eſt plus grand, plus vigoureux, plus agiſſant ; ſes conceptions ſont meilleures & ſon

raiſonnement plus fort ; il eſt plus réſolu & plus ferme dans ſes affaires, plus conſtant dans ſes entrepriſes & plus hardi dans ſes actions, parce qu'il a une complexion plus chaude, plus ſeche & plus forte. C'eſt ſans doute pour cette raiſon que l'Ecriture veut qu'il ait la ſupériorité ſur la femme, & qu'il ſoit le maître & le ſeigneur de la famille.

La conſtance de quelques femmes expoſées aux tourments ne me fera pas ici changer de ſentiment. Nous ſavons que la belle *Leone* aima mieux ſe couper la langue & la cracher aux yeux du bourreau, que de rien révéler du meurtre du tyran, & que la conſtante *Epicaris* ſe réſolut plutôt à mourir, que de rien avouer dans la conſpiration de *Neron ;* mais, comme ces exemples ſont fort rares, & que, pour faire une maxime générale on doit en avoir pluſieurs, je demeurerai toujours dans mon ſentiment, & je dirai que les femmes en général ſont plus variables que les hommes ; mais peut-être ſe trouvera-t-il des occaſions où elles le feront moins que nous : c'eſt ce que nous voulons préſentement examiner.

L'amour eſt une paſſion ſi badine & ſi violente, qu'on la remarque ordinairement avec plus d'excès dans les petites que dans les grandes ames. J'avoue que nous en ſommes tous touchés ; mais, à dire le vrai, les plus foibles, du nombre deſquels ſont les femmes, en ſont plus embarraſſés que nous ; &, comme la perſévérance eſt une qualité inſéparable de l'amour, nous pouvons conclure que les femmes aiment plus long-temps, & qu'ainſi elles ſont en amour plus conſtantes que nous : car, l'amour ceſſe quand on n'aime plus, & l'on doit toujours aimer réellement pour dire que l'on aime.

Si nous conſidérons ce qui ſe paſſe tous les jours parmi nous dans le monde, nous ſerons convaincus de cette vérité. L'expérience nous apprend que la pudeur des femmes les empêche de s'évaporer, & les oblige en même temps à n'aimer que ceux avec qui elles ont plus de libertés permiſes. La pudeur eſt encore une certaine honte qui les retient dans leur devoir, & qui ſouvent les rend conſtantes malgré elles. J'en dis de même de la timidité, qui accompagne ordinaire-

ment le beau ſexe. Cette retenue, qui eſt naturelle aux femmes, ne s'éloigne guere de la conſtance, je pourrois dire qu'elle eſt ſa compagne inſéparable.

D'ailleurs, il y a peu de femmes qui n'aiment éperdument ceux avec qui elles ont pris le dernier plaiſir: elles ſont tellement attachées à leur premier amant, que ſi, par quelque grande conſidération, elles ſont obligées de s'allier à d'autres, elles conſervent toujours dans leur cœur un je ne ſais quoi de tendre pour celui qui leur a ravi la fleur de leur virginité.

Au reſte, nous ſavons qu'elles ſont plus ſédentaires & moins propres aux affaires que nous, & que la ſolitude & l'embarras de leur ménage les éloigne des compagnies, ſi bien qu'elles n'ont pas ſi ſouvent que nous des occaſions où elles puiſſent être infidelles.

Enfin, les loix les retiennent en puniſſant ſévérement celles qui ont été trop légeres, en les condamnant à être raſées & à être miſes dans une priſon perpétuelle pour avoir été trop inconſtantes en amour.

Je ne m'arrête point ici à l'exemple

de quelques femmes abandonnées par la chaleur de leur tempérament ; car, quoique *Lépidas*, tante de *Néron*, sous le nom de *Quartille* dans *Pétrone*, ne se soit jamais connue vierge ; que les deux *Tullies*, les deux *Jeannes de Naples* & quelques autres, aient fait gloire d'être caressées par plusieurs hommes, cela n'empêche pourtant pas que la proposition générale ne soit véritable, savoir, que les femmes sont plus constantes en amour que les hommes.

Que si nous faisons réflexion sur notre tempérament & les inclinations qui le suivent, nous serons convaincus par nous-mêmes que l'amour ne nous assujettit pas avec tant de tyrannie qu'il fait les femmes. La multiplicité des affaires nous embarrasse, & pour nous délasser, nous prenons le premier jouet & le premier divertissement que nous trouvons. Notre grande chaleur nous donne la hardiesse à faire de nouvelles conquêtes ; nous en contons hardiment aux premieres que nous trouvons, & souvent nous nous satisfaisons où les occasions nous sont favorables. Notre esprit est trop libre pour nous assujettir à une constance

tyrannique ; & les dégoûts que l'amour nous fait naître pour une personne, nous obligent souvent à changer de divertissement. Celle qui nous a plu pendant huit jours, nous déplaît ensuite ; & les petits chagrins que l'amour fait naître dans les caresses de cette femme, sont bientôt changés en de nouvelles espérances pour une autre : il nous fait accroire que les nouveaux contentements sont d'une autre nature que les passés, & ainsi il fomente notre inconstance naturelle par cette nouvelle piperie & par ces vaines espérances.

Au reste, comme les plaisirs & les épuisements sont plus grands dans les hommes que dans les femmes, & que d'ailleurs nos dégoûts sont plus insupportables & mieux fondés, l'amour, qui ne cherche qu'à nous surprendre, pour rendre son empire plus grand & plus peuplé, nous persuade adroitement, par des sentiments secrets, que le changement nous sera plus agréable & plus voluptueux que la constance ; & alors nous sommes si simples, que, bien que nous ayions l'expérience du contraire, nous nous laissons lâchement aller à ses persuasions secretes

& à ſes mouvements cachés ; témoin une infinité d'hommes qui ſurent parfaitement aimer, & qui, à l'imitation d'*Ovide*, furent les plus inconſtants de tous. Certes, *Tibulle* & *Properce* ont bonne grace de taxer les femmes d'inconſtance, quand il eſt queſtion d'aimer, puiſque le premier abandonna *Delie* pour *Nemeſe*, & qu'il ſe dégoûta de toutes deux pour careſſer *Neere ;* que l'autre ne ſe contenta pas de *Cinthie.*

Si une femme a dit ſpirituellement qu'elle cherchoit avec empreſſement les careſſes de pluſieurs hommes, parce qu'elle étoit raiſonnable, ne puis-je pas dire que la raiſon étant plus forte dans les hommes que dans les femmes, ils peuvent auſſi s'en ſervir aux mémes conditions. Plus l'on eſt raiſonnable, plus l'on eſt expoſé aux ſoupleſſes de l'amour ; & comme l'amour eſt quelque choſe de naturel, & qu'il obſede tout le monde, on peut dire que tous ne peuvent ſe défendre de ſes appas, & qu'ordinairement il trouble l'ame des uns & des autres ; mais, comme l'amour exceſſif eſt une maladie commune aux deux ſexes, ceux qui ont le plus de force

d'ame réſiſtent plus courageuſement à ſa tyrannie ; & ſi quelquefois ils en ſont épris, ils changent ſouvent d'objets pour éviter les alarmes & les embarras qu'il donne toujours, au lieu que les petits eſprits n'ayant pas aſſez de force d'ame pour réſiſter à ſes mouvements ſecrets, & d'ailleurs étant plus timides, ils ſe laiſſent lâchement emporter par la foibleſſe de leur condition, & demeurent ainſi continuellement liés à la perſonne qu'ils aiment.

S'il eſt donc vrai, comme l'expérience nous le fait voir, que tous les hommes ne peuvent s'aſſujettir longtemps à l'empire de l'amour, & qu'ils ne ſuivent qu'avec ſaillies ſes inſpirations ſecrettes, on doit conclure, après ce que nous venons de dire, qu'ils ſont en amour beaucoup plus inconſtants que les femmes.



CHAPITRE IX.

Si l'on peut aimer ſans être jaloux.

JE ne ſaurois me perſuader que les Stoïciens, qui ont tenu le premier rang parmi les anciens Philoſophes, fiſſent leurs ſages exempts de toutes ſortes de paſſions. Ils ſavoient très-bien que la paſſion leur étoit ſi naturelle, qu'il étoit impoſſible de détruire dans l'homme ce qui lui étoit ſi eſſentiel. Si nous avons quelque foi pour ce que nous dit le Philoſophe *Séneque*, qui étoit le maître de cette ſecte, nous ſerons convaincus de cette vérité. Il avoue franchement que le ſage ne peut s'empêcher d'avoir des émotions dans l'ame, mais auſſi que ſa raiſon peut bien s'oppoſer puiſſamment à leurs excès.

En effet, puiſque nous ſommes compoſés d'intelligence, d'ame, d'eſprits & de corps, comme nous le prouverons ailleurs; que notre intelligence a quelque rapport aux Anges, & que notre ame, venue de nos parents, participe de la nature de celles des

bêtes, il n'y a pas lieu de douter que les passions ne soient naturelles à l'une & à l'autre. *Moyse* nous apprend que les Anges ont été jaloux & orgueilleux tout ensemble, & nous voyons par expérience que les bêtes se laissent tous les jours aller à leurs passions déréglées; témoin le bouc qui tua le pasteur *Cratis*, parce qu'il avoit caressé amoureusement sa chevre.

Nous savons que les maladies sont comme naturelles à l'homme, quoiqu'en veuillent dire les Médecins, puisque depuis le commencement des siecles jusqu'à présent, l'on n'en a trouvé aucun qui en ait été exempt. Notre corps est composé de parties si différentes en tempérament, & nous sommes exposés à tant d'accidents, qu'il est impossible que, dans notre vie, nous ne souffrions quelque incommodité: il est vrai qu'il y en a de légeres & de fortes, & que de ces dernieres il y en a de dangereuses, dont on ne meurt point, & d'autres pernicieuses, dont on ne peut réchapper à cause de la corruption d'une partie nécessaire à la vie, ou de quelqu'autre cause violente. Ce sont ces dernieres maladies que les Medecins

diſent être contre les loix de la nature ; mais les hommes qui ont un bon tempérament ne ſont expoſés qu'aux légeres maladies, ce qui leur fait dire qu'ils ſe portent toujours bien.

J'en dis de même des paſſions de l'ame : elles ſont ſi naturelles à l'homme, que ceux qui ont voulu en exempter tout-à-fait le ſage, ont avoué facilement qu'il n'en avoit que des émotions légeres qui pouvoient être domptées par ſa raiſon ; & c'eſt ce qui a fait dire à quelques-uns que le ſage étoit exempt de paſſion ; mais ils ſont demeurés d'accord que les autres hommes y étoient ſujets comme les bêtes, & que la partie inférieure de leur ame étoit le lieu où elles réſidoient ; de ſorte qu'il y avoit des paſſions ſi enracinées dans ces hommes-là, qu'elles étoient ſans remede, & d'autres, quoique grandes, que l'on pouvoit guérir par des remedes efficaces & ſalutaires.

Puis donc que les paſſions ſont naturelles à l'homme, comme nous venons de le dire, la jalouſie, qui en eſt une des plus violentes, & qui eſt comparée à la mort & à l'enfer par l'Ecriture, ne l'abandonnera jamais ; & comme

elle vient de l'amour, nous ſommes obligés de croire que tous ceux qui aiment ſont jaloux : c'eſt ce que nous avons deſſein de prouver par ce diſcours.

Il n'eſt pas beſoin de dépeindre ici l'amour ; nous en avons fait diverſes peintures dans tout ce Livre, où nous avons expoſé aux yeux de tout le monde ſa nature & ſes effets : il ſuffira ſeulement de parler ici de la jalouſie, qui en eſt comme la fille.

Nous avons dit ailleurs que la beauté avoit des charmes ſi puiſſants, principalement ſi elle ſe trouvoit dans un ſexe différent du nôtre, qu'elle nous entraînoit même contre notre volonté, & que, quelques efforts que nous puiſſions faire, il étoit preſque impoſſible de nous en défendre : en effet, elle a tant d'attrait pour nous, qu'elle embraſe d'abord notre cœur, qu'elle force notre volonté, & qu'elle fait obéir nos parties amoureuſes à ſes invincibles appas : alors elle cauſe en nous un ardent deſir de poſſéder une belle perſonne ; & c'eſt ce deſir, que nous nommons *amour*, qui eſt ſans doute la ſource de toutes les paſſions de notre ame.

Quand on aime bien, l'ame conſerve des idées préſentes à l'objet abſent, & reçoit une extrême joie quand on lui parle de ce qu'elle aime; mais parmi les vérités que l'on en débite, ſouvent il s'y gliſſe des menſonges & des impoſtures, & les véritables rapports ſont ſouvent mêlés avec les faux. C'eſt ce qui mene l'ame dans l'erreur, & qui la fait entrer en défiance par des ſoupçons, des conjectures & des doutes qu'elle ſe forge. Souvent on croit n'avoir pas aſſez de charmes pour mériter les bonnes graces d'une perſonne, & en même temps on penſe que cette perſonne peut être inconſtante & qu'elle ceſſe d'aimer; c'eſt ce qui arriva à *Poppée*, qui examinoit après l'impuiſſance de *Néron*, comme *Pétrone* l'obſerve. Alors, par la foibleſſe de notre nature & par l'impoſture de l'amour, ces conjectures ſe changent en preuves, & ces doutes en convictions, quelque aſſurance que l'on ait de la perſonne aimée. En vérité, nous ne ſaurions bien aimer ſans être jaloux; car, après être arrivés à ce haut degré d'amour où nous ne pouvons demeurer par notre inconſtance naturelle, nous

ſommes obligés de tomber dans la froideur ou dans la haine en paſſant toujours par la jalouſie. Le Médecin *Celſe* *, qui eſt un maître dans la connoiſſance de la nature de l'homme, a dit fort à propos qu'un homme qui eſt plus gras qu'à l'ordinaire, devoit craindre de tomber malade, parce que les choſes de ce monde étant toutes inconſtantes, il ne devoit pas demeurer long-temps dans cet embonpoint.

C'eſt parmi tous ces troubles que l'ame eſt en déſordre & comme en délire, & qu'après s'être défendue des apparences, & avoir coupé, pour ainſi dire, une tête à l'hydre, elle ſe laiſſe ſuborner aux foibleſſes de l'amour, qui lui fait ſouvent paroître des chimeres pour des vérités, & qui fait naître à l'hydre dix têtes pour une qu'on lui a coupée.

Il n'eſt pas aiſé qu'une perſonne émue d'une paſſion violente, comme eſt la jalouſie, puiſſe juger juſte dans ſa propre cauſe, & qu'elle puiſſe voir la lumiere parmi tant de tenebres dont l'amour lui offuſque la raiſon. *Moyſe* avoit trouvé un expédient ſur cela,

* Qui ſpecioſior ſe ipſo eſt, debet habere ſuſpecta bona ſua.

ſans que l'homme & la femme fuſſent eux-mêmes leur propre juge. Le Grand-Prêtre faiſoit boire aux femmes accuſées d'impudicité, un grand verre d'eau très-amere, qu'on appelloit *eau de jalouſie.* Il prétendoit par-là guérir l'eſprit des maris jaloux en faiſant paroître le crime par l'effet de cette *eau de probation*, qui devoit faire pourrir le ventre de la femme criminelle, ou conſerver la ſanté de celle qui étoit innocente. Nous aurions de la peine aujourd'hui à faire de pareilles épreuves, & je ne ſais ſi nous pourrions croire qu'un larcin ſecret pût être découvert par ces ſortes de moyens.

Cependant l'ame, agitée de diverſes paſſions, cherche toutes ſortes de moyens pour ſe dégager des doutes qu'elle s'eſt fait : alors la curioſité l'anime à examiner toutes les circonſtances de l'affaire ; elle obſerve & épie exactement ce qu'elle aime, de peur qu'elle ne le perde ; mais cette recherche extravagante fait ſon mal pire qu'il n'étoit, & au lieu de le guérir, elle y apporte ſouvent la gangrene. C'eſt ce que nous ont voulu dire les Théologiens Païens, par la

fable qu'ils nous ont débitée, ſavoir, que *Vulcain*, ennuyé un jour des impudicités de ſa femme, ſe réſolut, pour ſe venger d'elle, à faire éclater ſa jalouſie en préſence de tous les Dieux qu'il croyoit lui être propices & ſavorables; mais, après avoir tendu des rets pour ſurprendre *Mars* & *Vénus* enſemble, bien loin de guérir par-là ſa paſſion, il ſe l'accrut, & fut eſtimé infame parmi les Dieux, pour avoir découvert un crime caché; & de plus, les Dieux furent ſi ſcandaliſés de l'action de *Vulcain*, qu'en le chaſſant honteuſement du Ciel, il tomba à terre & ſe caſſa une jambe. Voilà ce qui arrive à nos jaloux: la vengeance ſe mêle avec la jalouſie; & pour avoir le plaiſir de faire connoître aux hommes la foibleſſe de leurs femmes, en découvrant leur ſecret amoureux, ils s'attirent la riſée de tout le monde, & une tache perpétuelle pour leur réputation.

Mais, comme l'ame n'ignore pas que tout ce qui eſt au monde ne ſoit ſujet au changement, elle commence à craindre de perdre tout ce qui fait ſon bonheur & ſon plaiſir, & qu'un autre ne s'en empare. C'eſt proprement cette

cette crainte, que nous appellons *jalousie*, qui a l'amour pour pere, & qui ne peut dénier pour mere la crainte qui l'a engendrée. Cela n'est-il pas étrange que les mêmes inclinations, qui causent l'amitié dans le commerce des hommes, soient dans l'amour excessif la cause de la haine ?

Cette jalousie est si forte & si puissante dans l'esprit de quelques hommes, qu'il y en a eu, selon le rapport de *Tertullien*, qui, au moindre petit bruit que faisoit le vent, ou un rat à la porte de leur chambre, appréhendoient qu'on n'enlevât leur femme d'auprès d'eux.

Cette crainte ne s'est pas plutôt emparée d'une ame foible, que la haine y trouve aussi-tôt sa place ; mais comme l'amour n'en est pas entiérement banni, il s'y passe d'étranges désordres par tant de passions si opposées les unes aux autres ; & si l'ame n'en est point détruite, elle ne doit assurément sa vie qu'au nombre de ses ennemis ; car, d'un côté, la haine glace le cœur, où l'ame fait sa principale demeure : elle y éteint presque les esprits, & y suffoque la chaleur naturelle ; d'un autre, l'amour le

brûle, & en y dilatant ses petites cavités, il en augmente les esprits & la chaleur. Pauvre cœur, que ce monstre de passion te fait souffrir! C'est de ces passions contraires que naissent la colere, les chagrins, la fraude, l'espérance, le désespoir, la joie, la tristesse, la fureur, la rage, & puis l'envie de se venger aux dépens de sa vie & de sa réputation; il y en a eu même qui ont poussé leur jalousie jusqu'après leur mort, comme fit ce Roi de Maroc, qui, après avoir été défait en guerre, ne voulut pas que personne jouît de sa femme après sa mort; c'est pour cela qu'il la mit en croupe derriere lui sur son cheval, & que poussant vivement le cheval, il se précipita du haut d'une montagne, ainsi que nous le rapporte *Jean de Léon*.

Mais n'allons point chercher les histoires de l'antiquité sur les effets de la jalousie, nous n'en saurions trouver de si notables que celle qui arriva il y a quelques années à Nice en Provence. Le Seigneur de Castel-Novo, âgé de soixante-sept ans, devint si éperdument amoureux de sa bru *Perrinne de Harcoüette de S. Jean de*

Morienne, que ſon mari & ſa femme lui étant un grand obſtacle pour l'exécution de ſon premier deſſein, il les fit tous deux empoiſonner par la fille de chambre de ſa femme ; mais comme l'amour & la jalouſie ſont expoſés à mille accidents divers, le beau-pere trouva la mort où il penſoit trouver des plaiſirs ; car, ſa belle-fille lui plongea le poignard dans le ſein, comme il voulut prendre avec elle des divertiſſements amoureux.

Comme rien n'eſt caché dans le monde, tôt ou tard la vengeance éclate, le ſcandale arrive, & par-là on publie ſouvent un crime caché, dont le malheur s'étend quelquefois aux ſucceſſeurs. Si par haſard la perſonne jalouſe vient à ſe reconnoître lorſque la maladie eſt formée, & qu'elle n'eſt pas incurable, elle a pourtant pour toutes ſes peines la douleur & le repentir, qui ſont les effets d'un amour déréglé & la fin de la jalouſie : car, par-tout où ſe trouve la jalouſie, par-tout ſe trouve l'amour ; & comme la vie accompagne toujours les malades, & que la douleur ne touche jamais les morts, ainſi la jalouſie n'abandonne jamais les

amoureux, & ne se trouve jamais où il n'y a que des froids & des indifférents.

Après avoir découvert la naissance, la cause, la nature & le progrès de la jalousie, il me semble qu'il ne sera pas hors de propos d'en examiner présentement les différences & les effets.

L'expérience nous fait voir tous les jours que la raison est quelquefois la maîtresse de nos passions, & qu'elle les modere avec tant de force, quand on s'est accoutumé dès le bas âge à les dompter, que l'on ne doit pas s'étonner s'il y a des hommes & des femmes qui ne se laissent point lâchement emporter à leurs mouvements impétueux. *Joseph* eut en apparence de légitimes soupçons de la bienheureuse *Marie*; mais il sut si bien les étouffer dans leur naissance, qu'il ne se laissa point aller aux excès de la jalousie. *Jules-Cesar* avoit tant de force sur son ame, que, bien qu'il eût de véritables causes pour être jaloux, sa grande ame ne succomba jamais à cette horrible passion. C'est ainsi qu'en userent *Auguste*, *Luculle*, *Antoine* & *Pompée*. Ces grands hommes, qui

avoient sujet d'être jaloux, n'en firent point de bruit : on les plaignit plutôt de ce qu'ils étoient vertueux, qu'on ne les blâma de ce qu'ils étoient imprudents. Ils savoient bien qu'ils ne devoient pas se scandaliser de la mauvaise conduite de leurs femmes, & que s'ils le faisoient, il n'y auroit pas jusqu'aux enfants qui ne les en raillassent.

Les femmes naturellement sont plus jalouses que les hommes, comme nous le prouverons ensuite, & ont quelquefois la même force d'ame dans de semblables occasions. *Sara* eut d'abord quelque légere jalousie de ce que son mari *Abraham* caressoit *Agar* ; mais la raison vint aussi-tôt au secours de sa passion, & après l'avoir heureusement combattue, elle consentit que son mari fît des enfants à sa servante. C'est ainsi que fit *Stratonice*, qui, touchée de ce qu'elle n'avoit point d'enfants de son mari *Dejotarus*, & agitée de quelque crainte de le perdre, consentit enfin qu'il en fit à *Electra*, à condition qu'elle les adopteroit & les réputeroit pour les siens propres.

Il n'en est pas de même des ames basses & rampantes ; l'amour & la

jalouſie s'y ſont reſſentir avec plus d'empire, & y font paroitre avec plus d'éclat le nombre des paſſions qui les accompagnent. Quand l'amour eſt arrivé à ce haut point où il ne peut plus croître, ceux qui en ſont enivrés apprèhendent tout; une œillade les incommode, une converſation les importune, une promenade les inquiete, une collation leur déplait, & une lettre les chagrine; ils reſſemblent à ceux qui ſont ſur un précipice, à qui les yeux s'éblouiſſent, les pieds chancellent, le corps tremble, ils craignent de tomber, quoiqu'ils ſoient dans un lieu de ſûreté, il n'y a que les ſages & les ſtupides qui ſoient exempts de l'excès de cette paſſion: les autres, qui tiennent le milieu, & qui compoſent preſque tout le monde raiſonnable, ſont du nombre des eſprits foibles ou médiocres; ils ont un chancre caché dans le cœur, &, comme parlent les Medecins, un *noli me tangere*, qui ne s'entretient que par des ordures croupiſſantes, c'eſt à-dire, que la jalouſie ne s'entretient dans le cœur de ces petits eſprits que par des paſſions ennemies & par des rêveries continuelles; c'eſt de-là que viennent

les inquiétudes, les extravagances, & même la folie & la rage des jaloux, qui semblent pourtant avoir quelque espece de raison, comme *Lepidus* sembloit en avoir, lorsque devenant malade, il en mourut.

Nous serons plus convaincus de ce que je dis, si nous examinons en particulier la jalousie dans l'homme & dans la femme, & si nous cherchons lequel des deux est le plus jaloux.

La crainte de perdre ce que l'on aime est bien plus forte dans l'esprit d'une femme, que celle qui occupe l'ame d'un homme ; & bien que la femme soit naturellement timide, l'expérience nous fait pourtant voir qu'elle est tellement hardie, quand elle est jalouse, que, s'il est question de faire un crime, elle est beaucoup plus intrépide que nous.

D'ailleurs, comme elle est naturellement plus foible, & que par-là elle a plus besoin du secours & de l'appui de l'homme, elle a aussi plus de crainte de le perdre quand elle l'aime beaucoup.

D'autre part, parce qu'elle est plus constante en amour que nous, comme nous l'avons prouvé au Chapitre

précédent, elle reçoit aussi beaucoup plus d'impression par les mouvements de l'amour & de la jalousie.

La lasciveté est encore une puissante cause de l'excès de cette passion ; elle la presse plus que nous, & l'engage plus fortement à être plus jalouse : en effet, elle s'imagine que son mari n'en aura pas assez pour elle, & dans cette pensée lascive, elle craint qu'une autre ne partage avec elle les contentements qu'elle desire avec ardeur, & le bien qu'elle pense lui appartenir.

Au reste, elle se met plus souvent en colere & y demeure davantage, & alors la jalousie devenant fureur, elle est capable de faire tout ce qui peut y avoir de mal au monde.

Enfin, il n'y a point de bête farouche qui soit plus cruelle que la femme, lorsqu'elle est troublée par la jalousie ; il n'en faut point d'autre preuve que celle de *Medée*, qui tua ses propres enfants pour se venger de son mari, ni que celle de *Laodicée*, femme d'*Antiochus*, surnommé *Dieu*, laquelle, selon le rapport de *S. Jérôme* sur *Daniel*, fit mourir *Bérénice* avec son enfant, parce qu'*Antiochus* en étoit le pere, & puis elle s'empoisonna
de

de déſeſpoir. C'eſt cette paſſion déréglée qui a fait dire fort à propos à l'Eccléſiaſte, que *la femme jalouſe étoit la douleur du cœur de ſon mari & les plaintes de ſa famille.*

Les hommes en uſent à peu près de la même façon, ſi ce n'eſt que la laſciveté n'a point tant de part dans leur jalouſie qu'elle en a dans celle des femmes : ils appréhendent ſeulement qu'un autre ne raviſſe le bien qu'ils penſent n'appartenir qu'à eux ſeuls ; & dans cette noire penſée, ils ſe chargent d'une des plus cruelles paſſions de l'ame.

C'eſt la jalouſie qui fit perdre la vie à *Mariamne*, parce que ſon mari *Hérode* ne pouvoit ſouffrir que l'on aimât ſa beauté. C'eſt auſſi la même paſſion qui obligea le mari de la belle Meuniere à donner du mal ſecret à ſa femme, pour le communiquer enſuite à un Monarque des plus illuſtres de l'Europe, qui aimoit beaucoup les Belles-Lettres ; & comme il ne put ou ne voulut pas ſe venger ſur ſa Perſonne Royale, il ſe vengea ſur le corps de ſa femme, qui enſuite infecta le Roi. Je ne ſaurois ici paſſer ſous ſilence ce que l'on nous dit d'*Octavius*,

qui, après avoir baisé amoureusement *Pontia Posthumia*, fut si vivement choqué de ce que cette femme ne voulut pas l'épouser, après l'en avoir priée, que son amour se changea en fureur; si bien qu'il arracha la vie à celle qui, entre ses bras, la lui avoit si souvent redonnée.

En vérité, les hommes ressemblent bien aux cerfs, qui, étant naturellement fort craintifs, sont extrêmement jaloux de leurs biches; aussi les Naturalistes ont-ils remarqué que le poil de leur tête étoit garni de vers qui la leur rongeoient incessamment. *François Torre* en avoit un gros dans la tête, selon que l'Histoire d'Italie nous le rapporte, lorsqu'il se pendit à Modene, pendant que dans le dernier siecle *François Guichardin* en étoit Gouverneur, parce que la courtisane *la Celere*, qu'il aimoit éperdument, toucha la main d'un Gentilhomme qui jouoit aux échecs avec lui.

Mais, s'il y a de légeres maladies que nous domptons par notre sage façon de vivre, il y en a une infinité d'autres qui sont périlleuses & même funestes, ou par notre faute, ou par leur propre nature, que nous ne

pouvons combattre par nos remedes : ainsi, la raison guérit les légeres jalousies, mais elle ne combat pas aisément les fortes ni les désespérées. Je ne sais si l'on eût pu guérir la violente maladie de *Procris*, que son mari *Céphale* tua pour une bête fauve, ni celle de *Thebé* & de *Lucilla*. La premiere, au rapport de *Ciceron*, tua *Pherée* son mari, sur un fort léger soupçon, & l'autre empoisonna son mari, l'Empereur *Antonius Verus*, parce qu'il aimoit *Fabia*.

Il est donc vrai que les grandes ames savent, par la force de leur raison, résister à la jalousie ; qu'elles ne la reçoivent jamais qu'à la porte, pour parler ainsi, sans la laisser entrer dans le logis, où sans doute, comme un soldat ennemi, elle ruineroit son hôte. En effet, un homme prudent, selon la pensée d'*Aristote*, doit savoir l'honneur qu'il doit à ses parents, à sa femme, à ses enfants & à lui-même, afin que, le rendant à ceux qui le méritent, il soit estimé juste & saint dans sa famille. Il n'en est pas ainsi des petits esprits & des médiocres, jamais la raison ne vient à leur secours ; ils se laissent entraîner à la violence

d'une paſſion qui les agite, & n'ont pas aſſez de force pour réſiſter à ſes mouvements exceſſifs.

Je ne puis donc conclure que l'amour n'eſt jamais ſans jalouſie, & que l'on ne ſauroit aimer ſans être jaloux.

CHAPITRE X.

Si la femme timide aime plus que la hardie & l'enjouée.

NOus avons prouvé ailleurs que les femmes étoient d'un autre tempérament que les hommes, & qu'étant plus froides & plus humides, il étoit bien raiſonnable que la nature les eût créées de ce tempérament, parce qu'elles avoient été faites d'une autre matiere que nous & pour d'autres uſages : en effet, elles ont plus de part dans la génération & dans la perpétuité de notre eſpece que les hommes mêmes. C'eſt ſans doute pour cette raiſon qu'elles ſont ordinairement plus ſanguines, ou plutôt qu'elles ne diſſipent pas tant de ſang que nous, & que d'ailleurs elles ſont

plus sujettes à des épanchements périodiques & à des regles de tous les mois, qui ne manquent jamais à celles à qui l'âge & la santé le permettent.

Mais, comme leur tempérament est bien différent du nôtre, il n'est pas moins dissemblable parmi elles. Il y en a de sanguines, de bilieuses, de pituiteuses & de mélancoliques, ou, pour mieux parler, d'humides, de chaudes, de froides & de seches. Ces qualités ne sont pas ordinairement seules, elles sont accompagnées d'une autre qui ne leur est pas incompatible : ainsi, les sanguines sont chaudes & humides ; les bilieuses, chaudes & seches ; les pituiteuses, froides & humides, & les mélancoliques, froides & seches. Or, de tous ces tempéraments, il n'y a que les sanguines qui peuvent servir à mon sujet ; mais ce sont ces tempéraments sanguins qui participent un peu de la bile ou de la mélancolie, d'où naissent des humeurs & des inclinations fort différentes : car, la femme sanguine-bilieuse, c'est-à-dire, la chaude & humide, qui aura un peu de bile mêlée parmi son sang, sera gaie & badine ; & la sanguine-mélancolique,

c'est-à-dire, la chaude & humide, où la mélancolie aura un peu de part, sera timide, mélancolique & sérieuse.

Le sang, qui est la liqueur dominante dans le tempérament de ces deux femmes, sera plus subtil, plus ému & plus fluide dans la folâtre que dans la timide ; ses esprits seront plus clairs, plus mobiles & plus obéissants à l'ame, parce que la bile, qui, selon le sentiment des Médecins, est la partie la plus chaude, la plus seche & la plus légere du sang, y sera mêlée d'une maniere à ne pas nuire à la santé ; au lieu que le sang de la mélancolique sera plus épais & plus terrestre, & moins propre à s'agiter ; ses esprits seront aussi plus ténébreux, moins mobiles & plus rebelles aux ordres de l'ame, parce que la mélancolie, qui est une liqueur la plus épaisse du sang, fera une bonne partie de sa masse.

Je ne prétends point parler ici de ces mélancoliques malades, qui ont l'imagination troublée, & qui sont véritablement folles, ni de ces autres mélancoliques froides & seches, qu'il faut incessamment pousser pour les faire agir ; mais de ces mélancoliques

qui ont le ſang chaud & ſec, & qui, ſelon l'aveu d'*Ariſtote*, & ſelon l'expérience même, ſont des perſonnes ſages & ſpirituelles : celles qui ont ce tempérament, ne ſont ni ſi triſtes ni ſi mornes que le peuple ſe le perſuade ; au contraire, elles ſont gaies & enjouées par le ſang qui domine dans leurs veines ; mais, à la vérité, elles ne le ſont pas tant que les bilieuſes.

Je ne prétends pas auſſi parler ici de ces tempéraments de femmes fort ſanguines, qui n'ont que ſept ou huit jours de libres pendant un mois, & qui ſont ſujettes pendant vingt ou vingt-deux jours à des écoulements ennuyeux, comme étoit Mademoiſelle de Ling.... qui, de plus, ſentoit le bouc dès l'âge de douze ans, qui ſont bonnes & pacifiques, & qui, dans leur extrême vieilleſſe, deviennent ſtupides & hébêtées ; mais ſeulement de celles qui n'ont leurs regles que quatre ou cinq jours de ſuite, qui ſont ſimples, mais adroites & enjouées, & qui, dans un âge décrépit, ont les ſens auſſi raſſis que dans leur plus vigoureuſe jeuneſſe.

Après avoir fait toutes ces diſtinc-

tions de tempéraments, examinons à cette heure les signes qui conviennent en général à ces deux complexions, & ceux qui leur sont propres en particulier.

Les filles sanguines-bilieuses ont des signes communs qui peuvent convenir aux sanguines-mélancoliques : les unes & les autres sont de toute sorte de taille ; il y en a de grandes, de médiocres & de petites : toutes deux sont belles ou laides, l'une & l'autre ont de grosses veines aux bras & aux mains, & du poil au chignon du cou & le long de l'épine du dos. L'amour les a marquées toutes deux de sa marque, & leur a imprimé sur les joues & sur les levres le caractere de sa cruauté. Leurs pomettes de joues sont rouges comme des roses, & leurs levres comme du corail ; elles sont au toucher fermes & un peu seches, & la chaleur dominante ne leur permet pas d'avoir une peau humide & fade, ni le coloris du teint plâtré & dégoûtant.

Il n'en est pas ainsi des autres marques particulieres, qui distinguent les filles bilieuses-sanguines d'avec les sanguines-mélancoliques : celles-là

ont un ſang plus délié & plus fluide, au lieu que celles-ci en ont un plus groſſier & plus viſqueux. Dans celles-là, la bile ſe fait connoître par ſes effets, c'eſt-à-dire, une portion du ſang la plus chaude & la plus ſeche; & dans celles-ci, la mélancolie, c'eſt-à-dire, une bile brûlée & un ſang épais, qui eſt beaucoup plus chaud & plus ſec que la bile, dont ſouvent elle eſt faite. Celles-là ont un feu qui brûle, comme dans de la paille; & celles-ci en reſſentent un autre, qui eſt allumé dans leurs entrailles comme dans du bois verd, qui, bien qu'il n'ait pas tant d'éclat ni de lumiere que l'autre, a pourtant beaucoup plus de chaleur. C'eſt donc du ſang que naiſſent les différences que nous obſervons dans ces deux ſortes de tempéraments, & que nous découvrons dans le corps & dans l'ame de ces deux filles.

D'ailleurs, bien qu'elles aient toutes deux de l'embonpoint, cependant la bilieuſe ayant un ſang plus délié, plus actif & plus pétillant, & ſes actions étant plus badines; de plus, diſſipant plus de ſang que l'autre, elle doit auſſi être plus maigre, & ſes regles ne

doivent couler que trois ou quatre jours de ſuite, & encore en fort petite quantité, au lieu que les regles de la mélancolique coulent plus abondamment pendant ſept ou huit jours, & parce que le ſang de celle-ci eſt plus épais & moins actif, que ſa vie eſt plus ſédentaire, qui ne lui permet pas d'en faire une ſi grande diſſipation, & d'ailleurs qu'elle dort davantage, ſes actions doivent auſſi être plus lentes & ſon embonpoint plus accompli.

Au reſte, la bilieuſe a ordinairement la tête petite & les cheveux blonds ou châtains; mais la mélancolique l'a un peu plus groſſe & mieux faite, & ſon poil & ſes cheveux ſont noirs; & comme la ſanguine-bilieuſe eſt plus ſujette que l'autre à tomber dans les foibleſſes de ſon ſexe par la force de ſon tempérament, les anciens Romains avoient accoutumé de dépeindre les courtiſanes avec des cheveux & des perruques blondes, & les ſages matrônes avec des noires; témoin *Pétrone*, qui, dans ſon hiſtoire ſatyrique, donne des treſſes blondes à *Lépida*, à *Agrippine* & à *Popée*, les trois plus grandes courti-

ſanes de leur temps. De plus, la ſanguine-bilieuſe a une gorge médiocre & des tettons fermes, qui ne ſe touchent point, & qui ſemblent comme être collés à ſa poitrine ; mais la ſanguine-mélancolique a une groſſe gorge, & ſes mamelles dures ſe touchent & ſe baiſent l'une l'autre pour nous marquer ſes inclinations ſecrettes & amoureuſes.

Si ces deux jeunes filles ſont diſtinguées par des ſignes eſſentiels que l'on obſerve dans leur corps, elles ne ſont pas moins différentes par les diverſes paſſions qui occupent leur ame.

La fille ſanguine-bilieuſe eſt de ſon naturel agiſſante & légere, hardie & enjouée, inquiete & inconſtante ; elle chante, elle danſe, elle folâtre toujours, jamais en repos, toujours badine : l'amour paroît à découvert dans ſes yeux & ſur ſon viſage, comme il eſt dans ſon cœur ; enfin, c'eſt la ſincérité même & la candeur ; que ſi un homme lui plaît, d'abord elle s'engage à l'aimer : alors ſon feu eſt violent, mais il ne dure pas ; c'eſt un feu de paille dont l'activité eſt bientôt ralentie : le premier venu la perſuade aiſément & lui fait changer de

dessein ; desorte qu'elle se fait autant d'amants qu'il y a de personnes qui lui plaisent : son tempérament est la cause de ses inclinations ; les esprits de son sang, qui sont les organes dont l'ame se sert pour agir, sont toujours émus avec violence au moindre objet qui se présente ; ils ne trouvent point d'obstacle dans sa petite tête qui les arrête, & ils ne demeurent point où la raison réside : c'est ce qui la fait résoudre trop promptement, & juger avec trop de précipitation ; elle ne regarde jamais l'avenir, elle n'envisage que le présent, qui, passant fort vîte, n'est accompagné que de fort peu de circonstances ; aussi se repent-elle souvent de ses desseins, & se trompe presque toujours dans le commerce de la vie.

Toutes ces légeres inclinations n'empêchent pourtant pas qu'elle n'ait meilleure grace & moins de contrainte que l'autre ; & quoiqu'elle soit fort enjouée & fort libre au dehors, elle est pourtant fort modeste & fort retenue au dedans. Ce n'est pas une gaieté de maladie qui rit en mourant, & qui est un signe des ordures qui l'ont excitée : sa joie &

ſon enjouement marquent la tranquillité de ſon eſprit, le repos de ſon ame, la ſageſſe & la vertu, qui ne ſe lient jamais qu'avec l'innocence & la ſimplicité; & ſi elle eſt ſi facile à perſuader, elle eſt aſſurément fort difficile à prendre.

J'avoue que c'eſt un des malheurs du ſiecle de n'oſer badiner ſans que l'on s'en plaigne & ſans que l'on en médiſe, comme ſi l'eau dormante étoit meilleure à boire que celle qui court. En vérité, ces aimables perſonnes méritent nos reſpects : la naïveté de leurs actions nous charme, & la ſincérité de leurs ſentiments nous enchante. Les eſprits du ſang de cette jeune fille, toujours émue, enflamment ſon cœur par la vîteſſe de leurs mouvements; ils échauffent ſon cerveau par le paſſage qu'ils y font avec précipitation; en un mot, ils mettent tout ſon ſang dans un mouvement précipité, ce qui eſt la cauſe de l'inconſtance & de l'enjouement de la belle.

C'eſt donc ſon tempérament qui la rend légere, non vicieuſe; gaie, non évaporée; ſimple, & non ſtupide. Si par haſard elle s'attache à un homme

pour le mariage, elle le fait plutôt par conſidération & par obéiſſance que par ſa propre inclination; & comme elle entre dans un état où le badinage en fait l'eſſence, jugez ſi l'amour, qui n'eſt qu'un enfant & qui ſe plaît toujours à badiner, n'augmentera pas ſon inclination enjouée? Elle folâtrera même juſques entre les bras de ſon mari, quand elle ſe ſoumettra aux ordres que la nature lui a impoſé pour lui rendre ce qu'elle lui doit. Son corps ne ſera pas plus en repos que ſon ame, qui pourtant ne s'égarera jamais par les plaiſirs exceſſifs du mariage; ſes membres ne deviendront jamais immobiles ni froids, parce que ſon cœur ne ſera point navré par l'excès des contentements amoureux: ſi ſa voix eſt quelquefois chancelante, ſes ſoupirs ſuffoquants, ſa parole mourante & entrecoupée, il ne faut qu'en accuſer l'amour qui la bleſſe, mais qui ne la fait pas mourir. Sa légéreté naturelle, qui ne lui permet pas de s'attacher fortement à ſon mari, lorſqu'elle fait ce que l'on fait dans le mariage, l'exempte des coups mortels de l'amour.

Mais, la fille ſanguine-mélanco-

ſique a bien d'autres inclinations que celle-là ; ſon ame eſt bien plus conſtante & moins légere ; quand elle badine, c'eſt avec plus de retenue, quand elle chante ou danſe, c'eſt avec plus de modeſtie : ſi l'amour paroît dans ſes yeux & ſur ſon viſage, c'eſt d'une maniere forte & aſſurée, qui marque bien qu'il s'eſt emparé de ſon cœur, & qu'il y loge comme dans ſon trône. Sa timidité naturelle ne l'oblige pas à s'engager ſi-tôt à la vue d'une perſonne qui lui plaît ; elle y penſe long-temps avant que d'aimer : l'amour touche long-temps ſon cœur ſans l'échauffer, & quand il l'échauffe par ſon feu, qui a de légers commencements, elle en reſſent inſenſiblement la chaleur qui croît toujours ; & quand ce feu eſt une fois allumé, il eſt ardent & même violent ; c'eſt un feu dans du bois verd & dans une matiere épaiſſe qui ne s'éteint pas ſi-tôt : il n'y a ni perſuaſions, ni raiſons aſſez fortes qui puiſſent détourner cette fille d'aimer, quand elle eſt une fois attachée à un homme qu'elle eſtime ; c'eſt un effet de ſa complexion qui la rend ſi conſtante dans ſes deſſeins, & ſi réſolue dans ſes entrepriſes.

Son sang & ses esprits bouillants, qui coulent lentement dans ses veines, font tant d'impression sur son cœur & sur son cerveau, que toutes les parties de son corps s'en ressentent également : le feu qui l'anime est dans une matiere si tenace, qu'il ne l'abandonne jamais qu'après l'avoir consumée. De-là vient qu'elle consulte avec raison, qu'elle raisonne avec prudence & qu'elle s'abandonne avec discrétion. Elle se perd bien loin dans l'avenir, & y va chercher des plaisirs pour s'assurer de son bonheur qu'elle grossit toujours. Sa prudence la rend malheureuse ; elle est ingénieuse à se tourmenter : l'espérance la flatte & lui fait voir des voluptés excessives ; ainsi, elle trouve des plaisirs réels par la force de son imagination, qui ne sont véritablement qu'imaginaires. Les circonstances infinies de l'avenir embarrassent son ame amoureuse ; & pour n'être point trompée, elle se feint des contentements dans toute leur étendue. Son imagination vive est échauffée par le desir extrême de la jouissance ; son esprit même, que j'ai nommé ailleurs intelligence, semble extrêmement emporté par les émotions

tions de ſon ame, qui eſt la partie ſpirituelle la plus baſſe & la plus voiſine des ſens. Ses rêveries en amour ſont extravagantes; elles vont juſqu'à l'extaſe, d'où elle ne ſortira pas ſi-tôt, à moins que l'on ne l'en tire comme par miracle : car, comme le démon ſe mêle quelquefois parmi les vapeurs de la terre qui forment l'orage, pour cauſer quelque part du déſordre, s'il en faut croire nos Démonographes, ainſi l'amour ſe mêle quelquefois parmi les fumées noires d'une bile brûlée, pour leurrer le beau ſexe ſous l'eſpérance d'un bonheur ou de quelque grand plaiſir à venir.

Enfin, l'amour qui agite cette fille eſt ſi violent, qu'elle tomberoit ſans doute dans quelque déſordre odieux pour ſon ſexe, ſi la timidité & la crainte n'étoient de puiſſants obſtacles pour s'oppoſer aux effets de ſa paſſion amoureuſe. Sa timidité naturelle eſt même une marque de ſon eſclavage amoureux & du trouble qu'elle ſent au dedans; & ſi elle paroît retenue, elle n'eſt pas innocente. Les ames les plus diſſimulées ſont celles qui ſont les moins vertueuſes, parce que le maſque dont

elles se couvrent, empêche que l'on ne découvre ce qu'elles sont véritablement.

Si nous cherchons la cause de toutes les inclinations de cette fille, nous trouverons sans doute que son sang chaud & grossier, ses esprits brillants & agités, sont la source de toutes ses passions : car son ame amoureuse, qui se sert de ces esprits enflammés pour l'usage de ses passions, les excite avec tant de force dans son cœur, qu'il en est lui-même fort ému & fort échauffé ; & puis le cœur agitant encore dans ses petites cavités ces mêmes esprits, les rend encore plus chauds & plus pénétrants ; si bien qu'étant ensuite dardés avec vigueur dans le cerveau, ils y ébranlent ses petites fibres qui excitent l'imagination. C'est donc par le moyen du feu du cœur, & par la vivacité de l'imagination, qu'il se fait une multiplication & un concours d'esprits qui accablent, pour ainsi dire, le cœur & le cerveau de cette jeune personne. Il est vrai que ces parties se déchargent sur leurs propres canaux de ce qui les trouble, sur les autres parties du corps, & principalement sur les

parties naturelles de cette fille, où ces esprits font une telle impression, qu'il n'est pas aisé de détruire, par la ténacité de la matiere dont ils sont faits, & dont l'ame se sert pour exécuter ses passions.

Si par hasard on parle de mariage à cette fille, alors tout est en trouble chez elle; elle devient rêveuse, morne, chagrine, & plus timide qu'à l'ordinaire. Ces désordres sont des marques assurées que l'amour fait du ravage dans son cœur: alors elle desire avec empressement ce qu'elle refuse avec crainte; enfin, si l'amour l'emporte sur sa rapidité, & qu'elle consente à se jeter entre les bras d'un homme, sa timidité naturelle refusera toujours des faveurs qu'elle voudra bien laisser prendre, afin d'excuser son consentement par la force: alors l'amour extrême lui ôtera les forces, & s'emparant entiérement de son cœur, la laissera froide & immobile comme un glaçon, faute de chaleur & d'esprits qui n'auront été précipités que dans ses parties naturelles, pour obéir aux ordres de la nature; que, si alors elle donne quelque marque de vie, ce n'est que par des soupirs & des sanglots

entrecoupés, & son extase est si grande, qu'elle n'a pas même senti les commencements des voluptés qui l'ont causée.

C'est donc le sang & ses esprits qui, étant de différente nature, font la variété de la complexion de ces deux personnes ; car, s'il est vrai que les plus timides engendrent plus de sang & plus d'humeurs superflues, parce qu'elles aiment plus l'oisiveté & le repos, il sera aussi vrai de dire qu'elles font plus de semence, & que par conséquent elles sont plus amoureuses : témoin les lapines, qui, étant les plus timides des animaux, sont aussi les plus amoureuses & les plus fécondes ; elles n'ont pas si-tôt mis bas, qu'elles conçoivent une autre fois, ou qu'elles ont déjà conçu. Cela est si assuré, qu'*Ovide*, qui est le maître en l'art d'aimer, a dit adieu à l'amour si l'on bannissoit l'oisiveté, & que *Théophraste* a défini l'amour par *une affection d'une ame paresseuse.* C'est sans doute dans cette vue que deux fameux Sculpteurs de l'antiquité, *Carracus* & *Phidias*, firent *Vénus* d'une même inclination par la posture qu'ils lui donnerent ; car,

l'un la fit aſſiſe, & l'autre lui donna une tortue ſous les pieds.

Il n'en eſt pas de même des gaies & des enjouées; elles ſont plus ſeches & n'engendrent pas tant d'excréments; elles n'ont pas le temps de demeurer en repos, ni de rêver à l'amour : ſi elles ſont amoureuſes, elles ne le ſont qu'avec inconſtance, à cauſe de l'activité de leur ſang & de la multiplicité des objets qui leur plaiſent; ainſi, je puis véritablement conclure que les timides ſont plus amoureuſes que les enjouées.

CHAPITRE XI.

S'il y a plus de peine à gagner les bonnes graces d'une femme qu'à ſe les conſerver.

IL n'étoit pas, ce me ſemble, beſoin que Dieu contraignît les deux ſexes, par des commandements ſéveres, à s'aimer l'un l'autre. Il avoit mis dans nos cœurs, en nous créant, des deſirs ſuffiſants pour nous porter à aimer; témoin *Adam*, qui n'eut pas plutôt vu *Eve* qu'il en devint amoureux, &

je pense que les caresses qu'il fit à sa femme furent les premieres occupations de sa vie. Son feu fut d'abord violent, aussi-bien que dans la suite, puisqu'il ne s'éteignit qu'avec sa vie. *Eve*, de son côté, n'en fut pas moins émue, sa flamme s'augmenta par le feu de son mari; & l'amour, qui n'étoit alors qu'un enfant, non plus qu'à cette heure, badina avec eux comme il fait présentement avec nous.

Que, si Dieu a fait des préceptes pour nous engager à aimer, il faut croire que ce n'a été qu'à cause de la corruption de notre nature. Il nous avoit donné d'abord assez d'inclination de part & d'autre, pour ne nous pas refuser des faveurs; mais il se trouva dans la suite des temps des personnes si barbares & si inhumaines, qu'elles éteignirent ce feu naturel & ces flammes innocentes par une injustice qui en fit faire une loi.

Il y a pourtant peu de personnes aujourd'hui qui soient si cruelles que de haïr plutôt que d'aimer. La plupart sont d'une autre humeur, & ils se trouvent si indispensablement obligés à aimer par une inclination secrette & naturelle, qu'ils cesseroient

plutôt d'être qu'ils ne cesseroient d'aimer : la femme principalement est de cette complexion, elle aime naturellement, elle n'a qu'à voir un homme pour avoir d'abord de l'estime pour lui, parce qu'il est d'un autre sexe ; aussi est-ce pour cela que quelques Philosophes l'ont appellée un *animal sociable.*

Comme elle est faite d'une matiere plus douce & plus polie que celle de l'homme, elle a aussi des parties plus mollettes & plus tendres ; son cœur est plus porté à la compassion que le nôtre, & sa piété s'étend souvent jusqu'à soulager nos langueurs, quand il y iroit même de la perte de sa réputation & de sa vie. Elle auroit de la peine à voir un homme prosterné à ses pieds, sans le relever aussi-tôt, pour l'embrasser ensuite avec des soupirs réitérés ou des larmes abondantes, qui sont des marques évidentes de sa tendresse : aussi nous avons remarqué ailleurs qu'elle aimoit avec plus de force & de constance que l'homme, & qu'il sembloit que la nature lui eût fait un cœur propre pour aimer ; si bien que les Historiens ne nous ont jamais parlé de femmes *misanthropes*,

comme ils ont fait de plusieurs hommes.

D'ailleurs l'envie déréglée qu'elles ont de se rendre immortelles par les moyens de la génération, est encore une puissante cause qui les oblige à aimer ; & parce qu'elles ne sauroient engendrer seules, elles cherchent avec empressement un compagnon avec qui elles puissent se lier étroitement, & par la jonction de leurs feux produire une étincelle qui soit la cause d'un autre feu qui s'allumera un jour dans le cœur de l'enfant qu'ils auront engendré.

Je ne veux point m'arrêter ici aux fables que l'antiquité nous a débitées, lorsqu'elle nous a fait connoître des exemples de production extraordinaire, & qu'elle a publié que ses Dieux & nos hommes avoient fait leurs semblables, sans le commerce d'un sexe différent. Cela me paroît si impossible, que j'ai dessein de faire un discours, lorsque je traiterai des incubes, pour désabuser ceux qui pensent qu'il y en a qui peuvent engendrer sans le secours & sans le mêlange d'un sexe différent.

D'autre part, la femme étant natu-

rellement fort humide, elle engendre aussi beaucoup de sang & de semence, dont souvent elle ne sauroit se débarrasser toute seule : elle se trouve quelquefois si chargée de cette derniere humeur, pour ne rien dire de la premiere, qu'au rapport de *Galien*, il a fallu user d'artifice & de remedes à l'égard de quelques-unes, dont l'état ne permettoit pas les caresses des hommes, pour les débarrasser de cette matiere importune. C'est cette semence qui leur cause tant de maux, quand elle est retenue ou corrompue dans ses receptacles & dans ses cornes, ou quand elle en sort par l'ouverture frangée de ses trompes, pour se répandre dans la cavité du ventre ; c'est elle qui trouble l'imagination, qui déprave la mémoire, qui ruine la raison, & qui, contre les loix de la nature, arrêtant le mouvement du sang, ou le faisant bouillonner, rend les femmes froides, stupides & même extasiées, ou emportées, hardies & maniaques ; enfin, c'est elle qui rend quelquefois leur corps tremblant & convulsif : si bien que la nature, qui, par un instinct secret, leur a montré un remede assuré pour leurs maux,

leur inſpire un deſir ardent de ſe joindre amoureuſement à un homme ; & c'eſt cette union qu'elles cherchent quelquefois avec empreſſement, ſans ſavoir ſouvent ce qui les porte à aimer.

Au reſte, la paſſion d'aimer ne ſeroit pas ſans doute ſi violente, ſi la nature n'avoit établi, dans les careſſes des femmes avec les hommes, des plaiſirs qui ſurpaſſent toutes les autres voluptés par la ſenſibilité des parties nerveuſes & naturelles de la femme, & ſi elle n'avoit continué ces mêmes plaiſirs hors des embraſſements amoureux ; car, quand il eſt queſtion d'aimer, la femme a une imagination ſi vive & ſi obéiſſante aux ordres de l'amour, que ſouvent ſes parties amoureuſes ſont échauffées & plus irritées dans l'abſence que dans la préſence même d'un homme : ainſi, la volupté étant continuelle dans les femmes amoureuſes, ſoit par la force de leur imagination, ou par des careſſes véritables, il n'y a pas lieu de douter que le plaiſir ne ſoit une puiſſante cauſe qui les oblige à aimer.

Mais encore la femme, qui eſt foible de ſon naturel, & qui, ſelon le ſenti-

ment de *Platon*, pourroit être miſe au rang des animaux irraiſonnables, n'enviſage ſouvent que la volupté pour l'unique but des embraſſements amoureux : ſon action étant d'elle-même une action animale, ne fomente dans ſon eſprit d'autre idée que celle dont elle porte le nom ; & comme le plaiſir eſt oppoſé à la douleur que la nature abhorre extrêmement, la femme ne conſidere la volupté dans ſes careſſes amoureuſes que comme l'unique remede à ſes maux.

Enfin, elle a encore une raiſon auſſi civile que naturelle qui l'oblige à aimer. La nature l'a faite auſſi foible que timide, c'eſt pour cela qu'elle eſt contrainte de chercher ailleurs que dans ſoi-même de la force pour ſe défendre contre ſes ennemis, & de l'appui pour ſe ſoutenir dans les occaſions. La ſoumiſſion qu'elle fait paroître dans l'action amoureuſe, & la foibleſſe de ſa taille, marquent aſſez qu'elle a beſoin du ſecours & de l'appui d'un homme : ajoutez à cela qu'elle a un eſprit fort léger, qui demande de la prudence pour être utile à quelque choſe : c'eſt une girouette qui tourne au moindre vent,

& qui ſeroit ſans doute emportée par la tempête, ſi la verge qui la ſoutient ne la retenoit.

Que l'on ne me diſe pas qu'il y en a aujourd'hui d'aſſez fortes pour gouverner des Royaumes entiers que la loi a fait tomber en quenouille, & qu'autrefois les Amazones, qui entreprenoient des guerres ſanglantes & qui en rapportoient d'heureuſes victoires, n'étoient ni foibles ni timides; car, l'expérience de tous les jours nous fait voir qu'outre qu'il y en a peu de ce nombre, celles qui ſont les ſeules Reines d'un grand pays, ne gouvernent ordinairement que par l'avis des grands de la nation; & quoique Mr. *Petit* nous ait dit depuis peu des merveilles touchant les Amazones, cependant elles ne conviennent ni à notre climat, ni à notre façon de faire, ni à nos tempéraments, la force & la hardieſſe n'étant attachées naturellement qu'aux hommes de nos régions.

Il eſt donc vrai que la femme eſt plus timide & plus foible que nous, & qu'elle a auſſi des inclinations plus fortes que nous à aimer; & puiſqu'elle a pris naiſſance d'une de nos côtes, comme nous le marque l'Ecriture, &

que tout retourne, ſelon l'ordre de la nature, dans le lieu d'où il eſt ſorti, il eſt bien raiſonnable que la femme aime l'homme, & qu'elle ſe joigne naturellement à lui, pour ſe remettre dans la place qu'elle occupoit autrefois.

Pour l'homme, il ne lui eſt pas difficile d'aimer une femme qui l'aime; on a autant d'inclination pour elle qu'elle en a pour nous; il ne faut que lui marquer de la douceur pour l'obliger à aimer: ce ſont des mouches qui ſe prennent avec un peu de miel. Pour la femme, la complaiſance la rend ſoumiſe: faites ce qu'elle veut, c'eſt la gagner avec un peu de peine; mais l'aſſiduité que l'on a auprès d'elle la rend eſclave: car, comme elle eſt de la nature des enfants, qui aiment toujours à badiner quand ils en trouvent l'occaſion; ainſi, quand la femme manque de jouet pour s'ébattre, ſouvent elle ceſſe d'aimer: enfin, la pudeur lui étant quelque choſe de naturel, elle deſire laiſſer prendre ce qu'elle ne veut pas donner. En vérité, un homme timide ne s'accorde guere alors avec la timidité d'une femme; il faut qu'il l'attaque

hardiment, & qu'elle se défende avec foiblesse.

Il est donc fort aisé de s'aimer réciproquement, puisque l'amour est l'argent de l'amour, & que dans le pays amoureux l'on ne change jamais de monnoie ; mais il est très-difficile de se conserver l'estime que l'on s'est acquise auprès d'une belle : car, si se conserver les bonnes graces, dépendoit de la nature, qui agit toujours réguliérement, je croirois qu'il seroit aussi aisé de se les conserver que de se les acquérir ; mais, comme il ne dépend que du caprice & de la légéreté d'une femme de nous continuer ses faveurs, il faut espérer de les perdre souvent, & même quelquefois dès le moment que nous les avons acquises.

L'orgueil & la vanité des femmes sont la véritable cause de cette perte ; elles s'imaginent qu'elles sont ce qu'elles ne sont pas ; il leur semble que leur regne est éternel, & qu'elles seront toujours belles, agréables & maîtresses comme elles étoient autrefois ; mais l'homme, qui aime naturellement sa liberté, a de la peine à se soumettre long-temps à une belle ;

& comme cette soumission lui ôte un peu de son droit, il s'échappe quelquefois, il se dérobe, &, ce qui pis est, il se dégoûte d'une même personne; ainsi, il déplaît à la belle, qui le chasse comme un perfide & un inconstant, & comme indigne de son amour.

D'ailleurs, la femme qui aime beaucoup est fort impatiente, elle voudroit que sa passion fût assouvie dès qu'elle la presse; & si un homme épuisé, qui ne l'aura mise qu'en appétit, s'absente pour se rétablir de ses langueurs, tout est perdu. C'est *Pompée* qui s'alarme de l'absence de *Néron*, ou *Agrippine* de celle de *Creperius Gallus*. Enfin, ce sexe ne veut point d'absence, autrement il s'offense & il se plaint. Toujours badiner & caresser, c'est son affaire; si l'on n'est pas assez prompt à lui accorder tout ce qu'elle demande, l'inquiétude la prend & l'oblige souvent à rompre le respect qu'elle doit à son amant, qui d'ailleurs, lassé du caprice & de l'impatience de cette femme lascive, l'abandonne pour en chercher une autre qui ait de meilleures inclinations.

D'autre part, elle est fort amoureuse de son naturel, sa complexion la porte naturellement à aimer; & pendant que sa pudeur couvre sa passion, sa passion excite ses humeurs dans ses parties naturelles, d'où souvent naissent des vapeurs malignes & déliées qui aiguisent son imagination, & qui la rendent plus amoureuse qu'elle n'étoit auparavant. Dans cette fougue de passion, elle n'est plus à elle-même: quoi qu'il en coûte, elle veut être satisfaite; & si un homme veut alors se servir d'elle comme de remede, ou qu'étant un peu indisposé, soit par la maladie ou par l'âge, il ne puisse fournir aux plaisirs de la belle, tout est perdu. Point d'excuse pour lui; on s'en lasse, on s'en dégoûte, & l'on cherche ailleurs un autre, qui, par la nouveauté, s'acquittera mieux de son devoir, mais qui quittera enfin la partie par les épuisements excessifs qu'il souffrira avec cette femme amoureuse.

La jalousie suit de bien près son infame volupté; elle pense qu'on est toujours prêt à satisfaire sa passion, & quand on ne l'est pas, elle s'imagine que l'on fait ailleurs des débour-

ſés, au lieu d'en faire chez elle : alors elle ne peut voir ſon amant qu'elle ne murmure, qu'elle ne ſe plaigne & qu'elle ne devienne triſte, morne, chagrine & inſupportable : elle voudroit toujours aſſujettir un homme auprès d'elle, & le tenir toujours en priſon; mais, comme il ne peut longtemps ſouffrir ſes chaînes & ſon eſclavage, il s'échappe, il fuit, il cherche ailleurs de quoi ſe divertir : alors la jalouſie augmente, ſouvent elle ſe change en rage & en déſeſpoir, & alors on trouve la belle plutôt diſpoſée à la vengence qu'à l'amour; cet objet n'eſt plus aimable, c'eſt un démon viſible qui nous a tenté, mais qui nous fait horreur préſentement.

Enfin, ſon opiniâtreté eſt ſans exemple; on n'a qu'à lui marquer ſa volonté, pour l'obliger à faire le contraire. Si l'amour, par ſes enchantements ordinaires, cachoit tous les défauts de cette femme, on ſe laiſſeroit ſurprendre à ſes artifices; mais, comme ſa paſſion eſt trop violente pour feindre, on deſſille enfin les yeux, & l'on s'ennuie d'être eſclave d'une belle qui eſt ſi capricieuſe & ſi incommode; & quoi que l'on ait pu

faire pour conſerver ſes bonnes graces; elle eſt ſi bourrue & ſi inégale, qu'il eſt impoſſible de vivre auprès d'elle dans une bonne intelligence. Si elle a quelque eſpece de vertu, elle eſt vicieuſe, & les circonſtances qui l'accompagnent ne la rendent pas aimable: enfin, quelque amoureux que ſoit un homme, il ne peut longtemps ſe plaire auprès d'une femme qui a de ſemblables défauts; & comme la plupart des femmes approchent fort de la complexion de celle-ci, il me ſemble qu'il me ſera permis de conclure qu'il eſt plus difficile de ſe conſerver les bonnes graces d'une femme que de ſe les acquérir.

CHAPITRE XII.

Si la Belle plaît plus que la Complaiſante.

SOuvent il faut un ſiecle entier pour faire naître une belle perſonne, parce que la nature a beſoin pour cela de tant de parties proportionnées les unes aux autres, & de tant de conditions différentes du côté de ceux

qui l'engendrent, qu'il eſt bien difficile qu'elle y réuſſiſſe. Souvent l'ame des parents n'eſt pas toujours dans des diſpoſitions convenables, & la matiere dont les hommes ſont faits, n'eſt pas toujours flexible pour lui obéir ; ſi bien que je ne m'étonne pas s'il y a ſi peu de belles perſonnes au monde.

La beauté ne conſiſte pas ſeulement dans la juſte proportion de toutes les parties du corps, mais encore dans la ſanté, dans la jeuneſſe & dans l'embonpoint, qui rendent la peau polie & blanche, & outre cela quelques parties du corps vermeilles comme du corail rouge. La bonne grace eſt encore tellement eſſentielle à la beauté, par la conduite du mouvement du corps, & principalement du viſage & des yeux, qui ſont les truchements de l'ame, que ſouvent c'eſt cette ſeule bonne grace qui, faiſant une grande partie de la beauté, nous engage à aimer ; mais la beauté n'eſt point parfaite ſi l'ame n'a ſes agréments, & ſi une belle perſonne n'eſt point la maîtreſſe de ſes paſſions.

Le Cardinal *Cajétan* & le Philoſophe *Socrate*, les plus laids hommes

du monde, ſurent ſi bien embellir leur ame par la modération de leurs paſſions, qu'ils ſe ſont fait aimer de ceux qui auroient eu de l'averſion pour eux, s'ils ne les euſſent regardés que par les yeux du corps.

C'eſt cette beauté parfaite du corps & de l'ame, qui, procédant de la Divinité, nous perſuade aiſément ſans rien dire : elle attire promptement nos yeux, & en même temps, par une tyrannie ſecrette, elle ſe rend maîtreſſe de notre volonté. Elle eſt placée dans toutes les parties proportionnées du corps, comme nous l'avons dit au Chapitre 11 de ce Livre; mais elle paroît principalement dans le viſage & dans les yeux, où l'ame ſe repréſente elle-même, & où la beauté a établi ſon trône ; auſſi les Peintres n'ont accoutumé que de nous peindre le viſage, parce qu'il eſt ſeul l'abrégé de tout l'homme, & que c'eſt par-là qu'en diſtinguant ſes traits, nous connoiſſons les differences des hommes.

Cette beauté ne ſe conſerve ni par des voluptés exceſſives, ni par des contentements réitérés ; au contraire, elle en eſt ternie, & ſouvent effacée. Le feu flétrit une belle fleur & en

détruit l'éclat, il n'y a que la fraîcheur de l'eau qui lui puisse long-temps conserver sa beauté : il en est de même d'une belle femme, que le feu de la concupiscence desseche peu à peu, au lieu que la tempérance la conserve long-temps dans un même état.

C'est cette beauté qui a eu, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, tant de crédit dans le commerce des hommes ; elle nous entraîne en dépit de nous, quelque forts & quelque constants que nous soyons ; si bien que nous sommes aussi-tôt vaincus par l'approche d'une belle personne que nous sommes forcés à aimer, si elle est de notre sexe ; mais, si elle est d'un sexe différent au nôtre, la nature, par des flammes secrettes qu'elle a excitées dans notre cœur, nous y entraîne avec beaucoup plus d'empressement.

Il ne faut pas s'étonner si nous sommes naturellement portés à aimer la beauté, puisque, selon le rapport des Poëtes, les Dieux, qui ne combattirent jamais entr'eux pour qui que ce soit, eurent pourtant de cruelles guerres pour la beauté d'*Hélene*. Les

Déeſſes ne furent pas plus d'accord qu'eux ſur ce même ſujet, & jamais elles ne ſe fuſſent cédé le droit qu'elles prétendoient avoir, ſi *Paris* n'eût décidé là-deſſus, & s'il n'eût prononcé en faveur de *Vénus*, comme étant la plus belle & la plus agréable des trois Déeſſes amoureuſes.

Ce n'eſt point de la beauté trompeuſe & maſquée dont je prétends parler ici. L'artifice ne convient point à un beau viſage ; & ſi la nature lui a donné quelques agréments, le fard efface & ternit ce qu'il y a de plus beau & de plus précieux.

Ce n'eſt pas non plus ce qui a le plus d'éclat qui eſt le plus beau & le meilleur ; les mouches à miel, qui nous donnent une ſi agréable liqueur, ne nous paroiſſent pas ſi belles que les cantharides, qui, par leur faux brillant, cachent un venin mortel qui nous ronge les entrailles, ſi nous en uſons. Ce n'eſt donc pas cette beauté fardée & apparente que nous voulons aimer, c'eſt cette beauté ſimple & naturelle, qui de l'ame ſe communique au corps, & qui nous charme ſi fort quand nous la regardons de fort près.

Après avoir examiné la beauté dans sa nature & dans ses effets, voyons maintenant ce que c'est que la complaisance, & puis nous nous déterminerons à aimer une belle femme ou une complaisante.

La complaisance est tellement nécessaire dans le commerce des hommes que, si elle en étoit bannie, toutes les conversations deviendroient des disputes & des querelles; & au lieu de la douceur & de la franchise, dont la nature nous a fait présent, nous n'aurions parmi nous que de la flatterie & des déguisements. Sans l'art de plaire, tout seroit en confusion dans la société des hommes. La complaisance est une *charité civile*, qui loue sans flatter, qui corrige sans offenser, qui guérit sans blesser, & qui ôte l'amertume des remedes, sans en détruire la vertu; c'est elle qui encourage les timides, qui enseigne les ignorants, qui releve les scrupuleux & qui fortifie les foibles: le jugement & la discrétion ne l'abandonnent jamais; elle est sage dans ses entreprises, avisée dans ses paroles, prudente dans ses desseins, franche dans ses actions, égale dans ses

penſées ; enfin, c'eſt une vertu ſecrette qui charme les cœurs des plus grands & des plus petits eſprits. Je puis la comparer à un aimant qui attire le fer, quelque réſiſtance qu'il faſſe ; je veux dire qu'elle ménage comme elle veut les eſprits les plus groſſiers : elle n'eſt ni aveugle ni muette, comme quelques-uns l'ont dit ; elle a des yeux pour remarquer les vertus & les vices, & une langue pour louer ſans flatterie & pour blâmer ſans rigueur. C'eſt une douceur naturelle qui convient bien aux deux ſexes, mais principalement à celui qui eſt le plus beau ; elle le rend amoureux ſans crime, libéral ſans prodigalité, & complaiſant ſans diſſimulation. Il n'y a que les grandes ames qui ſont complaiſantes de la ſorte, & c'eſt cette complaiſance que j'ai deſſein de mettre en parallele avec la beauté, pour ſavoir laquelle des deux nous charme & nous enchante le plus.

Ce n'eſt pas de la lâche complaiſance dont je veux m'entretenir préſentement ; elle eſt un art qui trompe agréablement, qui charme & qui empoiſonne en même temps tout le monde ; c'eſt une agréable meurtriere dont

dont les blessures nous plaisent & nous font mourir : elle est le partage des petits esprits & du peuple ; témoin le foible *Achab*, dont parle l'Ecriture, lequel n'aima que des Prophêtes flatteurs & complaisants, mais aussi qui en fut trompé dans la suite. L'expérience nous fait voir que les faux complaisants nous flattent pour nous détruire, & qu'ils ressemblent à ceux qui chatouillent les pourceaux sur le dos pour les jeter à terre & pour les tuer ensuite. C'est cette complaisance trompeuse qui fait la guerre à la vertu, qui blâme avec les médisants, & qui pallie le vice avec les impies & les débauchés. Elle dit que la témérité est un grand courage, que l'avarice est une économie, que l'effronterie est une bonne humeur, que l'éloquence est un babil, que la modestie est une stupidité, & que la franchise est une insolence. Ce fut cette complaisance qui fit prendre au lâche *Sardanapale* des habits de femmes pour converser avec elles, & qui obligea *Hercule* à laisser sa massue pour prendre une quenouille, à la persuasion d'*Omphale*. Ces foiblesses furent sans doute la cause qu'*Héliogabale* fit un édit contre

les lâches complaiſants, par lequel il ordonnoit qu'ils fuſſent attachés à une roue, qui auroit un de ſes rayons en l'eau, & qui tourneroit de la ſorte, pour nous montrer par-là l'inconſtance & la molleſſe de leur vie. .

Si *Agrippine* eût été traitée de la ſorte pour l'infame complaiſance qu'elle eut pour *Baſſianus*, elle eût aſſurément ſouffert un ſupplice proportionné à ſon crime ; l'eau où elle auroit été plongée, auroit peut-être éteint le feu de ſa concupiſcence, qu'elle fit plutôt aſſouvir qu'éteindre par les careſſes de ſon propre fils. En vérité, cette ſale complaiſance eſt bien repréſentée par de foibles roſeaux qui plient à tout vent, & qui croiſſent dans la boue, car elle eſt la nourrice des vices, comme la concupiſcence eſt la mere de la malice qui les fait naître. Il n'y a que les petits eſprits qui ſe laiſſent corrompre par cette baſſe complaiſance ; les ſages ſe moquent de ſes ſoupleſſes & mépriſent ſes fineſſes, ſes inégalités & ſes trahiſons. Ce fut cette funeſte complaiſance qui fit pécher notre premiere mere, & qui entraîna *Adam* dans les déſordres dont nous ſentons aujourd'hui les effets.

Ce n'eſt donc point de cette ſotte complaiſance dont je veux parler maintenant, ni de cette beauté rude & fade que l'on trouve ordinairement parmi les femmes mal élevées, qui n'ont ni la bonne grace ni les qualités de l'ame, qui font preſque l'eſſence de la beauté dont nous parlerons.

Cela étant ainſi établi, il me ſemble qu'il eſt aiſé à cette heure de ſe déterminer ſur la queſtion propoſée, ſavoir, ſi la belle nous charme plus que la complaiſante.

L'expérience nous fait voir que la beauté des femmes nous excite à les aimer; mais ſi cette beauté eſt accomplie par le mêlange de la bonne grace & des belles qualités de l'ame, dont nous avons parlé ci-deſſus, il n'y a ni charmes, ni enchantements qui ſoient plus violents que ceux-là. La belle taille des femmes, leur embonpoint & leur beau viſage, avec les autres parties de leur corps, proportionnées les unes aux autres, forcent avec violence notre volonté; mais ſi un je ne ſais quoi qui nous plaît, & qui accompagne leurs actions & le mouvement de leur corps, eſt inſéparable de leur beauté, & que

d'ailleurs elles ménagent avec empire leurs passions, c'est-à-dire, qu'elles soient vertueuses, prudentes, discrettes, constantes, fidelles, complaisantes, en un mot, qu'elles soient sages, nous sommes alors obligés à les aimer, & par raison, & par une pente secrette que la nature nous a communiquée. J'avoue qu'il n'y a point au monde de filtres plus violents ni d'enchantements plus forts que cette beauté parfaite ; témoin la belle *Thessalienne*, qui passoit pour sorciere dans la province où elle étoit, & qui ne passa pas pour telle dans l'esprit d'*Olimpia*, bien qu'elle eût ensorcelé le Roi *Philippes*, son mari. Cette Reine connut bien que sa beauté, sa bonne grace, sa douceur & sa complaisance étoient les seuls filtres dont elle se servoit pour charmer les hommes, & ceux dont elle avoit usé pour enchanter son mari. Quand même ces femmes n'auroient que des qualités médiocres, cela suffiroit pour nous entraîner & pour nous forcer à les aimer. Elles ménageroient nos inclinations, feroient pencher notre volonté du côté qu'il leur plairoit ; &, par une tyrannie secrette & aimable,

elles s'empareroient de notre cœur & séduiroient notre raison, quelque résistance & quelques efforts que nous puissions faire. C'est une puissance naturelle à laquelle nous ne pouvons résister ; nous en sommes même convaincus dans la suite & captivés dans l'absence. Mon Dieu ! quelle force est-ce là qui nous entraîne si puissamment, & qui fait même agir nos parties amoureuses, sans que nous ayons le pouvoir de les arrêter ? Je veux dire que nos parties naturelles, quelque impuissantes à l'amour qu'elles puissent être, obéissent à cette beauté, qui, nous frappant l'imagination, nous embrase le cœur, nous échauffe le sang, nous enflamme nos parties naturelles, & qui, par l'abondance des esprits qui y sont portés, les rend propres à la génération. Si *Lucilie* eut eu ces charmes, elle n'eût pas donné à son mari *Lucrece* une boisson pour être aimée ; car, au lieu de lui procurer de l'amour pour elle, *Lucrece* en devint si fou qu'il se tua de sa propre main. *Cesonie*, femme de l'Empereur *Caligula*, manquoit aussi de cette beauté enchanteresse, puisqu'elle donna à son mari un breuvage,

qui, au lieu de l'exciter à l'aimer, lui causa de la rage & de la fureur. Des boissons qui excitent à aimer, troublent notre tempérament, & par-là sont opposées aux principes de notre vie, comme nous l'avons remarqué ailleurs; au lieu que les remedes dont nous parlons sont naturels, & ainsi ne sont point ennemis des parties principales qui nous composent.

La complaisance n'agit pas comme la beauté parfaite; ses charmes sont plus lents, & ses attraits ne nous emportent pas avec tant de vîtesse & de précipitation. Bien qu'elle ne soit accompagnée que d'une médiocre beauté de corps, & d'un je ne sais quoi qui est inséparable de ses mouvements, & qui fait agir les femmes d'une maniere qui nous plaît, cependant cette force n'est pas si violente que celle qui vient de la beauté. Il faut du temps pour aimer une femme complaisante: on observe ses actions, on regarde ses mouvements, on considere son humeur; & comme elle a quelque rapport à la nôtre, nous nous laissons aisément aller à ce qui nous ressemble, & nous aimons en elle ce qui est en nous. Il n'en est pas ainsi

de la beauté que nous avons décrite : d'abord elle s'empare de notre raiſon, elle fait ployer notre volonté & nous attire avec violence ; notre ſang en eſt promptement émû, nos eſprits fortement agités, notre imagination vivement frappée ; & nos parties naturelles, quelque foibles & quelque vieilles qu'elles ſoient, en ſont d'abord ſi animées, qu'elles ſe trouvent alors en état d'exécuter les ordres que la nature leur a preſcrits.

Mais, comme la belle & la complaiſante ont chacune des qualités particulieres qui charment ; que la premiere nous éblouit à ſa premiere vue, & que l'autre nous enchante après l'avoir examinée de près, les ſentiments ſe trouvent partagés ſur le choix que l'on en doit faire : car, ceux qui ne ſe prennent que par les yeux du corps, ſeront aſſurément pour la belle ; mais ceux qui ſont pris par ceux de l'ame, préféreront toujours la complaiſante à la belle ; car, la beauté étant une qualité paſſagere, ne peut pas toujours plaire, au lieu que la complaiſance étant une qualité permanente, & s'augmentant toujours à force de vieillir, les

personnes ſages & poſées auront ſans doute plus d'eſtime pour la complaiſante que pour la belle, pourvu que celle-là ait quelque eſpece de beauté ; mais, ſi la belle eſt accompagnée de la complaiſance, comme nous en avons fait le portrait, qui eſt-ce qui doutera que l'on ne la doive préférer à celle qui ſera ſeulement complaiſante, & qui manquera de ce qui eſt ordinairement inſéparable de la beauté ?

Il n'y a point d'hommes plus vains que ceux qui ſe laiſſent ſottement perſuader, ni de plus étourdis que ceux qui font les ſéveres & les ſcrupuleux.

Pétrone.

Fin du premier Volume.


6 —
2 vol.



